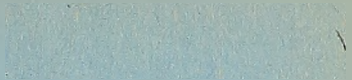


156 567

VASSAL.

DARDANELLES
SERBIE, SALONIQUE

ID = 50525455



Луна Ћеловић
БЕОГРАД

Luka Ćelović
BEOGRAD

*Il a été tiré de cet ouvrage 5 exemplaires sur papier
de Hollande, numérotés 1 à 5*

DARDANELLES

SERBIE

SALONIQUE



L'AUTEUR DEVANT LA PORTE DE SA TENTE
PRÈS LA BAIE DE MORTO (p. 120).

91.6.6
561

JOSEPH VASSAL

УНИВ. БИБЛИОТЕКА

И. Бр. 45565

DARDANELLES

SERBIE

SALONIQUE

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS DE GUERRE

(AVRIL 1915-FÉVRIER 1916)

Préface par le Général D'AMADE

Лука Целовић
avec gravures et cartes

БЕОГРАД

Luka Celović

БЕОГРАД



PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

1916

Tous droits réservés

Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

Copyright 1916 by Plon-Nourrit et C^{ie}.

A MA FEMME

Vous avez recueilli des lettres écrites le soir des combats à Gallipoli et en Macédoine. Vous avez vécu notre vie et nos émotions. Vous avez oublié les douleurs de l'exil et les angoisses des fatalités pour ne regarder que le drame et applaudir les acteurs.

De vos lettres vous avez fait ce livre. Il est donc à vous. Qu'il soit, suivant votre désir, la glorification de ceux qui sont tombés et un acte de foi dans les destinées de nos deux pays.

J. V.

Salonique, mai 1916.

PRÉFACE

Dardanelles, un mot évocateur de sacrifice, de devoir et de gloire. Salonique, dans l'épopée nouvelle de la Grande Guerre, une étape sur la voie historique de Constantinople, familière aux Francs.

Deux mots qui rayonnent dans la lumière de l'Orient, sous le ciel criblé d'étoiles, devant l'écran d'azur où s'enregistre Samothrace plongeant dans les flots sonores ses contours estompés, et baignant dans le soleil radieux ses cimes de neige. Samothrace, piédestal et patrie de la victoire ailée qui hantait nos rêves.

Pour ceux qui furent associés à ce sacrifice comme à cette gloire, c'est un charme infini que de revivre tous ces souvenirs en compagnie du docteur Vassal, acteur et témoin des grands

faits qu'il rapporte. Pour ces survivants la puissance du charme s'exalte encore de la grandeur de l'entreprise, à laquelle il ne manque aujourd'hui que le recul du temps pour apparaître, sur le théâtre même de l'Iliade, aussi sublime que ce poème.

Au lendemain des sanglants débarquements sur les points assignés par le haut commandement britannique aux efforts français, à Koum Kaleh sur la côte d'Asie, ensuite à Sedd ul Bahr sur le littoral européen, les courages et les volontés compensèrent nos pertes et balancèrent l'insuffisance de nos effectifs. Quinze jours et quinze nuits une lutte ininterrompue dont la mort ou la vie, la défaite ou la victoire étaient l'enjeu, se livra sur le front étroit de la presqu'île de Gallipoli. Les forces turques s'y renouvelaient sans cesse d'apports prélevés sur place et toujours frais. Les nôtres, à mille lieues de France, s'épuisaient sans aucun recours. Et cependant — c'est là qu'est la gloire — la petite division française, soudée aux divisions britanniques, conquit à la pointe de la baïonnette, sans être épuisée par l'effort de ses

deux débarquements successifs, les seuls six kilomètres de territoire turc que nous ayons occupés. Devant les contre-attaques obstinées et furieuses de l'adversaire ardent et valeureux qu'est le soldat turc, elle réussit à s'y maintenir.

Pour ceux qui ne connurent pas ces journées de la fin d'avril et du commencement de mai 1915, il était bon que la voix d'un premier témoin se fit entendre, proclamant le mérite des troupes, l'héroïsme de leurs combats et, par le sang qu'elle coûta, la valeur incomparable de leur victoire.

Plus tard ce furent, après ces rudes journées et ces nuits de bataille qui nous lièrent au terrain conquis, l'opiniâtreté de l'espérance et la constance du devoir que rien ne put ébranler : ni les difficultés qui se dressèrent devant l'élan des soldats du général Gouraud pour rompre les défenses turques du Kérévès-Déré ; ni l'intensité des bombardements partis des deux branches de la tenaille de feu qui nous étreignait, avec les batteries de Krithia et d'Achi-Baba, sur le front d'Europe, avec celles d'Eren-

keuï, In-Tépé, Orhanié, Yeni Shehr sur la rive d'Asie; ni les rigueurs du climat d'été, ni les angoisses de l'hiver prochain tout plein d'inconnu, sans communications assurées avec le reste du monde.

Ce fut enfin l'expédition de Salonique qui créa tout d'abord un heureux dérivatif à ces alarmes et permit à l'espoir de renaître en Orient, sur les ruines mêmes de nos espérances.

A l'auteur de ces pages, il faut savoir gré, comme d'un acte de justice, d'avoir, pour la gloire du soldat français, pour celle de son frère d'armes britannique, pour l'honneur du corps de santé, recueilli ces souvenirs et payé ce tribut à l'honneur militaire et à la vérité. L'hommage ne vise que le devoir de discipline, de dévouement et de sacrifice simplement rempli. Il se trouve, par incidence et sans recherche, engendrer la gloire.

Dans le médecin colonial auquel sont empruntées ces pages il y a tout à la fois l'officier, le marin, le savant. Il y a dans l'observateur le soldat, l'artiste, le lettré. Il y a dans l'écrivain

le poète, le peintre, le philosophe. La phrase est sans apprêt mais non sans effet. L'idée y est réduite parfois à un simple mot, lancé comme une fusée. L'œuvre est donc éminemment simple; mais, de même que la goutte d'eau, elle peut contenir toutes les couleurs du prisme et refléter l'infini du ciel.

Dans le narrateur il y a aussi le mari. Je me tromperais fort si les plus jolies descriptions, les plus délicates pensées, les peintures les plus riantes et les plus chaudes tout à la fois, n'étaient pas écloses d'une tendresse profonde. Vers celle qui les inspira, elles se portent ensuite visiblement, sensiblement, comme les accents d'une douce harmonie, les effluves d'une corbeille embaumée, ou les feux d'un joyau de prix.

Car nous sommes ici sur le terrain par excellence de l'entente cordiale. Mme Vassal, qui publie ces extraits de la correspondance de son mari, est Anglaise. C'est un bienfait de cette alliance que cette appréciation autorisée, appelée à être traduite en plusieurs langues, du mérite de nos soldats.

Quelque part, dans le texte, le docteur Vassal s'exprime ainsi : *Je ne puis pas croire qu'il y ait au monde tant de résignation militaire unie à tant de bravoure. Nos armées méritent cent fois la victoire.*

Cet hommage qui résume la déposition du témoin et condense la vérité, je veux l'inscrire au frontispice de son livre.

Lyon, 21 juillet 1916

Général A. D'AMADE.

PREMIÈRE PARTIE

LES DARDANELLES

La *Lorraine*, en rade de Bizerte,
5 mars 1915, 16 h. 30.

Nous avons fait une traversée magnifique sans une ride sur la mer. J'ai une splendide cabine avec salle de bain et table de milieu. Nous prenons nos repas avec le commandant du bateau. J'ai trouvé à bord Théophile Vassal, enseigne de vaisseau, qui sert sur la *Lorraine*.

On dit qu'après huit jours à Bizerte, où se fera la concentration définitive, nous irons débarquer à Gallipoli ou quelque part dans les Dardanelles. L'esprit de tous est excellent.

6 mars 1915.

Visite à Bizerte, à l'arsenal, à Ferryville, ainsi qu'à l'hôpital militaire où j'ai rencontré des amis.

A Bizerte on retrouve le décor arabe. C'est si

simple. Ciel bleu, maisons blanches à créneaux, figuiers de Barbarie, ânes gris. Le marché nous attire avec ses fruits et ses légumes. Les femmes des ouvriers du port marchandent les oranges et les salades avec le même acharnement qu'en France.

A l'hôpital militaire, les excellentes traditions de la Marine sont conservées avec une forte pointe d'originalité et d'adaptation locale. C'est un hôpital colonial modèle.

Retour très mouvementé sur une vedette de la *Lorraine*. Le fameux port de Bizerte est plutôt une rade foraine. Le soir, les bateaux sont étincelants de lumière. Le ciel est criblé d'étoiles et la brise est fraîche délicieusement.

Le lieutenant-colonel Noguès, mon chef de corps, demande au général d'Amade que je me rende à Tunis, pour compléter l'approvisionnement des médicaments du régiment.

7 mars 1915, dimanche.

Nous sommes toujours à Bizerte ou plutôt au beau milieu de la baie de ce nom. La *Lorraine* a été le premier bateau rendu. Il y en aura dix-huit en tout. Déjà on en voit de très remarquables : *Savoie, Provence, Bien-Hoa, Paul-Lecat, Australien, Italie*, etc. C'est un beau coup d'œil, mais il est presque impossible de communiquer entre bateaux, tant la mer est agitée. Je devais aller à Tunis pour acheter des médicaments; aucune embarcation ne peut sortir. Il se confirme que

nous allons à Malte faire du charbon et de là à... Gallipoli. Nous partirons dans quatre à cinq jours.

Je me porte merveilleusement et le moral est excellent. Mon logement à bord me plaît toujours, mais l'odeur d'écurie y est un peu forte. Les chevaux remplissent les coursives; il est impossible d'aérer, parce que les chevaux passeraient leurs têtes par les hublots.

8 mars 1915.

Nous apprenons au déjeuner une nouvelle d'une très grosse importance. Le ministre de Grèce Venizelos a démissionné.

Nous savons aujourd'hui seulement d'une manière précise que nous sommes le « Corps Expéditionnaire d'Orient », par abréviation le C. E. O.

9 mars 1915.

Nous n'avons pas bougé. Grâce à nos installations très confortables, nous pourrions attendre longtemps ainsi. Le climat est doux, agréable, la brise s'est calmée. Il est encore défendu de descendre à terre. J'espère quand même pouvoir visiter Tunis. Nous aborderons à quai bientôt.

Ma cabine est ornée, à la tête de mon grand lit de pitchpin, de la photographie de ma femme. Aux hublots fermés il y a des gravures de *Sketch* et même... de la *Vie parisienne*. Sur mon grand

sofa, des coussins. Tout est dans un ordre rigoureux. Ma selle est ajustée, les fontes et les sacoches garnies; mes deux cantines sont terminées et je sais à une aiguille près ce que j'ai dedans. Il ne manque rien. J'ai eu hier la visite de Nibaudeau, commandant d'un de nos bataillons.

J'ai le plus grand besoin de provisions complètes de médicaments. Dans le bataillon composé de Blancs, il y a pas mal de jeunes soldats qui ont excellente volonté, mais peut-être une faible résistance aux maladies. Quant aux Noirs, ils sont déjà allés au front en France et, depuis, dans le Midi, ils ont suivi un entraînement sérieux.

Du pont supérieur du bateau on domine l'immense baie de Bizerte, grande comme celle de Brest, où s'alignent une quinzaine des plus beaux bateaux de notre flotte marchande. Hier il faisait un temps d'une exquise douceur. La mer calme, uniforme, étalait une nappe d'un vert clair. Sur la côte orientale plus proche, il y a une première assise de collines, aux verdure printanières rayées des lignes sombres des oliviers; d'autres collines s'étagent en arrière sur un fond bleu aux contours estompés. Je distingue sur le rivage une ville indigène d'un blanc éclatant. On la nomme Menzel Abder Raman. Je ne la verrai sans doute jamais; pourtant elle est jolie. Des tours à créneaux, des dômes et des flèches de minarets découpent sa ligne de faite comme une dentelle. Plus loin, c'est Menzel Djemal qui nous cache Bizerte.

Notre bateau est un croiseur auxiliaire, qui file très vite (19 à 20 nœuds) et peut échapper aux

sous-marins. C'était un des transatlantiques les plus recherchés par les Américains. Dans les salons, où se pressaient autrefois de jolies femmes, il y a des tas de soldats qui vont à la guerre. On a voilé les peintures, emporté les rideaux et les tentures, garé les meubles de prix. Sur les glaces, qu'on a dû laisser en place, on a collé de larges bandes de papier blanc disposées en croix, pour éviter qu'elles soient cassées par le tir des grosses pièces.

A 7 heures du soir, le colonel me fait savoir que j'irai demain à Tunis.

10 mars 1915.

Je ne puis embarquer sur le remorqueur qu'à midi. La mer est démontée. Le maître d'hôtel du commandant m'a garni tout un panier de victuailles, mais je ne touche qu'aux mandarines. Pluie, grêle, vent. Je m'arrête à l'hôpital de la Marine pour revoir mes amis et présenter mes devoirs au docteur Barthélemy, le directeur. Très au courant des événements d'Orient, il me rappelle que la presqu'île de Gallipoli avait des hôpitaux français pendant la guerre de Crimée. Un grand nombre de médecins périrent du typhus et du choléra.

A 16 h. 40, je prends à Tindja le train pour Tunis. J'arrive par l'avenue de France à l'hôtel « Splendid ». Rien de pittoresque. Belle ville de province, neuve et morte. Après diner, je vais en

tramway vers la kasbah. Plus de cafés-concerts, plus de danses du ventre. Personne dans la rue. Il paraît que depuis la guerre c'est toujours ainsi. Sous mes fenêtres, c'est le marché aux fleurs. La cathédrale, alignée comme les autres constructions, apparaît derrière des palmiers.

J'ai réussi à doter de médicaments mon régiment au delà de tout ce que je pouvais espérer, mais au prix de quels efforts et fatigues! Il est 22 heures, je suis exténué. Maintenant je connais à Tunis tous les droguistes, tous les pharmaciens, la direction du service de santé (du bureau du médecin chef le panorama est magnifique), l'hôpital du Belvédère, l'Institut Pasteur. J'ai déjeuné et diné avec le docteur Blaisot, directeur de l'Institut Pasteur, qui m'a comblé de sérums et vaccins. Mais je n'ai pas vu Carthage!

11 mars 1915.

Je suis resté à Tunis toute cette journée du 11. Il y a dans Tunis la ville neuve européenne, qu'on dit très agréable à habiter, mais sans caractère, et la ville arabe, ancienne, d'un pittoresque achevé, où les coupoles, les minarets, les donjons, les forts se succèdent et font l'ascension des collines. Les belles silhouettes se profilent en blanc sur la mer bleue.

J'ai passé mon après-midi dans les souks, sortes d'avenues couvertes, où se concentrent la vie et le commerce indigènes. Les boutiques d'étoffes mul-

ticolores, de bijoux et de cuirs, alternent avec les cafés et les mosquées. On y trouve les produits du pays, des bibelots et des articles de bazar, des tapis et des parfums, une eau de roses précieuse. Le Souk el Trouk est réservé aux tissus variés, aux draperies et aux manteaux, qui remplissent de petites loges toutes pareilles et débordent entre des colonnettes peintes aux couleurs beylicales, vert et rouge. La toiture, aux chevrons compliqués, forme une courbe sinueuse comme la rue elle-même. Le jour vient d'en haut par des trous ménagés à travers la charpente. Des rais de soleil tirent de l'ombre les coins les plus obscurs en semant sur le pavé des taches éblouissantes.

Il flotte un air recueilli de temple. Les passants sont silencieux; les marchands, immobiles, assis à la turque, causent sans gestes et sans bruit. De rares ombres blanches ou noires circulent; elles sont vêtues d'un costume ample qui cache les formes. Le visage est voilé de noir. Un essaim de petites filles sortait d'une école. Les rires et les cris joyeux m'attirèrent, mais je ne pus même pas voir leurs yeux car le visage tout entier portait déjà le masque noir.

Cet Orient, si proche de nous, je l'ignorais. L'initiation n'est pas exempte de tristesse.

J'apprends, à Tunis, que nous devons partir le 13 et que déjà beaucoup de bateaux ont quitté Bizerte. Nous ne savons pas où nous allons, mais probablement à Gallipoli.

12 mars 1915.

A 6 h. 35 du matin, je prends le train qui va me ramener à Bizerte. A 9 heures, je descends à Tindja pour remonter dans un tramway à vapeur, puis j'atteins la *Lorraine* par le remorqueur. Avec mes neuf ou dix paquets, les transbordements ont été laborieux.

La *Lorraine*, 13 mars 1915.

Grande distribution des médicaments et appareils divers aux trois bataillons. Tous les médecins du régiment sont là.

A 13 heures, nous appareillons. Le défilé dans la passe de Bizerte, par un soleil radieux et une brise de printemps, est incomparable. Une compagnie d'infanterie de ligne nous rend les honneurs. On joue la *Marseillaise*. L'instant est solennel. Nous quittons le port en faisant une route sinueuse, afin d'éviter les mines. Avec les jumelles on distingue très bien sur les quais le peuple nombreux qui nous acclame. Il y a surtout des enfants, des petites filles des écoles, et aussi des jeunes filles. Notre escadrille marche dans l'ordre suivant : *Bien-Hoa, Pelion, Italie, Paul-Lecat, Lorraine*. Nous formons l'arrière-garde. La *Savoie* est de flanc-garde en avant et à gauche.

14 mars 1915.

Au matin nous apercevons dans le lointain les côtes de la Sicile. Nous ne filons que dix nœuds pour attendre le *Bien-Hoa*, qui ne va pas plus vite. Nous sommes ainsi tous exposés aux sous-marins. J'apprends que nous voguons vers Lemnos. La *Savoie* et la *Lorraine* agissent dans l'escadrille comme croiseurs. Tout le monde est à son poste de combat; il y a deux officiers de quart sur la passerelle. Les pièces sont chargées.

15 mars 1915.

En mer. Temps absolument délicieux. Mer calme.

16 mars 1915.

A 5 heures du matin, nous sommes par le travers de Crète et de Cerigotto. A 8 heures, devant Cythère et les côtes de la Grèce, nous rencontrons une section de l'escadre de la Méditerranée, qui continue sa faction et qui nous attendait. Il y a, dit-on, le *Courbet*, le *Paris* et quatre autres grandes unités du type du *Danton*, plus, des torpilleurs de haute mer. L'amiral en chef Boué de la Peyrère est sur le *Courbet*. Acclamations, hourras. L'es-

cadre nous escorte pendant quelque temps avant de nous quitter. Le décor est grandiose. La terre grecque, aride, colorée, sort de la mer. Des monts couverts de neige se profilent à l'horizon comme une nuée subtile. C'est le Taygète. A 13 h. 30, nous passons entre l'île Fauconnière et l'île Anti-Milo; à 17 heures, entre Zéa et Makronisi.

Le soleil se couche dans une gloire somptueuse et simple à la fois; la mer s'irise de poudre d'or; les lointains sont garnis d'îles bleues ou pourpres qui nous séparent d'Athènes.

Demain nous arriverons au but de notre voyage, à une île voisine des Dardanelles. Nous débarquerons probablement hommes et chevaux; puis, quand le moment sera venu, nous pousserons plus loin. Les journaux anglais ou italiens se chargeront sans doute de nous dire où nous allons.

Lemnos, baie de Moudros.
17 mars 1915.

A 7 heures, nous mouillons à dix milles au sud de Lemnos. Nous avançons ensuite lentement jusque dans la baie de Moudros, ancienne ville d'*Hephæstia*, entre la pointe de Limni et la pointe de Bouda. A notre gauche, au loin, le mont Athos, couvert de neige. Lumière idéale; temps superbe. Nous voyons les torpilleurs d'escadre *Fanfare* et *Coutelas*, le sous-marin anglais 28, un croiseur et un transport anglais, la *Foudre*, le *Charles-Henry*, la *Petite-Savoie*. A 17 h. 30, nous allons

à l'intérieur de l'estacade, passer la nuit sous la protection des torpilles, des mines, des projecteurs.

Au reste, les unités qui composaient la flotte française de transports réunie à Moudros, le 17 mars, étaient les suivantes :

1° *Petite-Savoie, Armand-Béhic.*

2° *Carthage, Djurdjura, Vinh-Long, Chaouia.*

3° *Savoie, Lorraine, Italie, Bien-Hoa, Pelion, Paul-Lecat, Théodore-Mante, Dumbéa, Magellan, Provence, Australien.*

4° *Ceylan, Himalaya, Héraud.*

18 mars 1915.

La belle harmonie de la veille n'est plus; il a suffi d'une brise un peu vive. La baie s'agite, la surface des eaux est troublée; on sent une fraîcheur inaccoutumée, indice d'une variation brusque du temps.

Notre chef de brigade, le colonel Ruef, vient à bord à 9 heures. A 11 h. 40, conférence avec les médecins des bataillons.

Le général d'Amade file vers les Dardanelles sur le croiseur anglais *Phaëton*. Nous rendons les honneurs.

Une compagnie débarque près de la pointe de Limni, à titre d'exercice pour essayer les radeaux insubmersibles. Ces radeaux d'osier auraient été fabriqués au moment des affaires de Fachoda en vue d'une invasion possible en Angleterre! Rien n'est aussi compliqué et n'inspire moins de con-

fiance, malgré l'ingéniosité réelle de l'assemblage.

Plusieurs bateaux anglais chargés de troupes quittent Lemnos et partent pour... les Dardanelles, non... pour Port-Saïd. Il y a eu de graves événements en Égypte. Les bateaux seraient d'ailleurs revenus ici moins de vingt-quatre heures plus tard. Finalement, on dit que le général en chef Ian Hamilton a pris sur lui de faire rentrer ses troupes, « puisque tout était fini ».

19 mars 1915.

Je suis chargé d'une mission avec le capitaine Goëtz et le sous-lieutenant Pétiot. Nous devons explorer un secteur déterminé du pays pour arrêter l'emplacement d'un bivouac.

Sol escarpé, rocailleux, aride et parfumé de thym, où paissent des moutons. Des bergers grecs, d'un pittoresque classique, nous parlent la langue d'Homère. Nous sommes charmés de comprendre quelques mots. Un beau vieillard a la complaisance de nous conduire, une à une, à toutes les sources où boivent ses agneaux. C'est joli parfois. Il y aurait de quoi rimer longtemps, mais pas de quoi faire boire un régiment. Cherchons plus loin. Nous nous arrêtons à midi pour déjeuner. Décor magnifique : la baie de Kondia, la ville du même nom, bâtie en escaliers le long de rochers gris et agrippée aux rochers. Nous sommes attirés par la ville ; elle mérite d'être vue.

Nous découvrons une rivière; c'est là que nous planterons nos tentes.

Quand nous retournons à bord, la mer est démontée. Des radeaux chargés de troupes sont en perdition pendant une heure. A bord, nous apprenons de mauvaises nouvelles, confuses encore, des Dardanelles. Des cuirassés auraient été coulés. Le temps devient de plus en plus gros. La nuit, c'est la tempête.

20 mars 1915.

La tempête continue. C'est un changement brusque et radical. Lemnos, l'île qui nous avait charmés par sa beauté tranquille, est tout entière enveloppée de brume, balayée par des vents violents, perdue dans une grisaille méchante. Tous les bateaux chassent sur leurs ancres. La *Savoie* a pris la mer, bien d'autres l'ont imitée. Nous bougeons sérieusement; ce sont des saccades fort désagréables. A tout instant, il est question de prendre le large. Le tirailleur Korka, de Podor (Sénégal), commence son service de tirailleur ordonnance.

21 mars 1915.

La tempête diminue, le soleil reluit. Ordre est venu ce matin de débarquer le régiment. Le capitaine Braun et moi, nous allons reconnaître l'em-

placement de notre camp. Nous quittons la *Lorraine* sur vedette à 13 h. 30. Moudros est un petit port, un village modeste, qu'envahissent Français, Anglais, soldats, marins, chevaux, mercantis, Grecs. Les maisons sont mal bâties, plus pittoresques que confortables. Une église neuve, aux proportions mégalomanes, détonne. Le kaki anglais circule en abondance. Les uniformes français sont d'un disparate de mardi-gras. C'est dimanche; on travaille quand même. Le génie remue de la terre à pleins Decauvilles, achève un appontement. Les Anglais sont à Moudros depuis une quinzaine de jours. Il y a dans le port quarante-cinq à cinquante bateaux.

Retour difficile avec la vedette dans les embruns. La mer est de nouveau démontée.

22 mars 1915.

Mauvais temps. Depuis hier soir, ordre de ne plus débarquer un homme. On ira probablement à Mitylène. En attendant, des bateaux signalent : *Nous n'avons plus d'eau. Nous n'avons plus de pain. Nos chevaux meurent de faim et de soif...* Depuis notre départ de Toulon, les pauvres bêtes n'ont pas été mises à terre.

Hier, un des croiseurs anglais, l'*Aréthuse*, se serait mis au plein sur les rochers de l'île.

Il fait 6° centigrades ce matin, alors qu'hier on a noté 22°. Les Anglais étaient en toile kaki et en casque colonial.

De mauvaises nouvelles circulent. L'expédition serait manquée; le général Hamilton retournerait en Égypte... En effet, l'après-midi, le lieutenant-colonel Noguès est convoqué à bord de la *Savoie* pour une conférence militaire. Tout est suspendu; on va partir. Peut-être essaiera-t-on de s'emparer d'une île; mais quelle est l'île de la mer Egée qui ne soit pas déjà grecque, anglaise ou italienne?

Peut-être la brigade coloniale pourrait attendre à terre quelques jours, mais où?... Qui aurait l'île de Lemnos? Les Anglais occupent tous les endroits vraiment habitables. Nulle part il n'y a de bois pour faire cuire la soupe.

Les conversations, au carré des officiers, sont des plus pessimistes; cependant le capitaine Lejeune fait paraître des chansons. A cause des oreillons, on a prescrit un gargarisme collectif sur le pont et le chansonnier n'a eu garde d'oublier le côté comique de cette mesure originale.

23 mars 1915.

Soleil brillant, mais encore grosse houle.

Le port de Moudros est peu abrité. Comme nous sommes mouillés en dehors du port, nous pensions avoir été les seuls à souffrir. Or la *Provence* et d'autres gros transports se sont heurtés; une vedette à pétrole a coulé à pic; on dit que plusieurs embarcations se sont perdues, tout comme nos radeaux.

Sont rentrés au port les cuirassés *Queen Elizabeth* et *Implacable*, plusieurs croiseurs à deux cheminées, des torpilleurs. Beaucoup de conflits de personnes. Dans les ordres il est question de commandants de bateaux, commandants d'armes, commandants des troupes à bord, commandants de toute sorte. Tout le monde commande... Qui obéit?

A la décision du régiment, ordre général n° 21 : *Le Bouvet, l'Océan, l'Irrésistible sont coulés aux Dardanelles. Le Gaulois est à la côte à l'île aux lapins devant Ténédos.*

Nous pouvons pour la première fois transborder enfin des malades. Le *Duguay-Trouin* est arrivé. Nous gardons encore nos vingt-six contagieux (oreillons, scarlatine, rougeole).

Après le mauvais temps l'atmosphère printanière dont nous jouissions est revenue, et Lemnos se montre à nous sous les plus favorables couleurs. Du pont de notre bateau nous assistons à des spectacles de véritable beauté. L'air est ténu, d'une pureté extraordinaire; toutes les choses sont colorées comme par un pinceau magique. Ce soir, il y a eu un coucher de soleil qui était une merveille grecque. A la nuit, nous sommes allés dans la baie intérieure, en deçà de l'estacade, au milieu des bateaux éclairés magnifiquement. Je ne sais ce que nous réserve l'avenir: en tout cas, nous accomplissons un voyage d'un grand intérêt et d'un charme particulier.

24 mars 1915.

Soleil placide; mer en colère. A la décision d'aujourd'hui, ordre général n° 8 : *Un voyageur civil, sans fonction, sans autorisation, a pu s'introduire de sa personne et avec tous ses bagages à bord du croiseur auxiliaire La Provence. Le général commandant le C. E. O. rappelle que l'accès des navires transportant les troupes et le matériel doit être l'objet d'un contrôle très rigoureux. Cette prescription s'impose d'une façon plus stricte encore dans les circonstances actuelles, en guerre et à proximité de l'ennemi. Toute personne... etc.* (suit un long palabre). On doute que le journaliste ait été fusillé.

Quand le temps est clair comme aujourd'hui, on aperçoit au nord un massif montagneux couvert de neige. C'est Samothrace.

Tout semblait présager un assez long séjour ici quand l'ordre est venu, ce soir, de se tenir prêts à appareiller demain. Personne ne sait exactement où nous allons; ce serait trop bête, quoique nous tenions partout la mer, de faire connaître notre port de destination. Certains disent Alexandrie, d'autres Beyrouth, d'autres encore la baie de Saros. Nous finissons par en avoir assez de ce Lemnos. Les ordres et contre-ordres se succédaient et nous ne bougions pas. A cause du mauvais temps, cela devenait très périlleux de quitter le bord, car nous sommes mouillés très loin de la côte et du port intérieur de Moudros. D'ailleurs, à

part les secousses dont j'ai parlé, notre bateau la *Lorraine* ne remue guère et personne n'a été malade. Je suis pour ma part excessivement bien.

Ma vie est confortable. Ma cabine, de beaucoup la meilleure du bord, pourrait être adoptée comme appartement pendant des mois. Nous partageons la table du commandant du bateau, le colonel, le commandant Chabbert et moi; de temps en temps nous assistons le soir à des séances de projections photographiques, à des chansonnettes, etc.

J'ai peu de travail médical. Théophile Vassal me prête des livres. J'ai fait des photos avec le petit appareil acheté à Tunis; elles sont parfaitement réussies et, si ce succès continue, je rapporterai une collection précieuse. Dans ces pays, les films ne présentent que des avantages.

J'ai pris beaucoup de notes, chaque jour, régulièrement. Depuis que des cuirassés ont été coulés aux Dardanelles, on a l'impression que l'opération sera plus longue qu'on ne pensait. Il n'est pas question de débarquer des troupes pour occuper les forts déjà démantelés. Ici, nous n'avons fait qu'attendre. La patience est une vertu très militaire.

J'ai deux chevaux et deux Noirs pour ordonnances. A terre je prendrai mes repas avec le colonel et son officier adjoint, tous les trois seulement. Nous avons un cuisinier remarquable et nous disposons à nous trois de huit rations, de quoi nourrir huit troupiers insatiables.

J'aurai, comme médecin-chef, un poste téléphonique qui me permettra d'être en relations perma-

nentes avec le colonel et, par lui, avec tous mes médecins pendant le combat. Le service de santé marchera parfaitement. Il y a ici un mouvement extraordinaire de bateaux, toute une flotte de cuirassés anglais.

En mer, 25 mars 1915.

Nous partons de Lemnos à 11 heures du matin, par un temps frais et par une mer houleuse, en même temps que le *Vinh-Long*. Immobilité complète sur une chaise longue, baigné de soleil. Toute la journée, nous allons naviguer dans les mers où la Grèce antique a laissé tant de sillages de beauté. Nous sommes en proie à des sentiments trop pénibles pour goûter tout le charme épars sur ces flots. En somme, nous battons en retraite sans avoir combattu.

A 13 heures et demie, nous sommes à hauteur de Mitylène. Un cuirassé à l'horizon... le *Charlemagne*. Dans une baie, un autre cuirassé français, qui ne peut être, d'après le commandant, que le *Gaulois*. Il y a un troisième cuirassé de ce type, le *Saint-Louis*, mais il se trouve devant Beyrouth. De 16 heures à 19 heures et demie, nous longeons l'île de Chio, riche et fameuse. Nous sommes devant Voleno à 17 heures et devant San Gorgio à 18 heures. Décor et palette inimitables. Crépuscule bleu. Il fait délicieusement tiède; l'air est léger et très doux. Personne ne sait si Chio est

turque ou grecque. Nos canons sont d'ailleurs prêts à répondre.

De 9 à 10 heures, dans la salle des fêtes, grand divertissement. Projections. Chansonnettes. J'ai découvert un clown de cirque parmi mes conducteurs de voitures médicales; il est extraordinaire; il saute, il chante, il se disloque, il déclame; il a mille numéros dans son sac!

En mer, 26 mars 1915.

Nous sommes, au réveil, entre Rhodes et Scarpanto par un temps idéal. Nous croisons le bateau de la marine anglaise *Saphir*. Après, c'est la haute mer jusqu'à Alexandrie.

A 16 heures, nous rencontrons le transport *Somali*, ayant des quantités de soldats anglais à bord. *Marseillaise*. Clairons. Hourras!

Alexandrie, 27 mars 1915.

Je monte sur le pont vers 6 heures. J'aperçois une longue ligne basse sans relief, sans couleur. Nous saluons de tout notre cœur ravi. A 7 h. 45, nous entrons dans le port. Sur notre droite, imposant décor africain, minaret élancé, palmiers, cubes blancs de maçonnerie, sable rosé. Nous avançons toujours. Forêt de mâts. Nombreux vapeurs. Nous allons mouiller devant le croiseur cuirassé américain *Tennessee*. Nous accostons le

quai, puis nous débarquons vers 13 heures. Un immense pont, manœuvré par cent indigènes, se dresse à hauteur du spardeck supérieur de la *Lorraine*, et tout de suite, sans risques, se déversent un flot d'hommes, puis les chevaux, le matériel. Tout a été prévu, ordonné : nous sommes en pays anglais. Contraste avec Lemnos. Des voitures, des autos attendent mes malades, qui sont enlevés sans retard.

On n'était pas prévenu de notre arrivée. Quelques personnes amies sont là. La première, une petite silhouette énergique en costume tailleur noir, cheveux blonds, qui du bord nous avait beaucoup intrigués. On s'intéresse à nos malades. Les présentations ont lieu. Mme la comtesse de B... R..., directrice d'un journal de la ville. Tout de suite atmosphère très sympathique. « Si nous avions su, vos soldats auraient été reçus... » Le lieutenant-colonel Noguès et moi, nous traversons la ville en voiture. Nous devons prendre le tramway électrique de Ramleh. Là, nous retrouvons les troupes, qui ont été acclamées sur tout le parcours. Le capitaine Braun porte une rose à la boutonnière. On a jeté des fleurs. Les tramways s'emplissent de soldats suants, rouges. La foule les entoure, leur offre des oranges, des cigarettes. Nous partons vers notre futur camp. La route est semée de belles maisons neuves, puis de villas. Quelques-unes paraissent fort belles. Les jardins, remplis de roses, de jasmins et d'œillets, embaument le printemps. Quand nous passons, les fenêtres s'ouvrent, les mains battent, des baisers s'envolent vers nous.

A 17 heures, nous sommes sur l'emplacement du camp. C'est une belle plage, aux ondulations de terrain avec quelques broussailles par massifs. À gauche, un palais khédivial; à droite, des moulins aux grandes ailes et une mosquée. En arrière. Victoria College, où résideront le général et ses états-majors.

Les Anglais ont parfaitement déterminé les limites de notre camp. Il ne manque rien; l'eau coule en abondance de robinets bien à portée; nous disposons d'une cabine téléphonique.

Je fais dresser une tente à côté de celle de mon colonel, tandis qu'une foule sympathique nous entoure et nous interroge. Dans la nuit, coup de vent, tempête, pluie abondante. Il paraît qu'il ne pleut jamais à cette époque à Alexandrie.

J'ai mis très longtemps à m'endormir, non à cause de l'orage, mais parce que dans les tentes, trop proches, il y a pas mal d'hommes exubérants.

Camp de Ramleh. 28 mars 1915.

Lever à 5 heures. Pluie, bourrasques, éclairs, tonnerre. Tournée des petites tentes de nos hommes. Aspect lamentable. Quand même la ruche travaille, les cuisiniers s'organisent, le café chauffe. Le soleil sèche, répare et fait resplendir de nouveau. Les visiteurs envahissent le camp. Beaucoup me sont personnellement adressés. Les visiteuses sont la majorité. Nous prenons notre premier déjeuner dans la cabane de bois qui était



AU CAMP DE RAMLEH, PRÈS ALEXANDRIE. — ZOUAVES
S'EXERÇANT AUX TRANCHÉES.



SUR LA PLAGE DE RAMLEH, PRÈS D'ALEXANDRIE,
LE 6^e COLONIAL.

destinée à faire une cantine. Notre cuisinier est un vrai cordon bleu ; il se nomme Bayac. Le colonel Moll l'a élevé et l'a souvent emmené à Paris. Bayac a mis à profit sa connaissance du français, et voici comment. Nous trouvâmes un jour sur notre table une dizaine de cartes postales qui étaient écrites et portaient une adresse. Elles avaient été oubliées là. Par qui?... Nous lûmes. Bigre, c'était tendre et bien tourné. Sur dix, il y avait dix : « Mademoiselle Maria,... madame Ernestine... » et la suite fort significative. Nul doute, c'était Bayac. D'ailleurs il est très bien ; l'expression de son visage est douce et intelligente. Le colonel, le lieutenant Huguenin et moi formons la popote.

Chaleur torride, lumière aveuglante des sables. Il y a 40° dans ma tente. Tub froid ; ensuite promenade à cheval au premier village. Le camp est parcouru en tous sens par la population d'Alexandrie, qui cherche par tous les moyens à gâter nos troupiers. D'autres régiments arrivent et garnissent la plaine immense et vide comme le désert.

Diner. Quelques instants de mélancolie. Korka ferme ma tente.

29 mars 1915.

Nuit fraîche et pluvieuse. Ma tente, qui n'a pas cessé d'être mouillée, reste étanche ; aux premiers rayons du soleil elle paraît jaune comme une

orange ; je me suis appliqué à la faire aussi belle que possible à l'intérieur.

Il fait excessivement chaud dans le jour ; mais le temps devient froid lorsque le soleil s'est couché. Il faudrait être habillé de toile entre 10 heures et 15 heures et de drap ensuite. La nuit, jè me roule dans mes couvertures et je mets encore par dessus capote, veston, etc.

Je fais choix d'un petit cheval noir, comme deuxième monture ; il est jeune et vigoureux, mais c'est tout.

Je prends à 16 heures le train pour Alexandrie. Les emplettes sont laborieuses, car il n'y a plus rien dans les magasins. Les Anglais et les Australiens ont tout acheté. Comme à Paris, il y a le « Louvre » et les « Galeries Lafayette » ; mais je crois qu'il y a ici moins de rayons divers. Par habitude ou peut-être parce que les vendeuses étaient gentilles, j'ai toujours commencé mes tournées par les grands magasins. « Nous n'avons jamais vu de soldats français en Égypte ! », s'écriaient-elles pour s'excuser de leur curiosité, et elles se précipitaient toutes en trombe dans la rue lorsqu'une troupe allait passer. Et les questions partaient comme des flèches. « Qu'est-ce que c'est que celui-là?... Combien y en a-t-il, de canons de 75?... » En vraies petites patriotes, elles ont sans doute beaucoup appris.

Après le dîner, notre compagnie joyeuse s'accroît de plusieurs unités. Nous allons voir la danse du ventre, qui n'a rien d'esthétique. Je rentre au camp de bonne heure.

Ramleh, 30 mars 1915.

Brouillard épais. Promenade à cheval de 8 heures à 10 heures. Chaleur suffocante pendant la sieste. Je vais à Alexandrie vers 5 heures. Thé chez Mme B... Je vais aux « Galeries Lafayette ». Interviews. Peu à peu toutes les vendeuses nous entourent; mais une des grandes élégantes de la ville, une cliente, arrive. On fait mine de se disperser; elle insiste pour qu'on ne se dérange pas et se mêle à la conversation. Stature magnifique, peau claire et laiteuse, blonde, yeux verts. Elle a une toque blanche avec aigrette en buissons fournis. Corsage de dentelle blanc et jupe blanche. Je l'invite au théâtre pour ce soir, j'invite à dîner, au cinéma; que sais-je? On m'invite à déjeuner. L'aigrette blanche m'a vu au camp de Ramleh. Je me rappelle fort bien. On choisit avec moi la doublure jaune de ma tente. Je rentre au camp par un clair de lune admirable.

31 mars.

Lever matinal. Promenade à cheval avec le lieutenant-colonel Noguès. Je monte pour la première fois son cheval qui deviendra mon « Dix-Avril ». Je l'adopte. Longé le canal. Plaines verdoyantes. Fermes, champs cultivés. Blés, coquelicots. Sur un ciel bleu métallique, uni comme un

miroir, s'élève le minaret blanc d'une mosquée blanche et le sable est infini, gris rosé. Quelques palmiers isolés.

Je passe l'après-midi sous ma tente; il fait chaud, il vente; elle est pleine de mouches. Pourtant, je me trouve extrêmement bien; mon humeur est parfaitement calme et je suis content de tout. Ma seule préoccupation est de savoir combien de temps nous allons rester ici; mais personne ne saurait me donner une réponse à ce sujet. Nous y sommes peut-être pour huit jours, peut-être pour un mois. Nous pouvons filer sans avertissement. Un régiment de notre division, le 4^e colonial, est resté à Lemnos; il peut se faire que nous allions le renforcer ou que nous soyons embarqués pour la Syrie, pour Smyrne, pour Gallipoli!

Mon infirmerie est bien installée sous les tentes. On nous comble de toutes sortes de choses. Les dames de la ville viennent et s'intéressent à nos malades.

Ma tente est confortable. Depuis ce matin, pour la rendre plus belle et moins chaude, je l'ai doublée à mi-hauteur de l'étoffe jaune éclatant achetée hier. Mon ordonnance Korka l'a cousue. Les mouches ont horreur du jaune. Donc l'utile et l'agréable.

Je prends mon tub tous les jours entre deux ou trois heures. Il fait si chaud que l'eau se supporte très bien telle qu'elle sort du robinet. Ce soir je dine en ville avec Nibaudeau.

1^{er} avril 1915.

Promenade à cheval dans les rues de Ramleh. Villas avec jardins admirables : roses, œillets, bougainvilliers, citronniers, jasmins, palmiers, cocotiers. Aucune apparition féminine dans ce décor. Vers 9 heures les fenêtres s'ouvrent et quelques minois, brouillés encore de sommeil, interrogent l'espace.

Déjeuner, sur la route d'Alexandrie, chez un Français établi dans le pays avec sa famille. Fonctions administratives importantes. Relations de familles étrangères. Somptueux menu; accueil chaleureux, toilettes exquis, conversations spirituelles et variées. Après midi, musique, chant. Aromes capiteux; souvenirs de Paris; rendez-vous pris pour demain.

3 avril 1915.

A cheval de 6 heures à 11 heures sur mon cher gris, très capricieux, mais si ardent!

A 16 heures, la colonie française de la ville est venue au camp pour apporter à nos soldats des friandises et des œufs de Pâques. Le colonel et les officiers offrent du champagne. Toast. Collection variée et très curieuse de Français d'au delà de la Méditerranée. Chiffons de bon goût. Lignes assez nettes; visages charmants... Demain,

Pâques : pour le fêter une famille nous invite, Nibaudeau et moi, à déjeuner. Très en retard pour le thé. Grondés. Robe de soie historiée, peinte et floue. Décolletage, diamants... Après le thé, coupe de champagne aux fraises.

4 avril 1915.

Je me réveille transi de froid et un peu las. La toile de ma tente est imprégnée d'eau comme une éponge. Brouillard.

Nous allons en ville assister à la messe consulaire. Le général d'Amade et notre Ministre en Égypte représentent la France. Toute une population nombreuse, qui n'a pas pu trouver de place dans l'église, attend à la sortie. Nous pénétrons un moment dans la nef. De groupe en groupe, dehors, nous retrouvons tous nos amis.

Déjeuner chez des amis français. Madame était hier à la manifestation patriotique du camp. Nous passons l'après-midi au Sporting-Club. Il y a des joueurs de tennis très en forme.

5 avril 1915.

Vent de sable du désert, kamsin, qui a commencé hier au soir. Toute la nuit, bourrasque et poussière de sable. Il fait froid au réveil. Au lointain, une lumière terne. On a soif. Vers 10 heures, la lumière revient pour la revue des troupes

passée par le général d'Amade. Spectacle militaire fort beau, mais qui retarde d'un siècle.

C'était le souvenir de Bonaparte et d'Aboukir qui planait sur la revue. Décor prestigieux. On avait sorti les galons. Les chéchias des Africains se montraient toutes rouges. Le soleil était de la fête. Sur le gris ocreux des sables les couleurs des uniformes resplendissaient, les armes recouvraient leur éclat; les soldats de la République, grandis par le mirage du désert, ressuscités de l'histoire, s'apprétaient au triomphe. Tous les Français de l'Égypte, une foule énorme délirant d'enthousiasme, acclament l'armée. Le général d'Amade présente les troupes au général Ian Hamilton, commandant en chef de l'Expédition d'Orient. Ce jour-là on nous donne notre drapeau. Nous sommes tous électrisés. Dans les tribunes nous reconnaissons des toilettes familières; des fleurs tombent aux pieds de nos chevaux ardents... C'est la gloire du passé, l'épopée de Napoléon que nous représentons. Nos destinées sont pleines de promesses, mais le combat n'a pas encore prononcé. Ceux qui vont mourir se grisent une dernière fois des sourires des femmes et de l'ivresse de l'histoire.

Quand nous sommes rentrés sous nos tentes, on vient nous dire bonjour. On était au premier rang des tribunes et on a beaucoup admiré. Tous les « Grands Magasins » étaient présents. On avait congé. Nous invitons en bloc à dîner, le soir, en ville.

Dans l'après-midi courses de chevaux. Réunion

étonnante d'élégances. Toilettes ravissantes; minois d'une variété et d'une beauté...

6 avril 1915.

Je deviens très mélancolique. Pas une seule lettre de ma femme depuis le départ de Toulon! Étourdissons-nous : promenade monstre à cheval jusqu'à Aboukir. La mer est forte, le vent souffle en tempête. C'était ainsi sans doute quand nos vaisseaux se sont abîmés sur ces rochers, sur cette plage. La plaine est calme et belle comme notre victoire sur terre... Je contourne le palais du Khédive et je veux revenir par le bord de la mer, mais c'est gardé pour le bain des Sultanes. On voit une anse discrète, fort jolie, où elles viendront s'ébattre. Je rentre très tard. Tout le monde fait la sieste. Un vent violent soulève le sable. Vers 17 heures l'apaisement... On ouvre ma tente. Tandis que Mmes B... et M..., délicieuses en blanc toutes les deux, me demandent d'un côté, je reçois la visite de trois femmes turques voilées et dont la toilette était cachée sous un accoutrement d'un noir uniforme. Cette visite est très gênante; on ne sait comment faire pour ne pas froisser des personnes de coutumes si différentes. Mais la première glace est vite rompue. Tout en se présentant (la mère, Dalilah et sa jeune sœur), elles s'emparent d'un bouquet de roses qui était sur ma table. Comme la mère entend très mal le français et comme la jeune sœur a des progrès à faire

pour être aussi experte que Dalilah, je risque quelques compliments. Le voile n'empêche pas de rougir. On est très curieux de voir tout le camp. Nous allons de l'infirmerie aux mitrailleurs, des cuisines aux écuries et des petites tentes alignées sur la plage, où les soldats étonnés s'assemblent pour voir les Turques, jusque vers la mosquée. Maintenant nous sommes de grands amis; on a échangé les adresses. Demain j'irai à cheval. « N'est-ce pas défendu que les hommes rendent visite aux femmes musulmanes? — Ma servante grecque est si malade : seul un médecin français peut la guérir. » La nuit vient. Adieux émus. La petite âme de Dalilah est bien étrange et ses yeux sont plus beaux que tous les rêves.

On en avait oublié les blanches apparitions qui s'étaient attardées chez les zouaves. Gronderies mutuelles quand on se rencontre à la gare du tramway.

7 avril 1915.

Douze jours que nous sommes ici! On dit que nous partirons dans huit jours, mais personne ne sait rien. Nous avons une vie remplie, très saine, très variée. Voici l'emploi habituel de ma journée : Le réveil sonne à 5 heures. Mon ordonnance, Korka, quelques minutes après, passe sa tête et dit : « Tu veux ton café? » On porte le café; il est détestable. Je me lève. Culottes de cheval; jambières de cuir. Quand je suis prêt, je fais un tour

à l'infirmerie et je donne les ordres de détail.

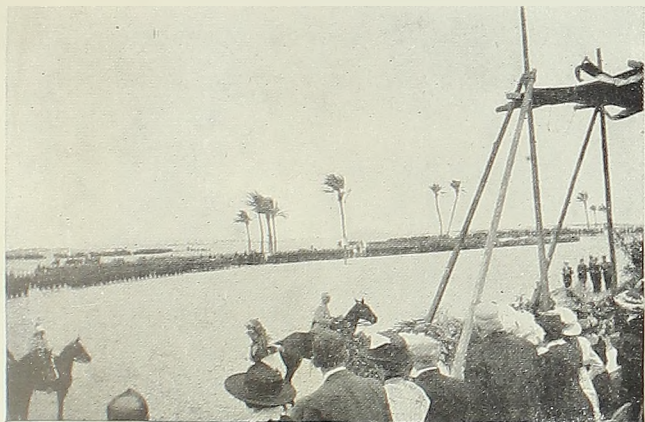
Les chevaux arrivent, mon gris, une superbe bête, et un petit noir très gentil. Je monte le plus souvent avec le colonel, quelquefois avec Nibau deau, seul aussi, mais plus rarement. L'espace est énorme. Le sable; de rares palmiers; tous les dix ou quinze kilomètres, une ville arabe, très pittoresque vue de loin sous le ciel bleu, et assez pouilleuse de près. Hier je suis allé à Aboukir-Dabed; toutes les portes se ferment; puis les enfants se risquent; les femmes viennent les dernières, voilées.

Nous sommes très fêtés à Alexandrie. Cette après-midi, je me suis rendu, suivant ma promesse, chez mes amies turques. Le soir, je dîne dans une famille d'Alexandrie, Madame semble sortir d'un cadre de Gainsborough; tout y est, jusqu'à la coiffure préférée du peintre; sa beauté s'impose. Elle porte ce soir un fourreau de satin noir qui finit vers le haut en rose cerise. Son amie a les grands yeux d'Espagne et le charme capiteux du Midi.

Après dîner, cinématographe. La loge est vaste, les sièges excellents. Cela facilite l'intimité de la causerie. On se quitte tard.

8 avril 1915.

Réveil le cœur défaillant, presque malade. Grisailles, souffrances physiques poignantes. Vrai chagrin aussi. Je monte à cheval sans enthousiasme. Alors on annonce que nous partons sans



GRANDE REVUE PASSÉE PRÈS D'ALEXANDRIE PAR LES GÉNÉRAUX
SIR IAN HAMILTON ET D'AMADE (p. 29).



UNE HALTE AU COURS D'UNE MARCHÉ DANS LE DÉSERT
PENDANT LE SÉJOUR A RAMLEH (p. 36).

doute demain. Tout le monde le sait en ville. Les troupes anglaises et australiennes ont commencé à s'embarquer. La rumeur est que, le 14, le Corps Expéditionnaire d'Orient doit se rendre à Gallipoli.

Nous laisserons beaucoup de regrets dans la ville. C'est avec tant de cœur, de spontanéité, de largesse que nous avons été partout reçus. Hier au soir, je devais rentrer de bonne heure; au lieu de cela, j'ai été entraîné à un grand dîner, où ne manquaient pas les jolies femmes. Quand on a su que nous allions partir, j'ai reçu messages téléphoniques, lettres, bouquets, etc. J'ai obtenu pour les malades des tentes, des médicaments, des provisions (hier toute une grande charrette), des cigarettes, des journaux, etc.

Les Grands Magasins, les jolis Modèles apportent des fleurs. C... prend le petit miroir de maroquin vert, qui était mon gris-gris de Tunis. Les blanches Fées sont venues aussi; elles ont des robes sombres et ne sont pas moins attrayantes. Distribution de fleurs, d'amulettes qui éloignent le mauvais sort. Nibaudeau est accouru. Il touche sa part. On se jure d'écrire très ponctuellement. Il y aura trois pages pour la communauté et une pour chacune à tour de rôle, très sentimentale. Elles remontent, cette fois aussi, jusqu'au camp des zouaves. Au retour, je les reprends. Il est tard; quand je reviens du tramway, la nuit est complète. Malgré les sentinelles de la gare, des hommes s'esquivent; pour un moment de liberté, ils risquent des jours nombreux de prison. Depuis leur débar-

quement on les tient séquestrés au camp; la ville les attire. Des femmes sans cesse frôlent leurs tentes, allument des convoitises; ce soir ils sont ivres de liberté et de jeunesse; ils s'échappent.

9 avril 1915.

Elles sont venues au rendez-vous du thé, chez Baudrot. La belle Gainsborough a un grand chapeau blanc et une toilette blanche et jaune; sur les épaules une cape noire; l'Espagne a des yeux étincelants et une rose rouge au corsage. Nous allons nous promener en voiture au hasard. Nous traversons à la nuit le jardin des roses d'Alexandrie. Nous ne voyons rien. Elles disent les parfums des corolles, la splendeur des buissons fleuris; jamais je n'ai imaginé de jardins plus enchanteurs que les roseraies d'Alexandrie. J'ai cru leurs lèvres.

10 avril 1915.

Dans l'après-midi, au Sporting-Club, courses de chevaux. Défilé incomparable. Présentation. Enchantement. Instantanés.

Nous dinons à bord de la *Lorraine*, à la table du commandant Maurras, que nous aimons tant. La vedette a glissé doucement sur l'eau calme du bassin. Après le diner, pèlerinage à ma cabine. On

quitte le bord vers 23 heures et demie. La nuit est fraîche et légère.

11 avril 1915.

Promenade à cheval avec Nibaudeau dans les rues de Ramleh. Petits galops. Groupes d'élégantes revenant de la messe. Jardins somptueux, de riches villas. Devant nous passe une auto militaire, que deux Anglais à l'air joyeux conduisent à belle allure. Soudain, détonation, éclatement d'un pneu, embardée sur le côté. Un des Tommies a été projeté en avant; il court très vite, comme s'il venait de perdre l'esprit. Je crois qu'il a reçu un choc qui l'a rendu fou. Je saute de cheval; je cours de toutes mes forces. Une large trace de sang traîne tout le long de la route. Je rejoins le Tommy; la face et le cou, coupés par la glace de l'auto, ont des blessures affreuses, qui saignent abondamment; au bras il y a aussi de profondes entailles, qui donnent beaucoup de sang. Je fais les compressions nécessaires, à la face, au cou et au bras; j'applique des pansements de fortune et je réclame un moyen de transport rapide. Un médecin passe. Je lui confie le blessé, qu'on couche dans une voiture et que j'accompagne à cheval jusqu'à l'hôpital. C'était mon premier blessé de guerre.

Il y a dîner au camp de Ramleh, au mess du 3^e bataillon. Tous Ceux et Celles de la *Lorraine* sont invités. On arrive sur de petits bourriquets. Dîner très réussi. Fleurs, entrain et belle jeu-

nesse. Après, chansons et pitreries par le clown Trabuc, du service des voitures médicales du régiment. A travers les tentes endormies, nous accompagnons nos hôtes. Malgré soi la pensée voit au delà des batailles prochaines. Sous la lune, les tentes ont l'aspect de tombes. En se quittant, il est permis d'embrasser le bout des doigts.

12 avril 1915.

Encore rien de nouveau. On parle de Salonique ou de Smyrne pour notre débarquement. En tout cas, nous sommes prêts.

Ce matin, nous sommes partis, à 4 heures, avec tout le régiment pour une marche-manœuvre

CENSURÉ

CENSURE

Si c'est aux Dardanelles que doivent avoir lieu les opérations, la base de ravitaillement restera à Alexandrie. On prépare des hôpitaux de grande importance.

J'oublie, au thé de Baudrot, les fatigues de la marche-manœuvre.

13 avril 1914.

Petits galops avec le lieutenant-colonel Noguès dans la matinée.

A 11 heures une apparition dans ma tente. C'était presque une gageure qu'elle ne viendrait pas. Une amie l'accompagne. Des petits bouts de phrases, hachés, se terminent par un rire qui sonne faux. Avec son ombrelle elle écrit sur le sable... Le colonel envoie sans succès Bayac me dire que c'est l'heure de déjeuner. Je propose de déjeuner ensemble à « Beau Rivage! » Exclamations de surprise! On ne s'était jamais échappé ainsi. Lui est à la chasse aux perdreaux. Un petit pied ensorceleur se balance sous la robe. La jambe est d'une netteté de lignes irréprochable. Le flirt s'accentue.

L'amie est scandalisée et proteste. « Ce ne sont que des mots, et ne partons-nous pas dans quelques jours? »

On se retrouve le soir chez Baudrot. Cette fois, elle a choisi une amie distraite et indulgente. Je propose l'auto, la promenade en voiture, le jardin. On autorise tout juste une promenade dans la rue. Quand je rentre, le soir, dans ma tente, je cherche la trace des petits pieds sur le sable.

14 avril 1915.

Le général d'Amade a donné l'ordre de recommencer la marche-manceuvre de l'autre jour. Cette fois, les bidons sont pleins d'eau et le soleil est moins dur; je vais rejoindre le régiment après être passé par Aboukir. L'attaque de Karabah se déroule suivant le plan prévu d'avance. Il y a des charges à la baïonnette et de la fantasia. « Ce diable d'homme nous fera tous tuer », dit un officier, qui s'y connaît, en parlant du général d'Amade; mais aujourd'hui, il n'y a pas de traînards.

Quand nous rentrons au camp, nous apprenons que nous partons demain et que tous les militaires, y compris les officiers, sont consignés à partir de trois heures de l'après-midi. Le lieutenant-colonel Noguès veut, dans son affectueuse condescendance, que je ne sois pas retenu au camp. Il veille lui-même à ce que je n'aie pas la moindre contrariété; il me signe une permission

spéciale, au risque de s'attirer un ennui et me congédie hors du camp avant 15 heures. Je prétendais que cela m'était égal de ne pas sortir, mais avec un accent qui voulait dire le contraire.

Lorsque j'annonce la date du départ, la belle crânerie tombe, les yeux se brouillent...

15 avril 1915.

A 5 heures nous levons le camp. J'ai dormi seulement quelques heures. Je suis éreinté. Korka est pressé de démolir ma tente; il enlève les piquets et relâche les cordes; cela fait un petit tas sur le sable. On emporte tente, bagages, chevaux; il ne reste rien de nous. Le vent a déjà comblé les quelques traces sur le sable. Je quitte El Siouf à 7 heures. Les troupes défilent en ville au son des clairons.

Elle prétend que jamais elle n'a reçu de roses plus belles; vraiment Alexandrie a le culte des fleurs. Elle est heureuse de dénouer la gerbe et de répartir les tiges dans les vases pleins d'eau. Son visage d'enfant est épanoui. Il y a dans ses yeux une candeur exquise, où se reflète toute son âme. Nous ne parlons pas; son regard rieur rencontre mon regard désespéré. Et, soudain, l'expression de tout son être se transforme: « J'ai beaucoup de peine que vous partiez », dit-elle... Moments d'indicible émotion, qui marquent des étapes dans une vie... Je suis parti vers la *Savoie*.

Nous levons l'ancre cet après-midi, dans une

heure ou deux; on ne peut plus descendre à terre.

A 16 heures, je suis seul sur le pont en attendant l'appareillage. Tout à coup le lieutenant H... me rejoint : « Nous ne partons que dans la nuit; vous êtes libre d'aller en ville. »

J'ai sauté dans la seule voiture qui rôdait sur les quais. Je suis revenu chez Elle comme un fou. Elle était assise près de la fenêtre. Ses yeux étaient rougis de larmes. Elle ne comprenait point comment j'étais encore là; elle se mit à rire ingénument; « jusqu'à ce soir seulement! »

Je suis sur la *Savoie* à 1 heure.

16 avril 1915.

De grand matin, la *Savoie* lève l'ancre. Korka envahit joyeux ma cabine : « Il y en a parti, nous! » Lentement, doucement, nous quittons la terre enchantée. C'est fini. Le rêve n'est plus...

17 avril 1915.

Nous voguons sur une mer calme. Des îles par moments, qu'on devine belles... Je n'ai plus conscience du présent.

A 16 heures, nous sommes à Skyros; nous mouillons en compagnie de bateaux-transports et d'un cuirassé anglais. On éteint tous les feux la nuit, à cause des sous-marins dont on parle beaucoup.

En rade de Skyros, 18 avril 1915.

Paysage aride, d'une extrême tristesse. Les bateaux arrivent un à un, *Charles-Roux*, *Carthage*, le navire-hôpital *Duguay-Trouin*.

A 19 heures, au moment de se rendre à table, le lieutenant-colonel Noguès m'annonce qu'un débarquement de vive force est arrêté à X... Nous discutons entre médecins les points principaux du service de santé. Le poste central de blessés sera établi au « Square de la jeunesse, *Children's Square* », où, sur les tables, on peut étendre six blessés. Ainsi, nous savons maintenant que nous attaquerons les Turcs en un point des Dardanelles que le haut commandement seul connaît. Cela peut venir d'un moment à l'autre. Nous sommes du premier échelon et nous n'ignorons pas que l'opération sera rude. Nous serons les témoins de grandes choses. Je suis confiant et calme.

En rade de Skyros, 20 avril 1915.

Comme exercice, il avait été convenu que les troupes d'infanterie qui se trouvaient à bord de la *Savoie* avec nous (1^{er} bataillon du 6^e régiment), descendraient à terre, dans les embarcations du bord, à partir de 6 heures du matin. J'avais voulu aller avec elles. Korka me réveille à 5 heures

du matin, je m'habille rapidement sans me raser, je revêts la capote sur la culotte bleue et prends mon revolver et une jumelle d'ordonnance. En descendant dans la grande salle à manger, je demande mon panier de victuailles au maître d'hôtel; il le remet à Korka ainsi qu'un quart de vin blanc.

Nous sommes à terre vers 7 heures. Le docteur Lossouarne, médecin du 1^{er} bataillon, m'accompagne. Korka suit derrière, sa rouge chéchia sur la tête, le fusil en bandoulière. J'aime bien la compagnie du docteur Lossouarne; c'est un jeune camarade très correct, dévoué, d'humeur sensible et fort raisonnable. Il a laissé en Bretagne une jeune femme et deux enfants.

Nous commençons l'escalade de ce côté de l'île, qui s'élève en pente douce jusqu'à deux cents mètres environ. Le sol est difficile, planté d'arêtes vives de pierres, qui sont des marbres veinés. Heureusement, des thyms, des menthes poivrées, des serpolets et des plantes sauvages ont poussé entre les pierres et les ont débordées pour nous faire un tapis moelleux. Voilà des massifs d'églantines blanches, des fleurettes jaunes, bleues, rouges, roses et de toutes sortes de formes. C'est le pays fleuri et embaumé de la Grèce. A mesure que nous nous élevons, la baie s'étale devant nous, comme un miroir prodigieux sur lequel sont figurés des bateaux; ils paraissent tout petits, mais on distingue leurs détails avec une précision incroyable. Dans le fond, le décor somptueux de la montagne, de hautes assises qui s'allongent à l'horizon en courbes puissantes.

Nous traversons un col. Voici la vallée verdoyante où il n'y a pas de cultures, mais des arbres de distance en distance et de vertes pelouses. Il fait délicieux se reposer à l'ombre des oliviers sauvages. Des aromes viennent de partout. Puis nous avançons, à travers des sentiers de chèvres, sur la pente la plus élevée. Ce sont toujours les mêmes pierres en pointe ou bien en lignes coupantes, le même enchevêtrement de plantes odorantes et de fleurs multicolores.

Nous atteignons le point le plus haut de l'île. Il y a un poste sémaphorique anglais, installé par le *Canopus*. Dans une tente de toile, sorte de niche, il y a encore un homme qui dort; un autre, enveloppé dans des pavillons et des manteaux, continue dehors sous le soleil son repos de la nuit. Deux soldats anglais, en kaki, font manœuvrer des miroirs à signaler. Le chef, qui a l'air d'un brave marin, engage la conversation. Il a beaucoup voyagé dans les Dardanelles à bord du *Canopus*; c'est lui qui a signalé, il y a deux jours, le torpilleur turc qui est venu à Skyros et, au retour, a torpillé le *Manitou*, transport anglais, à vingt milles d'ici. Le torpilleur turc a été poursuivi et pris par deux bateaux qui étaient partis de Skyros; il a été contraint de se jeter à la côte. On a détruit le bateau; l'équipage a été transbordé; il y avait deux officiers allemands.

Le chef de la station sémaphorique a fait disposer à terre, sur un pavillon, un déjeuner succulent et nous a invités à y faire honneur. Dans un gobelet gigantesque, un demi-litre de thé excel-

lent; un grand plat de saumon, du pain, des biscuits, un pot de confiture d'abricots, vaste comme un monde... Korka reçoit une rondelle de bœuf et une ration (anglaise) de pain.

Nous errons ensuite dans l'île. Le hasard conduit nos pas au bord d'une baie, qui semble faite pour le plaisir du bain. La plage de sable fin est en pente insensible; sur une centaine de mètres de long on voit les fonds de sable doré. Après, c'est une eau verte, qui est aussi tranquille que les bords de marbre de cette vasque idéale. Par une lumière transparente, sous un ciel très bleu, les couleurs s'exaltent, se fondent dans une harmonie parfaite et les contours ont une douceur infinie. Nous nous dirigeons sur la plage, où sans doute autrefois les Nymphes frissonnantes préparaient leurs corps divins aux caresses de l'eau. Ce fut bain très agréable. Comme on n'avait pas de serviettes, nous demandons au soleil de nous sécher.

Nous nous dirigeons alors vers un bois d'oliviers qui domine une partie de l'île. C'est une véritable oasis de fraîcheur. Les brebis et les chèvres, qui vont dans l'île sans gardiens, s'y sont rassemblées d'elles-mêmes. Sous chaque arbre, il y a des bêtes qui dorment; elles s'enfuient et, dans la verdure, les toisons blanches, les toisons noires s'en vont de tous côtés en dessinant des arabesques.

Nous avons dans nos musettes un repas froid. Nous trouvons le menu fort réussi. Sur ma capote, je sommeille une heure. Les menthes sauvages et les thyms, au soleil de midi, ont des parfums enivrants. Pendant ce temps, nos braves petits soldats

s'exerçaient à la guerre et faisaient des tranchées dans le sol pierreux avec leur entrain accoutumé. Nous regagnons le bord à 15 heures.

En rade de Moudros (île de Lemnos),
à bord de la *Savoie*, 21 avril 1915.

Nous prenons la mer à 15 h. 15, après que le courrier a été expédié. Il fait un temps couvert et frais; les vagues sont moutonneuses. Nous faisons route à très grande vitesse sous la surveillance de croiseurs et torpilleurs. A 20 h. 30, nous mouillons dans la rade de Moudros, où nous étions déjà venus après Bizerte et avant Alexandrie. Quelques officiers pensent que le débarquement sera pour demain matin. Une ambulance avec sept médecins de renfort a rejoint la *Savoie*.

Dardanelles, 22 avril 1915.

A 10 heures, le colonel Ruef, commandant la brigade, et le lieutenant-colonel Noguès, chef de corps du 6^e colonial, rentrent à bord de la *Savoie*, après être allés aux Dardanelles pour voir le terrain où nous allons opérer. Tandis que les Anglais et les Français attaqueront la presqu'île de Gallipoli à la Pointe d'Europe, nous débarquerons à Koum Kaleh, puis, une fois maîtres de Koum Kaleh, nous prendrons Yeni Shehr, dit-on, et nous

empêcherons que, de la côte asiatique, on gêne les troupes amies.

J'ai été nommé directeur du service de santé de l'expédition de Koum Kaleh et j'ai sous mes ordres vingt et un médecins, un pharmacien, deux officiers d'administration, un poste de secours à terre, trois bateaux-hôpitaux. C'est une vaste organisation qui, je l'espère, ne servira pas intégralement, mais qui nous permettra de faire face à toutes les éventualités.

24 avril 1915.

C'est pour demain : nous sommes prêts et nous comptons sur un succès. C'est à 14 heures que j'apprends que l'attaque générale a été fixée au lendemain matin, 5 heures.

La *Savoie*, transatlantique transformé en croiseur auxiliaire, se rend pendant la nuit entre Tenedos et l'Île aux Lapins. Avant l'aube il est mouillé à dix-huit cents mètres devant Yeni Shehr, au sud de la Pointe d'Europe.

25 avril 1915.

4 heures. — Je me réveille comme d'habitude. Tout est calme. J'ouvre ma cabine et regarde dans les coursives où les hommes du 6^e régiment colonial ont dormi entassés; ils s'habillent lentement et commencent à circuler.

Je vais dans la salle à manger. De nombreux officiers déjeunent; le menu est plus abondant que les autres jours.

Sur le pont il fait frais et la lumière est faible. On distingue cependant la côte turque d'Asie, à notre droite, et juste en avant, à quelques kilomètres de distance, la presqu'île de Gallipoli terminée par la Pointe d'Europe. Il y a des bateaux partout. Sur plusieurs rangées, les cuirassés, les croiseurs, les torpilleurs, les dragueurs, toute une flotte, encerclent la presqu'île.

Une brume légère s'étend sur tout l'ensemble, puis de gros flocons blancs de nuées s'accrochent aux vallées de la côte. L'éperon turc paraît formidable et très beau. Les terres ondulent et montent vers le ciel, estompées de brouillard fin, noyées d'un inconnu angoissant.

Le jour se lève. Nous sommes de plus en plus entourés de bateaux. Avant de descendre, le lieutenant-colonel qui commande mon régiment me confie ses papiers personnels et son testament.

5 heures. — Le premier coup de canon.

Les gros cuirassés anglais donnent le branle; on entend comme un bruit sourd de caisses lourdes, qu'on remuerait à l'étage supérieur. Puis les coups se succèdent et l'oreille peut croire à un orage lointain aux échos indéfinis. Tout le monde est sur le pont. Les officiers, les hommes du 6^e colonial, les équipages de la *Savoie*, émerveillés, regardent. Des fumées se mêlent au brouillard du matin et la Pointe d'Europe fume comme une cassolette.

5 h. 30. — L'*Askold*, croiseur russe à cinq cheminées, qui était devant nous et qu'on ne voyait pas, tire un, puis deux, puis quatre coups de canon sur la côte d'Asie.

C'est notre régiment, le 6^e colonial mixte, qui, sous la direction du lieutenant-colonel Noguès, a reçu la mission de s'emparer de Koum Kaleh pour faire taire les batteries asiatiques et pour protéger le débarquement des Anglais sur l'autre rive. C'est une unité de formation nouvelle, composée d'un bataillon blanc et de deux bataillons noirs. Les Européens provenaient pour la plupart des jeunes classes de Lyon. Les Sénégalais comprenaient un grand nombre de guerriers ayant fait leur preuve au Maroc, puis au front nord, à Ypres et à Dixmude. Ils arrivaient des garnisons de Nice et de Menton, où pendant la saison rigoureuse d'hiver nous sommes obligés de tenir nos troupes noires en réserve. Les officiers étaient dignes des hommes. C'étaient des officiers d'infanterie coloniale! Le lieutenant-colonel Noguès s'était déjà illustré par sa campagne de la Côte d'Ivoire.

Au 6^e colonial sont adjointes une batterie d'artillerie de quatre pièces de 75 (n^o 3 du 8^e régiment, originaire de Nancy) et une compagnie du génie de la 1^e division, commandée par le capitaine Ferrero. Une section de mitrailleuses du 4^e régiment de chasseurs renforce, sous le commandement du lieutenant Gélis, nos sections réglementaires.

Les opérations doivent être soutenues par l'escadre de l'amiral Guépratte comprenant le *Jauréguiberry*, le *Henri-IV*, le *Jeanne d'Arc*, le *Latouche-*

Tréville, l'*Askold*, des torpilleurs de haute mer tels que le *Poignard*, des destroyers anglais, des torpilleurs, des chalutiers, des dragueurs de mines. La direction générale de l'expédition appartient au colonel Ruef, chef de la brigade coloniale. Le colonel Ruef a précédemment commandé un régiment sur le front français, où il a été blessé; il a pour officiers d'état-major les capitaines Roullain et Marquer.

C'est sur la *Savoie* que sont arrivés l'état-major du régiment et le 1^{er} bataillon, tandis que le transport d'état *Vinh-Long* et le *Carthage* de la Compagnie Transatlantique ont amené, l'un le 3^e bataillon, l'autre le 2^e. L'artillerie a été transportée par le *Théodore-Mante*, et le matériel de débarquement par le *Ceylan*. La *Savoie*, le *Vinh-Long* et le *Ceylan* sont aménagés pour recevoir les blessés.

Sous nos yeux s'étend la Troade d'Homère, qui tout à l'heure sera le théâtre de la lutte. Koum Kaleh est sur la rive gauche du Scamandre, où furent ancrés les mille vaisseaux d'Agamemnon. Yeni Shehr est l'antique Sigée, qui servit de station navale à l'armée grecque, et nous voyons se profiler avec son caractère auguste la colline qui est le tombeau d'Achille. Troie fut là, dans la plaine. Depuis trente siècles le paysage a conservé sa beauté immortelle. L'Ida, couvert de neige, semble encore attendre un Dieu.

6 heures. — Par suite de malentendus, quelques-uns des vaisseaux de l'escadre ne sont pas arrivés exactement à l'heure; d'autres n'ont pas

mouillé à leur place réglementaire; des retards se sont produits dans la préparation d'artillerie et ce n'est qu'une demi-heure après l'*Askold* que nos vaisseaux commencent le bombardement. Les ouvrages d'artillerie de Koum Kaleh, du château d'Asie et d'Orhanieh ont été antérieurement battus et en partie détruits par la flotte alliée; un détachement de fusiliers anglais a même débarqué. il y a quelques semaines, et a encloué les canons du château; la batterie fixe d'Orhanieh montre dans ses embrasures une gueule énorme de canon; il est certainement hors d'usage, mais les Turcs pouvaient amener des batteries de campagne à l'abri de ces positions et, remplaçant ainsi les batteries fixes démontées, ils pouvaient diriger un feu très gênant pour le débarquement d'Europe. On dit qu'ils ont essayé d'établir des batteries mobiles à Yeni Shehr et que les formidables casemates d'In Tépé sont toujours actives.

Tandis que le *Henri-IV* et le *Jauréguiberry*, mouillés plus au nord vers l'entrée des Dardanelles, bombardent In Tépé et les crêtes qui l'avoisinent, le *Jeanne-d'Arc*, plus spécialement chargée de protéger le débarquement asiatique, double notre arrière et vient se placer devant nous, qui sommes sur la *Savoie*; ses canons envoient des obus sur Yeni Shehr.

L'*Askold* se joint au *Jeanne-d'Arc* et leur artillerie s'attaque au château de Koum Kaleh. D'énormes gerbes de vapeur, de poussière, de moellons et de flammes surgissent de la vieille forteresse. Le soleil se dégage des brumes; il émerge au-dessus

des crêtes de Gallipoli, dans le creux d'une baie, en un globe énorme de feu rouge sang. Ceux des éléments du 6^e colonial qui sont à bord de la *Savoie*, c'est-à-dire l'état-major, les services, le 1^{er} bataillon (commandant Chabbert), se préparent à descendre. Alors la *Savoie*, le *Vinh-Long*, le *Carthage*, chacun d'eux portant une section du 6^e colonial, le *Ceylan*, le *Théodore-Mante*, changent de mouillage et se rapprochent de la côte d'Asie en faisant face au nord. La *Savoie* est en tête; le *Vinh-Long* paraît un peu loin de nous; il a mouillé un mille trop en arrière et l'amiral Guépratte s'en est, dit-on, inquiété.

Le lieutenant-colonel Noguès me fait ses adieux; nous restons longuement dans les bras l'un de l'autre, dans une étreinte muette.

Les soldats se sont massés sur les ponts des trois navires, l'arme au pied, le sac au dos; ils sont en tenue ordinaire de campagne, les Européens en bleu clair (leur costume est neuf), les Sénégalais en bleu foncé, la chéchia rouge recouverte d'étoffe bleue. Tous ont quitté leur vareuse et se contentent de la capote, dont les pans sont relevés. Ils n'attendent qu'un ordre pour envahir les embarcations rangées au long des bords.

6 h. 15. — La mer, sans la moindre ride, est d'un calme absolu. Sur la *Savoie*, les hommes descendent dans les embarcations; ils ont laissé la place libre. Dans un coin de la salle à manger des premières, les soldats cyclistes mettent en tas leurs bicyclettes : il y a là un matériel, deux plantons

en ont la garde; ils se sont emparés d'un trictrac et jouent sans plus s'inquiéter de rien dans le monde.

7 heures. — La Marine donne le signal du débarquement.

Dans la baie de Besika, la *Lorraine* bombarde activement; c'est une simple diversion, mais de la plus grande énergie, telle qu'on pouvait l'attendre du commandant Maurras.

Le colonel Ruef dort sur une banquette de la grande salle à manger et le lieutenant-colonel Nogès est étendu sur une banquette voisine. Quelle meilleure preuve de leur calme et de leur superbe confiance que nous partageons tous.

L'*Askold* tire furieusement; une pluie d'obus s'abat sur Koum Kaleh et sur Yeni Shehr.

7 h. 15. — La *Savoie* s'avance vers Koum Kaleh; près de nous, le *Jeanne-d'Arc* bombarde Yeni Shehr.

Sur un ciel très clair, d'un bleu exquis, la silhouette d'une ville se profile. On distingue chaque maison, chaque fenêtre. Un peu en avant, des moulins aux grandes ailes déployées s'effondrent sous les coups de l'artillerie. Le soleil qui brille maintenant au-dessus de Koum Kaleh nous inonde de lumière et fait miroiter la mer d'une immense nappe d'or. Aveuglés, nos artilleurs détournent pendant un moment leurs coups de la Pointe d'Asie.

7 h. 20. — Nous avançons encore. La batterie d'Orhanieh apparaît nettement. Dans l'embrasure d'un créneau nous voyons le canon pointé vers le ciel. Un hydravion vole à notre gauche.

7 h. 30. — Le commandant Tourrette, de la *Savoie*, fait exécuter à bord la sonnerie du poste de combat. Les artilleurs sont à leurs pièces. Nous disposons de moyens relativement puissants : de dix pièces de 14, à longue portée, et de plusieurs canons de 57 et de 47 millimètres. Ces canons de marine sont vraiment élégants, très maniables et ont, paraît-il, des qualités balistiques très remarquables.

Un premier coup part. Tout le monde est étourdi ; les oreilles sifflent douloureusement ; la tête est en feu avant qu'on ait pu garnir les oreilles de coton. Nous déchiquetons la silhouette du village de Yeni Shehr ; c'est une destruction certaine, méthodique, régulière. Vous voyez cette maison aux toits rouges ; un premier obus tombe à ses pieds, la marque d'une gerbe noire qui monte vers le ciel et la cache un moment à nos yeux. Elle est perdue et c'est triste, car elle n'abrita sans doute jamais que des gens pacifiques, peut-être des vieillards sages et philosophes ou des amoureux épris seulement d'étreintes passionnées et de baisers. A la deuxième atteinte, elle vole en éclats, éventrée, dispersée, finie lamentablement ; un troisième obus termine son agonie.

Un torpilleur de haute mer, *Poignard*, se place

devant nous entre la côte et notre échelle de tri-bord. La presqu'île de Gallipoli est en feu. Le vieux château d'Europe, Sedd ul Bahr, flambe.

De notre côté nous ne restons pas inactifs. La flotte continue son œuvre de nettoyage préalable. Le *Jauréguiberry*, l'*Askold* et le *Jeanne-d'Arc* tirent sans répit. La *Savoie*, dans cette atmosphère de poudre, tremble. L'*Askold*, très près de nous, lâche à chaque fois une quadruple bordée; d'une fumée jaunâtre, épaisse, sortent des lueurs vertes. Le tir s'accélère encore; c'est un concert prodigieux.

Un obus tombe à quelques mètres en avant de la *Savoie*. D'où vient-il? Le *Jauréguiberry* nous double à l'avant et se place entre nous et la côte. Un deuxième obus soulève une gerbe d'eau au même point que tout à l'heure. Sifflements au-dessus de nos têtes; de nouveaux projectiles nous encadrent; j'en compte huit en quelques instants. Avec notre coque très mince, un seul obus suffirait à nous couler probablement.

8 h. 30. — Nos opérations de débarquement commencent. On dit que celles des Anglais ont déjà réussi. Un premier détachement quitte le *Vinh-Long*. Il comprend l'état-major du 3^e bataillon, le commandant Nibaudeau et le docteur Jubin, la 10^e compagnie et la section de mitrailleuses. Les diverses embarcations sont remorquées par un canot à vapeur de l'*Askold* sous la direction d'un officier de ce croiseur.

L'officier russe commence à manœuvrer de façon

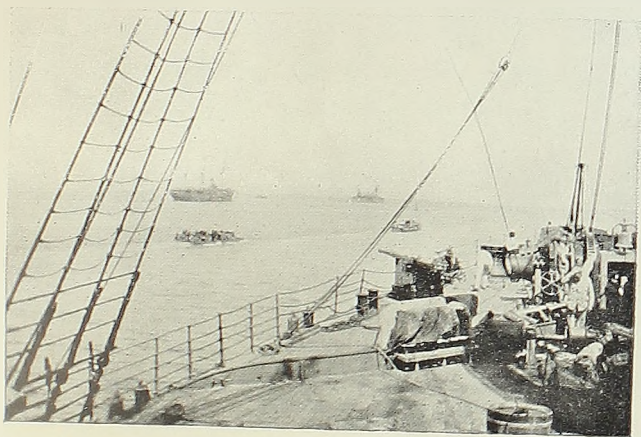
à aborder le grand appontement, qui est en avant du fort sur la face ouest, mais le commandant Nibaudeau voit tout de suite que ce warf ruiné, qui n'a pas de platelage, sera d'un accès difficile; il est, de plus, sous le feu de la mousqueterie ennemie; mieux vaut prendre pied à l'extrémité sud-ouest du fort, sur une plage marquée d'ailleurs d'un caisson de bois. L'officier russe fait route néanmoins vers l'appontement. Les canots, poussés en désordre par le courant, s'embarrassent dans les piliers tandis qu'un feu nourri est dirigé sur eux du rivage. La section de mitrailleuses riposte, mais l'embarcation qui la porte reçoit un obus qui la coule; alors une mitrailleuse turque se démasque et tire sur les malheureux qui s'accrochent aux épaves. Le capitaine Brison, blond, à l'œil vert, admirable guerrier, a le bras traversé par une balle. Le commandant Nibaudeau ordonne au lieutenant de vaisseau russe de se rapprocher du rivage; il donne quelques coups de barre, mais la manœuvre paraît trop lente au capitaine Brison et au lieutenant Molinié. Il n'y a, semble-t-il, que cinquante centimètres de profondeur. Le lieutenant Molinié se jette à l'eau; la profondeur est de trois à quatre mètres. Le lieutenant Molinié est entraîné par le courant, mais rejeté heureusement sur le caisson de bois. Le capitaine Brison s'est également jeté à l'eau; des tirailleurs le suivent et pour la plupart atteignent le rivage. La situation des hommes restés à bord devient intolérable. Des marins russes sont blessés; des soldats du 6^e également. Le lieutenant de

vaisseau prétend ramener son convoi vers le *Vinh-Long*; une chaloupe à vapeur française vient au secours des nôtres, qui foulent enfin le sol turc.

Les autres convois ont pu débarquer sans tant de difficultés. Il y eut quelques accidents. Un canot occupé par douze Sénégalais a chaviré au départ du *Vinh-Long*. De même, près du *Carthage*, un caporal et quelques Africains ont été noyés. Néanmoins le flot des marsouins et Sénégalais a pu être déversé sur la rive dans des embarcations remorquées à la file; le 6^e colonial a bien commencé sa mission.

C'est au sud du vieux fort, entre le rivage et les remparts, que successivement ont abordé les coloniaux. Il leur a fallu traverser le fort, qu'on disait miné. Parti avec le premier détachement, arrivé le premier des officiers, après s'être jeté à l'eau, le capitaine Brison s'élance en escaladant la muraille par les brèches du canon. A cause de sa blessure, il a enlevé sa tunique et c'est en manches de chemise et nu-tête qu'il s'avance. Comme l'air est frais, il a sur les épaules une couverture de soldat. Le lieutenant Bonavita, une canne à la main, suit son chef. Le fort n'est pas occupé, mais les fusils et les mitrailleuses de l'infanterie turque, au sud du village, sèment la mort dans la compagnie qu'entraîne derrière lui le capitaine Brison. Une mitrailleuse, installée dans un moulin, est heureusement détruite par les canons de la flotte.

La forteresse antique de Koum Kaleh, malgré ses ruines et ses délabrements récents, garde un



LE DÉTROIT, LE 25 AVRIL, PENDANT LE DÉBARQUEMENT
DE LA « SAVOIE » (p. 54).



UN CAMP SUR LA PLAGE DE SEDD UL BAHR,
LE « RIVER-CLYDE » EN RADE (p. 83).

aspect imposant. C'est une masse énorme de pierres et de terre, remplie encore d'armes et de munitions. De grosses pièces de marine, dynamitées par les Anglais, restent entourées de leurs obus.

La compagnie Brison, qui a traversé au pas de course la forteresse, se trouve à l'entrée du village ; c'est alors que le lieutenant Bonavita, marchant devant sa section, est frappé d'une balle, qui le tue sur le coup. Cependant un peloton de la compagnie de Quéral tourne le fort à l'est et vient rejoindre dans le village la compagnie Brison.

Le village de Koum Kaleh, depuis le bombardement opéré par la flotte anglaise au mois de février, présente l'aspect devenu familier des villes saccagées. De chaque côté de la rue principale, qui s'ouvre à la porte Est du château, apparaissent des maisons éventrées, des pans de murs, des décombres et des ruines. Un magasin d'horloger étale encore au vent son enseigne parlante et ses chaînes de coucous. Sur cette nécropole, deux oiseaux veillent ; ce sont deux cigognes, probablement familières du lieu, que le bruit des batailles n'a pas dérangées ; elles restent perchées sur un toit pendant la lutte ; avant la fin du jour l'une d'elles sera tuée.

A 10 heures et demie, l'ennemi, qui était embusqué dans le village, fuit devant les baïonnettes des compagnies Brison et de Quéral. Dans le même temps, deux compagnies du bataillon Chabbert, qui viennent de débarquer, tournent le fort à l'ouest. Vers onze heures, le bataillon Nibaudeau

arrive à la lisière sud du village. Alors commence l'organisation défensive de la position, qui s'appuie à gauche au Mendéré, le fleuve Scamandre de l'antiquité. La compagnie Lejeune tient la gauche, tandis que la compagnie Blanchard et des compagnies du bataillon Simonin se développent face à Orhanieh, entre le village et la mer. La fusillade a pris tout de suite une grande intensité; les blessés sont nombreux.

Et cette installation définitive sur les points déjà conquis du village marque la fin de la première partie d'une journée qui sera si glorieuse pour le 6^e colonial. L'action ne se développera de nouveau que deux heures plus tard, après l'arrivée de quelques pièces d'artillerie. A son heure de la journée j'en reprendrai le récit, comme je l'ai déjà fait d'après le témoignage des chefs qui ont si bien conduit cette très belle opération. Pendant ce temps, sur la *Savoie*, où je me préparais à recevoir les blessés, nous subissions le contre-coup de la bataille.

10 h. 10. — Un aéroplane allemand nous survole à mille mètres environ; on distingue très bien à la jumelle les croix de fer noires; il ne laisse aucun doute sur sa nationalité; quatre bombes tombent à 20 mètres à tribord. On dit qu'il a également bombardé le *Vinh-Long*. Il est revenu au-dessus de la *Savoie*, en nous encadrant d'une demi-douzaine de bombes; puis il s'éloigne vers le nord, poursuivi par un biplan français.

Notre tir devient ininterrompu et rageur. Les

silhouettes de Yeni Shehr exagèrent la bizarrerie de leurs découpures; le décor fantastique se creuse de trous énormes.

La côte de Gallipoli est magnifiquement éclairée par le soleil radieux. Sedd ul Bahr et le château d'Europe semblent évacués et saccagés. La flotte britannique canonne toujours, mais avec moins d'acharnement; on suit quelques points d'éclatement, qui font au-dessus du château des gerbes de terre et des flocons blancs de fumée.

10 h. 45. — Les premiers canots reviennent. On voit nos troupes africaines et européennes au delà de la forteresse de Koum Kaleh.

11 heures. — Dans une embarcation, le long du bord, un blessé nous est amené; c'est le premier, un matelot russe qui a reçu plusieurs balles; il est couché inerte dans le fond du canot; ses vêtements sont baignés de sang; une balle a traversé le bras, une autre a traversé le ventre, une troisième a brisé une jambe. Toute intervention est inutile; il meurt sans avoir repris connaissance.

12 heures. — Yeni Shehr est détruite. On y a déversé assez d'obus pour que l'ennemi n'ose s'y installer de quelque temps; mais, à huit kilomètres environ de nous, les fortifications d'In Tépé, qui garnissent les crêtes en arrière de la rivière In Tépé Asmak, sont encore debout et continuent à tirer sur Sedd ul Bahr et sur les bateaux mouillés à l'entrée des Dardanelles. In Tépé cons-

titue l'ouvrage le plus important de la défense turque dans ces parages. Il y aurait là une série de gros mortiers, manœuvrés sur rail et ne sortant de tunnels bétonnés et blindés que pour vomir leur mitraille. On dit que c'est l'amiral allemand Souchon qui commande à In Tépé. Nos cuirassés, dès le matin, ont ouvert le feu sur ce point si solidement fortifié, mais ils ne l'ont pas réduit au silence. La *Savoie*, à son tour, dirige ses canons de ce côté.

Pendant ce temps, sur la *Savoie*, la plupart de ceux que leur service y a retenus s'amusent du spectacle qu'offre la baie.

A part nos artilleurs, qui restent près de leurs pièces, et les mécaniciens, chauffeurs, électriciens qu'on ne voit pas et qui sans nul doute ont une lourde tâche dans la machine, tous les autres marins, les fusiliers, ceux du pont, ceux des approvisionnements et des cuisines, tous les soldats qui ne sont pas descendus, éclaireurs montés, brancardiers spéciaux, conducteurs, tous encombrement les passages, les ponts et la passerelle pour jouir du spectacle. Vraiment cela vaut la peine, et ils en oublient qu'ils sont eux-mêmes acteurs du grand drame. Accoudés aux bastingages, ils regardent de tous leurs yeux et manifestent leur admiration. Ils ont allumé leurs pipes ou leurs cigarettes et fument, heureux. C'est étonnant de constater que chaque spectateur a sa jumelle. D'où tout cela est-il sorti? Les modèles et les formes en sont des plus disparates; beaucoup sans doute furent ramassées sur des chaises longues

au hasard des traversées d'Amérique et prêtées par les marins du bord. Les conversations s'animent. Peu de précisions dans les nouvelles qui se colportent de groupe en groupe; on entend les plus inattendues des invraisemblances; mais il n'est personne qui ne discute les plans du général en chef. Ils ricanent du Turc, blaguent le Boche et supputent les chances des Alliés. Un coup de canon bien placé les enchante; ils applaudiraient comme au théâtre. L'accent révèle que, parmi ces amateurs, Toulon est largement représenté. On n'entend pas être frustré un moment de la représentation. Si vous demandez quelques hommes pour assurer la propreté des locaux, ou pour faire quelque corvée, ils se refusent : « Impossible de quitter leur poste de combat. » C'est pourquoi l'installation d'un hôpital à bord de la *Savoie* présente les plus grandes difficultés.

C'est presque une gageure de transformer, dans l'espace de quelque heures, en un bateau-hôpital capable de recevoir cinq cents blessés, un transport de troupes où, depuis plusieurs semaines, des milliers d'hommes vivent entassés. Et, quand cela se fait en pleine bataille, on peut imaginer les complications qui surgissent.

Tous, à bord, ont commencé par déclarer que chacun a sa tâche prescrite et que personne n'a le temps de s'occuper des blessés, auxquels on ne pourra penser que plus tard. Dès la première heure de la matinée, quelques médecins me suivent et sont prêts à me seconder; d'autres trouvent qu'il n'y a rien à faire. A 8 heures, un brave confrère

vient de se lever; il est en pantoufles; un autre photographie sans discontinuer et jure d'ailleurs que tout est prêt. L'étuve à vapeur sous pression doit fonctionner sans retard. Nous avons à stériliser toute la literie, deux cents draps, deux mille serviettes; le spécialiste attaché à l'étuve affirme qu'il ne peut abandonner son poste à la machine avant quatre heures de l'après-midi; un soldat s'offre pour le remplacer; j'accepte et, quand on voit mon entêtement, le spécialiste arrive. Je dois aussi faire évacuer le poste de l'équipage; mais il n'y a pas d'ordre et les occupants ne sauraient d'eux-mêmes se déplacer. Je fais ouvrir les hublots et je déclare que si, dans dix minutes, le mouvement n'est pas commencé, tout sera jeté à la mer.

La plupart des cabines réservées pour les malades sont encore remplies de militaires. Je les fais évacuer de force, baïonnette au canon, et je place des factionnaires à toutes les issues. Ce sont nos infirmiers qui sont obligés d'enlever le matériel. Une seule de ces cabines contient huit selles, une autre est bondée de sacs de poste; impitoyablement on pousse dehors ces monceaux d'objets. Le salon de coiffure offre toutes les commodités pour se transformer en salle d'opération; on y trouve l'eau chaude et l'eau froide, des séries de cuvettes à bascule, des étagères fermées, des armoires. Le droit de m'y installer ne m'a été octroyé qu'après de nombreuses manœuvres diplomatiques. Très rapidement le changement de tableau a lieu et nous serions à même d'opérer sans retard quand une équipe d'infirmiers

profite d'un moment d'absence pour remplir une salle d'opération de sacs stérilisés, de paniers de pansements et de toute une pharmacie. Et, malgré tous les obstacles, notre bateau-hôpital se trouvait aménagé lorsque le soldat russe, notre premier blessé, est arrivé. D'autres succèdent. Dès lors chacun se ressaisit et se surpasse en présence des réalités. A partir de cet instant va fonctionner d'une façon parfaite notre hôpital modèle, qui méritera les éloges du général commandant en chef.

13 heures. — Nous recevons confirmation par un soldat européen grièvement blessé (le poumon est traversé par une balle) que le débarquement a réussi, mais qu'un canot atteint par un obus de gros calibre a coulé avec un certain nombre de Sénégalais. Un peu plus tard, nous apprendrons par un caporal clairon, blessé à la jambe et qui s'était fauflé sur un canot revenant vers la *Savoie*, que les Turcs sont refoulés au delà du village de Koum Kaleh, mais que nous avons pas mal de blessés. C'est qu'en effet la fin de l'opération militaire a été assez dure et a rencontré quelques surprises.

13 h. 30. — C'est à cette heure qu'a été débarquée la première pièce d'artillerie. Les autres suivent. Deux radeaux, qui portent les chevaux dans de vastes boxes, gagnent peu après le rivage. Le torpilleur français de haute mer *Trident* vient à bord de la *Savoie* et du *Vinh-Long* cher-

cher des munitions et la dernière file de canots, au nombre de huit, sur lesquels sont montés les derniers contingents à débarquer.

A terre, la lutte pour compléter l'occupation de Koum Kaleh a repris avec une grande vigueur. Le bataillon Chabbert s'efforce de progresser, sur la droite, vers Orhanieh; mais il rencontre une résistance vigoureuse de la part d'une force ennemie retranchée dans le cimetière.

14 h. 20. — L'ordre est donné d'enlever le cimetière. Les compagnies Lejeune et Distel sont appuyées de deux sections de mitrailleuses; une pièce d'artillerie est amenée à bras sur le front et commence son œuvre; les coups sont bien réglés, les tombes sont vite bouleversées; mais, dans leurs tranchées profondes, les Turcs ne paraissent pas souffrir beaucoup. Quand la préparation d'artillerie semble suffisante, la compagnie Lejeune s'avance; elle est obligée de se défiler, peloton par peloton, à cause de l'étroitesse du terrain qui, entre le lac et le fleuve Méandre, ne compte pas plus de cent mètres. Une fusillade terrible s'engage. La compagnie Distel imite la compagnie Lejeune, dont elle prend la droite; mais l'étranglement une fois franchi, les premiers éléments Lejeune, qui sont à hauteur du lac, éprouvent des pertes importantes. La mousqueterie adverse du cimetière ne se ralentit pas; elle agit à bonne portée. De plus, une fusillade, venant de la rive droite du Méandre, prend de flanc par surprise nos unités d'attaque, qui subissent un temps d'arrêt,

tout en ripostant de leur mieux; c'est à ce moment que le lieutenant Barrois est atteint d'une balle dans l'abdomen. Se sentant mortellement atteint, il ne profère aucune plainte; il attend sa fin avec courage; son agonie se prolonge, sans qu'on puisse calmer ses souffrances, ni le faire relever. Il a été enterré sur place, la nuit venue. Alors les unités de la compagnie Lejeune, qui étaient dans une situation critique, se replient sur leur centre.

16 heures. — Les premiers convois importants de blessés arrivent sur la *Savoie* et sur le *Vinh-Long*. Comme transport de la Marine, ce dernier bateau avait des installations hospitalières; le médecin de 1^{re} classe Chalibert en a tiré admirablement parti.

Les blessés nous sont amenés couchés sur des brancards dans le fond des embarcations, d'où ils sont hissés sous palan et déposés à bord. Sur la *Savoie* ils sont quatorze et, parmi eux, un lieutenant de la section des mitrailleuses, qui a le bras traversé. Le spectacle est déjà poignant. Toutes les misères humaines sont réunies dans cette grappe de guerriers allongés sur le pont du bateau. Comment peut-il gémir encore, ce pauvre petit dont le crâne est labouré d'une balle? Lorsqu'on soulève sa tête, le sang et la substance cérébrale s'écoulent; il se plaint. Celui-ci est très pâle; il supplie de ne pas le remuer; le projectile a traversé le ventre. Celui-là, un Sénégalais, a les deux cuisses brisées. Son camarade, un noir de Saint-Louis ou de Dakar, a le visage explosé et le men-

ton a sauté; d'un cratère sanglant il émet des sons inintelligibles en nous éclaboussant de sang. Les blessures sont affreuses; elles témoignent de l'élan admirable de nos hommes et de la faible distance à laquelle ils se sont trouvés de l'adversaire.

17 heures. — La deuxième section de l'artillerie est expédiée à Koum Kaleh. Quatre pièces de 75 (la 3^e batterie du 8^e régiment d'artillerie) avaient été mises à la disposition du colonel Ruef. L'une d'elles ne fut pas débarquée. Des trois autres, la dernière, placée en réserve sur le Mendéré, n'entra pour ainsi dire pas en action. Il n'y en eut que deux qui furent vraiment engagées; la première, qui dès son arrivée sur le sol turc, à 13 heures 30, avait détruit les maisons de Koum Kaleh, fut ensuite utilisée pour garder le front à cent mètres des Turcs; la seconde servit contre les tranchées; toutes deux firent des prodiges.

Cependant sur toute l'étendue des Dardanelles la lutte se poursuit. Là-bas, des contreforts étagés d'Europe, s'élèvent d'énormes fumées; les cuirassés tonnent; de tous côtés des bateaux chargés de troupes alliées s'approchent du rivage. Je vois à la fois trois aéroplanes dans les airs et un hydravion sur l'eau.

A ce moment sur la côte asiatique, devant laquelle la *Savoie* se tient encore, la batterie d'Orhanieh se réveille. Si ses trois embrasures semblent désertes (une grosse pièce à la gueule très haute ne menaçant plus personne), du moins, à l'épaulement nord, du côté de Koum Kaleh, les Turcs

ont réussi à pointer une pièce et à tirer sur nous. Le croiseur *Jeanne-d'Arc* riposte sans tarder. Au premier obus, une gerbe noire jaillit comme un geyser au pied du canon qui nous vise; au deuxième, tout vole en éclats; un troisième impose à jamais le silence aux insolents artilleurs du Grand-Turc et à leurs engins.

Le soir vient. La nature sereine convie à l'apaisement. La lumière se fait plus douce et le pays se dessine avec des teintes d'une harmonie délicate. Dans le fond du détroit, vers la route tant convoitée, le soleil couchant fait sortir de l'ombre Erenkeui; c'est une tache claire, comme une grande fleur sur les versants des prairies et des bois; les canons l'ont épargnée. Dans le ciel bleu scintillant, où se mêlent des verts glauques et des ors incandescents, un nuage énorme monte sur Koum Kaleh; il reste là jusqu'aux ténèbres, se métamorphosant d'une manière étrange. Est-ce un présage de gloire ou de mort?

18 heures. — A terre, l'approche de la nuit avait rendu nécessaire l'organisation de la partie conquise du village de Koum Kaleh. L'ennemi était supérieur en nombre et l'on avait signalé dès 14 heures, au sud de Yeni Shehr, une colonne longue d'un kilomètre et marchant dans la direction de cette ville; aussi les chefs se hâtent-ils d'installer leurs troupes à l'abri d'une protection défensive.

Le 2^e bataillon et le 3^e, soutenus par deux sections de mitrailleuses et une pièce de 75, occupent le secteur est et sud-est; le 1^{er} bataillon

ton a sauté; d'un cratère sanglant il émet des sons inintelligibles en nous éclaboussant de sang. Les blessures sont affreuses; elles témoignent de l'élan admirable de nos hommes et de la faible distance à laquelle ils se sont trouvés de l'adversaire.

17 heures. — La deuxième section de l'artillerie est expédiée à Koum Kaleh. Quatre pièces de 75 (la 3^e batterie du 8^e régiment d'artillerie) avaient été mises à la disposition du colonel Ruef. L'une d'elles ne fut pas débarquée. Des trois autres, la dernière, placée en réserve sur le Mendéré, n'entra pour ainsi dire pas en action. Il n'y en eut que deux qui furent vraiment engagées; la première, qui dès son arrivée sur le sol turc, à 13 heures 30, avait détruit les maisons de Koum Kaleh, fut ensuite utilisée pour garder le front à cent mètres des Turcs; la seconde servit contre les tranchées; toutes deux firent des prodiges.

Cependant sur toute l'étendue des Dardanelles la lutte se poursuit. Là-bas, des contreforts étagés d'Europe, s'élèvent d'énormes fumées; les cuirassés tonnent; de tous côtés des bateaux chargés de troupes alliées s'approchent du rivage. Je vois à la fois trois aéroplanes dans les airs et un hydravion sur l'eau.

A ce moment sur la côte asiatique, devant laquelle la *Savoie* se tient encore, la batterie d'Orhanieh se réveille. Si ses trois embrasures semblent désertes (une grosse pièce à la gueule très haute ne menaçant plus personne), du moins, à l'épaulement nord, du côté de Koum Kaleh, les Turcs

ont réussi à pointer une pièce et à tirer sur nous. Le croiseur *Jeanne-d'Arc* riposte sans tarder. Au premier obus, une gerbe noire jaillit comme un geyser au pied du canon qui nous vise; au deuxième, tout vole en éclats; un troisième impose à jamais le silence aux insolents artilleurs du Grand-Turc et à leurs engins.

Le soir vient. La nature sereine convie à l'apaisement. La lumière se fait plus douce et le pays se dessine avec des teintes d'une harmonie délicieuse. Dans le fond du détroit, vers la route tant convoitée, le soleil couchant fait sortir de l'ombre Erenkeui; c'est une tache claire, comme une grande fleur sur les versants des prairies et des bois; les canons l'ont épargnée. Dans le ciel bleu scintillant, où se mêlent des verts glauques et des ors incandescents, un nuage énorme monte sur Koum Kaleh; il reste là jusqu'aux ténèbres, se métamorphosant d'une manière étrange. Est-ce un présage de gloire ou de mort?

18 heures. — A terre, l'approche de la nuit avait rendu nécessaire l'organisation de la partie conquise du village de Koum Kaleh. L'ennemi était supérieur en nombre et l'on avait signalé dès 14 heures, au sud de Yeni Shehr, une colonne longue d'un kilomètre et marchant dans la direction de cette ville; aussi les chefs se hâtent-ils d'installer leurs troupes à l'abri d'une protection défensive.

Le 2^e bataillon et le 3^e, soutenus par deux sections de mitrailleuses et une pièce de 75, occupent le secteur est et sud-est; le 1^{er} bataillon

et deux sections de mitrailleuses occupent le secteur sud jusqu'à la mer. La 7^e compagnie est placée en réserve générale, la 6^e dans le vieux château. Ces deux unités et la compagnie hors rang ont assumé la tâche du ravitaillement en munitions, tâche rendue très ardue par l'étendue du front et par la nature sablonneuse du terrain.

Le colonel Ruef demande à la Marine de flanquer la ligne sud-sud-est par de l'artillerie et des projecteurs, en même temps qu'elle éclairera et battra durant la nuit les pentes d'Orhanieh. Les réseaux Brun, dont le lieutenant-colonel Noguès a fait ample provision, sont placés devant nos lignes. Les fronts est et sud-est du village ont été barrés par les soins du génie et garnis de mitrailleuses, tandis qu'une tranchée profonde est creusée pour abriter la compagnie de réserve générale. Une pièce d'artillerie battra l'étranglement entre le lac et le Mendéré.

20 heures 30. — A peine ces dispositions sont-elles terminées que les Turcs prononcent une attaque très mordante, qu'ils poussent à fond sur certains points, notamment contre la compagnie de Quéral par masses profondes. Les uns viennent en rampant, les autres à découvert, en exécutant des feux très nourris; tous, à proximité des tranchées, s'élancent à la baïonnette. La pièce de 75 arrête leur élan et leur inflige des pertes considérables. Des combats à la baïonnette se livrent partout. Devant la vague montante des assaillants, notre gauche est obligée d'évacuer les tranchées

qu'elle occupe ; mais, quelques instants après, elle les réoccupe par une très brillante contre-attaque, et cette riposte fait hésiter la vague montante. Une impressionnante accalmie tend à s'établir ; nos sections de combat en profitent pour placer des réseaux supplémentaires de fils de fer Brun et, comme elles n'ont pas de « cavaliers » pour les fixer au sol, elles se servent, en guise d'appui, des cadavres qui sont couchés par centaines devant leurs lignes. Deux sections de réserve sont envoyées à la compagnie de Quéral, qui a le plus de pertes. Quant aux fractions de soutien, elles réussissent à satisfaire à toutes les demandes de munitions, mais elles sont extrêmement fatiguées.

21 heures. — La *Savoie* s'est rapprochée de Koum Kaleh pour faciliter les opérations de ravitaillement et de relève, et c'est surtout depuis trois quarts d'heure que les blessés se succèdent sur notre pont par convois plus nombreux. Du crépuscule de cette journée du 25 jusqu'aux premières lueurs de l'aube du lendemain, nous nous pencherons sur des blessés dans une atmosphère de sang, de gémissements et d'horreurs inexpriables. Pas un instant nous n'interrompons notre besogne. Brisés de sommeil, anéantis de fatigue, nous continuerons quand même à soulager, à panser, à consoler.

On n'entend plus une plainte, mais, quand la douleur s'est tue, le bruit infernal du dehors revient, fusillades et canonnades accouplées. Tous ces sacrifices seront-ils inutiles ? Vont-ils tenir

jusqu'au matin, ceux de notre régiment qui sont là, si proches? Traqués par un ennemi qu'exalte la supériorité du nombre, fusillés à bout portant, inondés de mitraille et d'obus, nos camarades héroïques trouveront-ils une protection assez solide derrière leurs tranchées de sable? Les bruits de la fusillade arrivent distinctement; on entend aussi ceux de la côte d'Europe, mais sur une autre tonalité. Les canons de l'escadre ne cessent de tirer. Leurs salves intermittentes se répercutent avec la mousqueterie plus nourrie des contre-attaques. C'est alors un embrasement général, un déchaînement prodigieux où l'horreur de la lutte atteint son paroxysme. Les navires envoient les faisceaux de leurs projecteurs; la scène s'éclaire pour nous comme en plein jour.

Nuit du 25 au 26 avril. — A Koum Kaleh, l'attaque des Turcs en rangs serrés, à la manière allemande, reprend avec plus de fureur à 2 h. 30, à 3 h. 30, à 4 heures. Le 6^e colonial ne faiblit pas et le 75 précipite ses coups; les Turcs sont fauchés par masses; ceux des assaillants qui échappent à l'artillerie s'empêtrent dans le réseau Brun, que les cadavres de leurs frères, précédemment tombés, consolident et servent à soutenir. A mesure que l'attaque se fait plus vive, les soldats du 6^e colonial résistent avec une énergie plus farouche; ils brûlent pendant la nuit onze cent mille cartouches.

L'aube se lève sur une scène fameuse. Devant nous, le front est jonché de cadavres turcs sur une

profondeur de 200 à 400 mètres. Les masses ternes de bure s'éclairent de sang vermeil. Aux premiers rayons de soleil, l'acier des armes tombées brille. Les soldats du 6^e comprennent alors la beauté de leur œuvre.

Oui, nos soldats ont été admirables et leurs blessures en témoignent. Celles de cette nuit sont particulièrement graves. Sur la *Savoie*, un sergent-major meurt près de nous; il avait la poitrine défoncée par un shrapnell; pendant un instant, nous avons vu le cœur battre presque à nu. Un Sénégalais n'a plus de face à partir du nez. Ce masque remue et saigne; les yeux expriment une douleur affreuse. Ce n'est pas assez; il manque encore à ce malheureux tout un pied et trois doigts d'une main! Un Noir est assis sur une chaise et attend son tour. On lui demande : « Beaucoup malade? » « Non, il y en a bon un peu! » Le médecin regarde; les deux jambes ont été enlevées par un obus. En pleine nuit on m'appelle sur le pont : c'est un ami qu'on ramène blessé dans le fond d'une barque. Il me dit qu'il a froid; il est immobile comme un cadavre. On me le remet. Il va mourir! Sa plaie a beaucoup saigné. Enfin, sous nos efforts désespérés, il revient d'une longue syncope.

Et, parmi toutes ces souffrances, aucune récrimination ne s'entend. Nous avons déjà reçu sur la *Savoie* 119 blessés, dont beaucoup durent être opérés. Plusieurs de mes infirmiers, Freund, Poulnot, Minot, ont fait preuve d'un dévouement admirable; deux recevront la médaille militaire.

Et toujours, là-bas, la fusillade. Rien au monde ne peut exprimer ce que fut cette nuit d'angoisse.

26 avril 1915.

6 heures. — Il est décidé qu'à cet instant l'attaque du cimetière doit être reprise; mais elle ne peut être tentée, la préparation d'artillerie dont était chargé le *Latouche-Tréville* n'ayant pas encore eu lieu, on ne sait pas pour quelle raison.

7 heures. — Il semble que les Turcs veulent prononcer une nouvelle attaque en débouchant du cimetière. Ils sortent en effet des tranchées et portent leurs armes à la main; mais ils agitent en même temps des mouchoirs et des fanions blancs. Croyant à une ruse, habituelle sur d'autres fronts, le lieutenant-colonel Noguès ordonne de continuer le feu. Sous les balles, cinquante à soixante Turcs sortent de la tranchée, jettent leurs armes et s'avancent les bras en l'air; le feu est arrêté et les prisonniers sont amenés dans nos lignes. A leur exemple d'autres soldats turcs quittent leurs tranchées, s'approchent et multiplient les gestes de sympathie, sans cependant tenir les bras en l'air. Au même instant quelques coups de feu sont tirés de part et d'autre; pourtant des officiers turcs interviennent et font sonner à plusieurs reprises : « Cessez le feu. » Comme ces premiers groupes montrent bien qu'ils veulent se rendre, le colonel

Ruef ordonne formellement la cessation du feu et chaque soldat turc remet ses armes, que reçoivent nos tirailleurs.

Derrière ces premiers arrivants, des files nombreuses se succèdent ; mais, lorsqu'elles se trouvent dans nos lignes, elles refusent de se séparer de leurs armes. On essaie de s'expliquer ; les interprètes ne parviennent pas à se faire comprendre. Le capitaine Raeckel, dont la compagnie était en réserve, s'avance et s'offre spontanément pour aller parlementer avec le commandant en chef des forces turques. Le capitaine Raeckel parle très bien l'arabe ; il prend néanmoins avec lui le soldat interprète Langlois ; tous deux sont conduits vers l'emplacement du cimetière où se tient un officier supérieur turc. Les affaires, dans nos lignes, s'embrouillent rapidement ; car, à côté des Turcs décidés à se rendre, il y en a beaucoup d'autres qui, loin de consentir à livrer leurs armes, veulent prendre celles de nos hommes ; et même, profitant de la confusion, une centaine de Turcs se glissent dans le village et se barricadent dans les maisons. Recommencer le feu contre ces dissidents semble une mesure urgente ; mais c'est abandonner nos parlementaires à leur sort et se priver peut-être de la dernière chance d'arrangement possible. Sur ces entrefaites, le général d'Amade arrive au château d'Asie ; il donne l'ordre de dégager nos lignes coûte que coûte et par conséquent de reprendre le feu. Le capitaine Raeckel, accompagné de deux officiers turcs et de deux soldats, fait signe, en revenant, de ne pas tirer ; il agite son képi. Aux

premières salves, on aperçoit le capitaine Raeckel vivement ramené vers les lignes turques, les mains en l'air. Les Turcs n'usèrent pas de représailles envers lui, car, de toute évidence, sa loyauté restait entière; il fut gardé comme prisonnier.

Au cours de cette bagarre, une section de mitrailleuses du 3^e bataillon était tombée par surprise au pouvoir de l'ennemi; un effort très sérieux est tenté pour la reprendre, mais des tireurs de position, embusqués dans les maisons du village, exécutent une fusillade très meurtrière. Les capitaines de Quéral et Distel sont mortellement atteints; pourtant les coloniaux restent maîtres du terrain; les Turcs s'enfuient de tous côtés et la pièce de 75 balaye tout ce qui n'est pas encore tombé. Il faut maintenant déloger les quelques quatre-vingts ou cent hommes qui se sont cachés dans les ruines du village. Le siège de chaque maison se poursuit, une par une; les Turcs vendent chèrement leur vie. Voici une maison où est retranché un parti peu nombreux, mais qu'on ne peut pas réduire : on est obligé d'amener une pièce de 75 à obus de rupture et qui tire à quelques mètres de distance; sous la rafale les assiégés déchargent encore leurs armes. Le capitaine Ferrero, commandant la compagnie du génie, est tué; son adjoint, le lieutenant Lefort, est entraîné dans une maison et disparaît. Sur tout le reste de la ligne, c'est le calme à partir de 11 heures.

Cependant, au cours de la reprise du village, on a fait prisonniers un capitaine et huit hommes. L'officier, d'origine allemande, parle assez bien le

français; on lui demande ce qu'il est advenu du lieutenant Lefort, qu'on croyait avoir été torturé et pendu. Le colonel Noguès interroge les prisonniers l'un après l'autre; aucun ne peut donner le moindre renseignement.

CENSURÉ

Des informations, parvenues à Seld ul Bahr trois mois plus tard, permirent d'établir que le lieutenant Lefort n'avait pas été maltraité par les Turcs et qu'il était prisonnier à Brousse, en compagnie d'autres officiers français et anglais.

Dès l'aube, les bateaux de guerre avaient repris le bombardement d'In Tépé; ils avaient aussi lancé un grand nombre de projectiles sur les ruines de Yeni Shehr et poursuivi sur les différentes routes les renforts venant au secours de Koum Kaleh. La *Savoie* et l'*Askold* tirent sur les troupes turques

retranchées le long du Mendéré et dans le cimetière. A 14 heures, après quelques coups très heureux de la *Savoie*, les tranchées du cimetière sont rendues intenable et les Turcs se présentent en foule devant le front en agitant des drapeaux blancs. Instruit par l'expérience, le commandant Chabbert attend, pour faire cesser le feu, qu'ils aient déposé leurs armes. Notre butin est de six cents prisonniers.

Nous avons lutté contre quatre régiments turcs commandés par des officiers allemands et soutenus par de l'artillerie de campagne. La journée était vraiment bonne pour nos armes puisque nous avons réussi un débarquement de vive force, pris Koum Kaleh et gagné sur un ennemi retranché dans ses positions et supérieur en nombre un avantage considérable. Les Turcs laissaient deux mille morts environ sur le terrain et nous livraient un bataillon.

Le colonel Ruef, commandant l'expédition, donne l'ordre de réembarquement. Les plus strictes dispositions ont été prises pour éviter toute surprise. L'ennemi, trop déprimé, ne nous inquiète point; pas un seul coup de fusil n'est tiré, mais les batteries turques d'In Tépé lancent quelques obus de 210 sur la plage pendant les rassemblements de troupes et de matériel et font des victimes. Le lieutenant-colonel Noguès est blessé au bras; son entourage est gravement atteint. Le lieutenant Weingling est décapité et coupé en morceaux; les secrétaires, l'ordonnance, les agents de liaison ne sont pas plus épargnés et fournissent

leur important contingent en tués et blessés. Le lieutenant de Chevigny, le médecin-major Lossouarne, projetés en l'air, sont très fortement contusionnés. Fassiri Keita, l'ordonnance du lieutenant-colonel Noguès, un brave Sénégalais attaché depuis longtemps à son maître, a la fesse emportée; il tenait à la main une caisse d'œufs, qui fut volatilisée, et une couverture de voyage qui subit sans doute un sort analogue! Perdant son sang, presque défaillant, le fidèle serviteur ne s'inquiète que de retrouver les objets qui lui avaient été confiés. Un certain nombre d'hommes attendaient, adossés à la muraille du vieux château, leur tour d'être embarqués; l'éclatement fracasse leurs crânes contre les pierres et ils restent alignés, les uns contre les autres, en une attitude tragique.

Dès l'entrée en action des batteries d'In Tépé, les bateaux de l'escadre ripostent; ils viennent mouiller plus près de la terre, tandis que les transports se rapprochent également. Et les opérations du débarquement continuent dans l'ordre le plus rigoureux.

Le *Poignard* avait amené à la *Savoie* un lot de prisonniers; c'étaient des Turcs musulmans, de belle stature, à l'expression énergique; ils paraissaient fatigués. Leur uniforme, couleur de bure, avait excellente apparence. On ne trouva parmi eux que de rares catholiques, et la visite médicale révéla que ceux-ci portaient des traces non équivoques de coups.

Les blessés, après avoir reçu les premiers soins sur la *Savoie*, le *Vinh-Long* et le *Ceylan*, furent ensuite transbordés sur le bateau-hôpital *Duguay-Trouin*, qui ne tarda pas à faire route vers Alexandrie.

Pour que l'opération de descente sur la côte d'Asie fût complète et pour que l'efficacité de la diversion fût entière, il eût fallu réduire la forteresse très puissante d'In Tépé en installant nos canons à Yeni Shehr. Ce complément d'opération ne fut pas réalisé. Le 6^e colonial, maître de Koum Kaleh et du château d'Asie, ne gravit pas les hauteurs de Yeni Shehr. Après avoir tenu en échec des forces considérables et ramené six cents prisonniers tures, il se rembarqua dans la nuit du 26 avril, suivant un plan arrêté d'avance. Cela résulte des instructions du général en chef du Corps Expéditionnaire d'Orient, sir Ian Hamilton, des ordres du général d'Amade, commandant les troupes françaises, et de l'ordre n^o 26 du colonel Ruef, chef de l'expédition : « Conformément à l'ordre du général d'Amade, » y est-il dit en propres termes, « le détachement va se replier cette nuit, sa mission étant terminée. »

Ainsi réduite à la simple démonstration dont elle ne devait pas dépasser les limites prévues par le haut commandement, cette mission fait le plus grand honneur à nos troupes.

27 avril 1915.

Tandis que sur la côte d'Asie se poursuivait l'opération de Koum Kaleh, le débarquement anglo-français, que cette diversion était chargée de faciliter, avait commencé à s'effectuer sur plusieurs points de la côte d'Europe. Pour les troupes françaises c'est la *Provence*, ayant à bord le général Masnou, son état-major et un bataillon du 175^e d'infanterie, qui avait pris la tête du convoi; elle était escortée par neuf bateaux, le *Charles-Roux*, le *Chaouia*, la *Lorraine*, l'*Armand-Béhic*, l'*Australian*, le *Bien-Hoa*, le *Paul-Lecat* et le *Gange*, qui portaient l'état-major de la division métropolitaine, les autres bataillons du 175^e, trois bataillons du 3^e zouaves, un bataillon de légionnaires, le 4^e régiment colonial et deux batteries de 75, plus un groupe de 65 et quelques organisations du service de santé. Parti de Ténédos à 14 heures, le convoi était arrivé devant Sedd ul Bahr à 17 h. 30 et, de suite, le 175^e avait reçu l'ordre de se préparer à débarquer. Commencé deux heures plus tard, le débarquement, qui s'était poursuivi pendant toute la durée de la nuit, pour le 175^e, au cap Helès, était terminé vers 5 heures. Le 175^e occupe alors la partie de la plage de Sedd ul Bahr en arrière des troupes anglaises, qu'il remplace dans leurs tranchées à trois cents mètres du rivage; il va d'ailleurs se porter en avant, car la nouvelle est donnée que l'ennemi venant de Krithia approche

par masses assez compactes. Vers le soir, le 175^e prend position sur les pentes au delà du ruisseau de la baie de Morto, et se retranche en liaison avec les Anglais.

Sur la côte d'Europe, c'est donc la brigade métropolitaine (175^e d'infanterie et zouaves) qui va soutenir le premier choc. Notre brigade coloniale (4^e régiment colonial et le 6^e rembarqué après la prise de Koum Kaleh), ne prendra pas pied sur la terre d'Europe avant demain ou après-demain.

Sur la *Savoie*, qui a changé de mouillage, nous recevons, à 9 heures, la visite du général d'Amade et de son état-major. Remise de la croix au lieutenant Gélis, blessé mortellement. Je présente au général d'Amade les blessés, les capitaines Braun et Blanchard. Félicitations du général. Faits d'épopée; notre régiment est un régiment de héros. Une partie de la journée se passe pour moi en paperasserie. Rapports, propositions.

28 avril 1915.

Je quitte la *Savoie*, pendant quelque temps, dans la matinée, pour aller à bord du *Duguay-Trouin* saluer les blessés; il y en a 430, dont 345 du 6^e colonial.

En revenant sur la *Savoie*, j'aperçois, sur la côte d'Europe, Krithia qui brûle. On bombarde vers les crêtes lointaines. Sur la mer, des bateaux en nombre infini. La *Savoie* est mouillée devant Yeni Shehr, non plus à 3 200 mètres, comme elle y était

restée pendant les trois journées du 25 au 27 avril, mais à plus de 4 500 mètres. Du pont, où je suis remonté, on distingue, dans la direction de Koum Kaleh, les morts en tas.

Esquintés, chassés de leurs couchettes habituelles et de leurs coins, les hommes dorment un peu partout, d'un sommeil de plomb. A 23 heures on demande, d'urgence, des renforts au 6^e colonial. Tout le monde est debout en quelques instants, sauf Korka, introuvable. Deux compagnies, sous la conduite du commandant Chabbert, descendent. Les autres attendent, anxieuses. La mer est agitée; la lune brille et facilite la descente.

Plus tard, nous avons appris que, au cours de l'opération entamée sur la côte d'Europe, les bataillons du 175^e, appuyés en deuxième ligne par un bataillon du 3^e zouaves à droite et par un bataillon de légionnaires à gauche, avaient réussi à progresser dans la matinée et que vers 11 h. 30 ils s'étaient emparés de positions solides. L'objectif était un mouvement général de la brigade métropolitaine dans la direction d'Achi-Baba; mais, lorsqu'à 12 heures la marche en avant eut été reprise, le 175^e eut à subir, ainsi que le bataillon de la légion, un feu des plus violents; il put encore avancer de deux ou trois cents mètres; toutefois, quand la nuit survint, il se trouvait exposé à l'artillerie ennemie dans une situation très difficile. De son côté, le bataillon du 3^e zouaves, par sa position même à la droite du 175^e, avait à s'avancer le long de la mer; il devait gagner d'abord la vallée de Kérévés Déré, mais il fut pris

entre les feux convergents venant à la fois des hauteurs bordant les deux rives du Kérévès Déré et de la forteresse d'In Tépé, sur la côte d'Asie. Il s'ensuivit dans les rangs des zouaves une confusion qui gagna la droite du 175^e. L'ordre put être rétabli, mais l'approche de la nuit, les pertes subies et la situation mal assurée de la brigade métropolitaine déterminèrent le général Vandenberg, commandant cette brigade, à la ramener en arrière sur les positions qu'elle avait occupées à 11 h. 30 dans la matinée. La journée avait été très meurtrière; les troupes engagées avaient besoin d'être remplacées sur le front de marche en avant, et c'était la raison de la demande de renforts que nous avions reçue sur la *Savoie* à 23 heures.

Le débarquement de la division coloniale (4^e régiment sur le *Paul-Lecat* et sur le *Gange*, 6^e sur la *Savoie*) doit se continuer sans retard. Sur la *Savoie*, après le départ des deux compagnies qui viennent de quitter le bord pour répondre à la demande de renforts, ce qui reste du 6^e colonial attend, l'arme au pied, le moment de descendre sur la côte d'Europe.

29 avril 1915.

L'attente s'est prolongée depuis hier au soir, 23 heures. Après déjeuner, le commandant nous offre le champagne. Le colonel Ruef et l'état-major de la division débarquent; puis, à 15 heures, c'est le tour du lieutenant-colonel Noguès et de l'état-major du régiment.

Nous croisons le *Cornwallis* devant la Pointe d'Europe, qui, au-dessus de nous, bombarde Krithia en flammes. Colonnes de fumée longues de plusieurs kilomètres et qui tiennent tout un côté du ciel.

On aborde le *River Clyde*, que les Anglais ont fait échouer sur la plage de Sedd ul Bahr et dont ils se sont servis pour le débarquement. Je traverse le *River Clyde* et je pose mes pieds sur la terre sacrée. J'ai vu le sol fraîchement remué, là, à gauche, où dorment six cents Anglais. Beaucoup de mouvement; beaucoup de troupes; tentes; chevaux; artillerie; détritrus humains de toutes sortes. Un avion vient de laisser tomber quatre ou cinq bombes dans le camp. Une vedette de la *Lorraine* (Bourdeau), puis un remorqueur nous ramènent à bord de la *Savoie*. Je regarde encore Krithia en flammes. Des obus d'In Tépé tombent près d'une colonne du 4^e colonial, dont le débarquement s'est fait en même temps que le nôtre.

30 avril 1915.

8 heures. — Le camp français s'est installé sur la plage de Sedd ul Bahr qu'il partage pour le moment avec les Anglais; il a été repéré hier par un aviatik; les marmites tombent. De la *Savoie*, où je suis encore, nous les voyons éclater dans la mêlée très dense d'hommes et de matériel; elles viennent d'In Tépé; alors les bateaux tirent, le

Cornwallis, le *Jauréguiberry*, le *Henri-IV*, la *Savoie*.
Duel émouvant. Lumière admirable.

10 h. 30. — Un de nos avions arrive. Enfin!...
In Tépé tire toujours.

11 h. 30. — L'amiral Guépratte passe devant nous sur un canot du *Henri-IV*. On lui rend les honneurs.

13 heures. — Le *Henri-IV* change de mouillage; il était à mille mètres à notre gauche; il passe entre la côte de Yeni Shehr et nous. Il est visiblement touché. Un gros éclatement près de la pièce de chasse.

14 heures. — J'apprends que le *Henri-IV* a reçu des batteries d'In Tépé six projectiles. L'un a atteint la passerelle. Le commandant et six officiers sont touchés. Au total, il y a deux morts et douze blessés.

14 h. 30. — Ordre de descendre à terre.

15 h. 20. — Nous quittons la *Savoie*. Le commandant Tourrette nous salue. Une demi-heure après, nous sommes dans la baie de Sedd ul Bahr. Nul désarroi. On travaille beaucoup. Il y a des troupes en quantité, du matériel, l'hôpital de campagne. Je photographie un des trous de marmite. Je vais conférer avec le Directeur du service de santé.

Nous allons droit devant nous, du sud au nord, remontant le cirque que fait le terrain où il y eut tant d'héroïsme. Nous gravissons les sentiers qui traversent la ville de Sedd ul Bahr; le génie les répare. Il y a de l'artillerie engagée, des chevaux, des hommes.

Maisons éventrées, émiettées. Un cimetière apparaît dévasté, ainsi que la mosquée qui est contiguë. Mais la nature reste belle et claire. Il fait un temps exquis. Des fleurs partout où l'homme n'a pas saccagé. On arrive, en haut de la crête, sur un plateau qui domine toute la baie du débarquement et où il y eut une résistance prodigieuse. De là, on voit tout. Par cette atmosphère orientale, on distingue chaque homme, chaque cheval; les bateaux forment des cibles idéales, et le *River Clyde* tout le premier. Le grand château ruiné, plus blanc avec ses brèches, remplit tout un côté de l'horizon. Aux pieds des murs, l'état-major du général d'Amade. On nous conduit à notre poste, à travers des routes fleuries, bordées d'arbres, et des chemins creux très poétiques. C'est dans un bois d'oliviers et de jeunes arbres. Tout de suite, on m'installe un abri. Quelques marmites. La fusillade, la canonnade en avant. On creuse à la profondeur de 60 centimètres, on place le lit de camp: un mur en moellons s'élève devant. Ma tente de Ramleh, recouverte de branchages, sert de toiture. Nous dinons dans l'obscurité la plus profonde et sous les obus. Un 75 féroce, derrière nous, tire et tire. Bruit sec, désagréable. Après avoir établi le poste de secours et causé avec Ni-

baudeau, je me couche. Il fait très froid ; une lune rouge, énorme se lève du côté de la baie de Morto. Moment d'accalmie ; un oiseau de nuit chante sans arrêt. Plus tard, on crie de tous côtés : « Tirez, tirez, tir rapide. » Et c'est effrayant, cette clameur de mort, ces ordres qui se transmettent de bouche en bouche faute de téléphone. Le 75 obéit. C'est une troupe de Turcs qui s'était avancée et qui fuit en masse ; le 75 la décime. Je suis réveillé maintes fois dans la nuit, par ce tir rapide du 75. Fusillades, attaques, contre-attaques à quelques cents mètres de nous. Nous avons beaucoup de sang-froid, tous.

1^{er} mai 1915.

Réveil à 4 heures. Le 75 tire derrière nous, puis tout se tait peu à peu. La canonnade est lointaine. Par intervalles, une bordée de marine... Je me lève un peu gelé, mais dispos et solide. Il faut faire son trou, le parfaire. On creuse une fosse de 2 m. 50 de long sur 1 m. 20 de large et 1 mètre de profondeur. Une tombe royale. Le fond est humide ; on trouve l'eau. Il faut alors garnir d'un plancher pris au village de Sedd ul Bahr. Les quatre côtés reçoivent un soutènement de pierre ; le mur a 2 mètres de haut avec portes et fenêtres, volées au village. Un escalier de deux marches conduit chez moi. Le toit de planches est chargé de terre et dissimulé sous des branchages. De braves types fignoient ma maison. Lorsque leur travail

est terminé, ils fixent à la porte un bouquet de coquelicots et de marguerites. Je suis profondément touché.

Je vais en reconnaissance autour du bivouac. Lignes de défense, tranchées, creux de marmites formidables, morceaux de fonte partout dans les champs. Sur la droite, un rebord à pic se dresse en avant de la mer. C'est la baie de Morto. En bas apparaît un bois de cyprès à l'ombre parfumée de cythise et de thym. C'est un lieu de calme, un cimetière turc, aux stèles de pierre où s'est installée une batterie d'artillerie de 75 (1^{er} groupe); je cause avec le commandant Holtzapfel, puis avec son médecin. Je reviens à 6 heures, par le grand chemin creux à la gauche de notre bivouac. Il y avait là un campement turc qui a été enlevé par les Anglais. Les Turcs se sont enfuis laissant des épaves de toutes sortes, des tentes, des effets, des sacs, qui ont été pillés et dont le contenu s'est répandu, des cartouches, obus, grenades, caisses, biscuits, papiers, verres, marmites, gourdes, cuvettes en cuivre avec anneaux de cuivre.

De 9 heures à 11 heures, tout autour de nous, les canonnades sont furibondes; notre 75 tire par-dessus, In Tépé par le travers; Achi Baba tire directement pour atteindre notre 75. C'est une effroyable pluie d'obus. Le cheval du colonel Ruef est tué.

L'après-midi, nous avons appris que, pour la brigade métropolitaine, la journée d'avant-hier, 29 avril, a été calme et le général en chef en a profité pour s'occuper de modifications urgentes dans

le dispositif des troupes. Il s'agit de recommencer bientôt, avec plus de chances de succès, la tentative d'avancement vers Achi Baba. Les troupes coloniales, ayant achevé leur descente à terre, vont être utilisées pour la réalisation d'un dispositif de lignes d'attaque en profondeur plus massives et plus résistantes. Le 4^e colonial et le régiment de marche d'Afrique formeront la première ligne; le 175^e est relevé; il passera en réserve derrière les légionnaires, le long de la mer. Sur la gauche, c'est notre 6^e colonial qui soutiendra le 4^e, dont il formera la réserve en arrière. Le général Vandenberg, commandant la brigade métropolitaine, conservera sous ses ordres la première ligne d'attaque, qui, sur la gauche, tiendra le contact avec les troupes anglaises. Ces mouvements, commencés dès qu'ils ont été ordonnés le soir du 29 avril, se compléteront par l'entrée en ligne du 6^e colonial, qui n'a pas encore quitté le camp. L'ensemble du dispositif est renforcé par le complément d'un groupe de 75 et par celui d'un groupe de 65, qui viennent d'être débarqués et qui sont placés en surveillance de la ligne d'infanterie.

Que va-t-il résulter de ces importantes rectifications? A 22 h. 30, se déclenche une attaque qui s'annonce immédiatement des plus violentes sur toute la ligne.

Nuit formidable d'anxiété. Fusillade continue, canonnades furieuses sans interruption. Nous recevons des obus dans le camp. Les balles sifflent de tous les côtés. On sent qu'une grosse affaire se



SEDD UL BAHR ET LE GRAND CHATEAU D'EUROPE (p. 85).



LES PREMIÈRES TOMBES A GALLIOLI. — AU MILIEU
EST CELLE DU CAPITAINE BLANCHARD (p. 97).

joue. A 2 heures on réclame le 6^e colonial; il part en hâte. C'était temps.

Vacarme effroyable. Je vais à l'extrémité de l'éperon puis du côté des Anglais, qui, impassibles sous le feu, se rasent et mangent. Mon poste de secours, qui se trouvait à l'angle du camp, est reporté en avant; je reçois de nombreux blessés. Néel et Riffat, Borello, Korka m'entourent et m'aident à soigner nos soldats, qui arrivent de plus en plus nombreux et affreusement mutilés.

2 mai 1915.

A la recherche d'un emplacement pour un poste de secours, je m'avance sur la route des cyprès et dans la direction où se produisent les attaques les plus furieuses. Je rencontre des quantités de blessés; le lieutenant Pétiot, frappé mortellement; je l'encourage et le soigne. On dit que le commandant Chabbert est tué. La bataille fait rage. Je poursuis plus avant. Artillerie, caissons; Anglais calmes comme à la parade; des munitions, des blessés, des morts; chevaux tués, des gendarmes, des médecins. Les canons, qui tonnent, assourdissent.

Je suis la route des Pylônes des viaducs. Au pont, en avant d'un pylône, le général d'Amade se penche sur des blessé; il ne dit rien. J'installerais bien mon poste de secours à l'extrémité nord de la route des viaducs; mais les Anglais y font la cuisine, mangent et ont l'air d'être en pique-nique.

J'essaie à droite; il y a mieux. Je longe le bas de la grande cote 200 et, au bord de la falaise, j'installe mon poste de secours. Affluence énorme de blessés; scènes effrayantes. Pour calmer les douleurs et les agonies, nous multiplions les piqûres de morphine. Les cacolets, brancards, voitures sont insuffisants. Nous sommes encombrés, débordés!

A partir de 13 h. 30, j'étais près du pont de pierre. A 17 heures, hôpital. Je reviens après avoir pris un morceau de singe (à 6 heures du matin singe, soir *idem*). Je m'installe près du pont. La nuit est venue. Terrible canonnade. Poste dans la tranchée aux téléphonistes. Je sommeille assis, ma couverture grise sur le dos. J'ai une soif effrayante; l'eau est presque saumâtre, et donne soif.

On se répète que si, dans la nuit du 1^{er} au 2 mai, le 6^e colonial n'était pas allé au secours des autres régiments, le Corps Expéditionnaire d'Orient était à l'eau.

Plus tard nous avons appris à quel danger nous avons été exposés depuis le soir du 1^{er} mai jusqu'au matin du 3 mai. J'en rapporte les détails intéressant mon régiment, tels qu'ils m'ont été donnés à la suite de cette rude opération.

Les officiers turcs avaient reçu la communication d'un ordre du jour les prévenant que dans la soirée du 1^{er} mai, à 22 heures, une attaque générale, à laquelle coopéreraient toutes les forces turques, serait lancée dans le but d'anéantir les troupes et le matériel anglo-français, ainsi que

les appontements ayant servi au débarquement et qui devaient être incendiés au pétrole. Débarassés de leurs sacs, les soldats turcs, en capote, avaient ordre de ramper jusqu'aux lignes anglo-françaises, les *imams* (prêtres musulmans) marchant en avant de chaque bataillon, pour donner du courage aux combattants. Quiconque reculerait serait fusillé, les troupes étant autorisées à tirer sans ordre spécial sur les défailants.

L'attaque fut extrêmement violente. Le général Vandenberg, chargé de diriger les mouvements de la première ligne française, n'avait pu disposer pour soutenir, sur sa gauche, le 4^e colonial que d'un bataillon du 175^e. Engagés dans une lutte inégale, le 4^e colonial et son bataillon de soutien avaient fléchi vers une des extrémités et plus particulièrement dans le fond d'un vallon courant parallèlement à la route de Krithia.

Au milieu de la nuit le fléchissement s'était propagé sur tout le front du 4^e colonial, dont l'élément sénégalais semblait tout près de se laisser enfoncer. C'est alors qu'était intervenu le 6^e colonial, arrivé vers 3 h. 30, sous la conduite du lieutenant-colonel Noguès. Un bataillon, dont le lieutenant-colonel lui-même avait pris la tête, marche résolument vers la droite du 4^e colonial, dont il rallie les éléments à la sonnerie de la charge, et non seulement les tranchées abandonnées sont reprises, mais des tranchées plus avancées sont conquises. Dans le même temps, une autre fraction du 6^e colonial rétablit les affaires sur la gauche du 4^e, dans le vallon où elles étaient le plus compromises.

L'alerte n'avait pas été moins chaude à l'autre extrémité de la ligne, du côté de la mer où l'énergique intervention du commandant Linarès, à la tête de deux compagnies du 175^e, tenues jusqu'à ce moment en réserve, concourut brillamment à sauver une situation fort difficile. Dans cette terrible nuit du 1^{er} au 2 mai, le 6^e colonial a chargé constamment à la baïonnette.

La bataille continua pendant la journée du 2 mai. Dans la nuit du 2 au 3, un seul régiment brûla quarante mille cartouches. Dès que l'avantage fut revenu dans nos rangs, la reprise de la marche en avant, interrompue le 28, fut ordonnée de nouveau par le général en chef, mais au cours de la lutte les unités s'étaient mélangées; il fallait les reformer; de plus, la ligne se trouvait trop étendue; pour la restreindre, le général en chef prescrivit de revenir aux positions précédemment occupées; toutefois la grande offensive turque était temporairement brisée.

4 mai 1915.

Enfin le vacarme s'est tu; l'avantage est à nous. Je me lève au point du jour, brisé, courbaturé, migrainé, sale, horrible, mais en excellente disposition.

Je vais au poste de secours, puis sur le plateau où l'on s'est battu. Je ramasse sur le cadavre d'un capitaine turc des épaulettes vertes. Monceaux de cadavres, plaies horribles, à la suite de corps à

corps. Des hommes superbes; il y en a autant des nôtres que des adversaires. Turcs, Blancs, Noirs, sont mêlés; de notre côté, les morts appartiennent au 175^e d'infanterie, au 6^e colonial, au 4^e zouaves.

Je vois le général Masnou, sous les ordres duquel est placée la division; le lieutenant-colonel Noguès va passer au commandement de la brigade à la place du général Vandenberg, qui a été blessé le 2 mai, à 7 heures du matin; les deux lieutenants-colonels commandant les deux régiments métropolitains ont eu le même sort dans la même journée.

Je règle le service du poste de secours et rentre au camp où je mange du singe et une orange et bois du café, pas de vin. Ensuite je dors; c'est divin.

Je vais au camp de l'État-major. On parle de Nibaudeau ou de Simonin pour commander le 6^e colonial à la place du lieutenant-colonel Noguès.

Parmi les morts de notre régiment, Huguenin, qu'on a retrouvé percé de plusieurs balles, le lieutenant Pétiot, le commandant Chabbert, qui a reçu un éclat d'obus dans l'aine. Il n'a succombé qu'après plusieurs heures de souffrances, à bord de la *Lorraine* où on l'avait transporté.

La *Savoie* part demain pour aller en France chercher des troupes. Le commandant Tourrette et le docteur Rouquet veulent bien se charger de donner de mes nouvelles à ma femme. Je remets

pour elle les épaulettes que j'ai prises sur le cadavre du capitaine turc.

Il paraît que, sur la ligne d'attaque, la journée du 3 mai a été calme; les troupes, qui n'avaient pas cessé d'être engagées avec la plus grande violence depuis trente-six heures, ont pu se reconstituer. On a assaini le champ de bataille.

J'ai profité de cette tranquillité relative pour aller tout à fait en avant retrouver le lieutenant-colonel Noguès à son poste de commandement et diner avec lui. Il y avait le capitaine Vermersch, qui est un ami de Charles Vassal, et le capitaine Malafosse. Pendant le diner, une dizaine d'obus de 77 tombent sur la maison ruinée où nous étions.

Notre 75 et quelques canons de 65 de montagne tirent par intermittence. A 19 heures, on n'entend plus rien; mais ce silence précède la reprise du vacarme, qui recommence à 20 heures et qui va *crescendo*. On suit les phases du combat. On voit des scènes atroces. Nos troupes faiblissent pendant un instant; puis c'est le retour offensif, la charge, dans des flots de sang, la nuit, sous une inondation d'obus, avec des clameurs, des bruits assourdissants, des plaintes, des cris. Et sur tout cela, le 75 tape, retape d'un air rageur. Jamais je n'ai été témoin de choses aussi énervantes, aussi angoissantes.

Nibaudeau vient dans ma case, qui est plus protégée. A 4 heures, il est appelé; il part.

CENSURÉ

CENSURÉ

4 mai 1915.

Je vais au poste de secours vers 7 heures. Nos troupes ont enlevé des tranchées à la baïonnette; certaines nuits, la charge française a donné comme aux plus beaux jours de l'épopée napoléonienne. On peut imaginer ce que cela a coûté et comme il faut être héroïque pour marcher ainsi dans la nuit sous un feu dont rien au monde ne peut donner l'idée.

Et nous, au poste de secours, nous voyons les résultats. Quel encombrement de blessés, que d'horreurs et de sang! L'un après l'autre, nos amis défilent... Blanchard qui est apporté mort, déjà froid. A Koum Kaleh, il avait été blessé au cou; une balle lui avait effleuré la carotide. Je lui avais prescrit huit à dix jours de repos; il n'était pas guéri; il aurait pu échapper à cette nouvelle boucherie. Il n'a pas voulu rester en arrière, alors que la partie était si dure pour les autres, et il est tombé frappé d'une balle turque au ventre. Son premier pansement est encore autour de son cou; l'autre baigne dans le sang. Il a souffert quelques minutes, a parlé, puis le sommeil du cerveau est venu; il

est mort sans connaissance. Je suis arrivé trop tard pour recueillir son dernier soupir. Il avait tant dit que je le soignerais, s'il était blessé. On m'apporte le capitaine Selmer horriblement mutilé, puis le capitaine Coulon le front vidé.

Le lieutenant M... vient seul à pied au poste médical; il tient son bras fracassé. Il est stoïque. Un tirailleur noir tient son ventre dans ses mains; il met longtemps, longtemps à mourir en pleine conscience.

Je parcours la ligne. Je déjeune avec le lieutenant-colonel Noguès. Vu le colonel Ruef. Je reviens à mon gourbi pour essayer d'y faire la sieste, mais je ne puis m'endormir.

Le 75 recommence, puis le 120 long. Je vais à la plage: elle est arrosée d'obus, qui soulèvent des gerbes d'eau formidables, des gerbes de terre, et qui tuent neuf chevaux et deux hommes, mais font peu de blessés.

A son tour, le *Queen Elizabeth* donne le branle; chaque coup de canon est comme un tonnerre, répercuté par les échos à l'infini. Quand la pluie d'obus, le bruit d'enfer, les lueurs d'incendie ne cessent pas une seule minute, comme cela s'est produit pendant certaines des dernières nuits, rien ne peut rendre l'état dans lequel on est le matin. Nous étions canonnés, l'autre soir, de trois directions différentes. L'homme a créé des forces de destruction qui surpassent en horreur les cataclysmes de la nature. Ces premiers jours de débarquement ont été les plus formidables. L'atmosphère dans laquelle nous vivons est d'une grandeur tragique,

toute nouvelle pour moi. Heureusement je m'adapte à tout.

Je couche au camp. La nuit est assez calme. Pas d'attaques sérieuses. Les Anglais occupent le côté occidental (la gauche) de la presqu'île, nous le côté oriental (la droite). Nous avons en face de nous la première crête, très sérieuse; quant à la deuxième crête, beaucoup plus sérieuse, Achi Baba (216 mètres), quand la posséderons-nous?

5 mai 1915.

Notre avance est lente; elle se dirige vers le nord; c'est la direction de Constantinople. Les combats sont très violents et la résistance turque est différente évidemment de ce que l'on pensait. Toute l'extrémité de la presqu'île de Gallipoli, et sans doute la presqu'île entière, a été transformée en forteresse. Il n'y a pas un accident de terrain qui n'ait été utilisé et pas un pouce du pays qui n'ait été creusé de tranchées. Certaines lignes sont formidables; quel contraste avec la nature, qui est si belle ici, la lumière si pure! C'est dans les champs de marguerites et de coquelicots que les obus tombent et que les marmites creusent des trous effrayants. Il y a des lignes exquises et des couchers de soleil d'une couleur admirable.

Ce matin, j'ai relevé les tombes de plusieurs de nos officiers; elles sont alignées à l'ombre de grands oliviers, dans l'ordre suivant :

Lieutenants Canetto et Pétiot; capitaines Cou-

lon, Selmer et Blanchard, lieutenant Huguenin.

Il y a d'autres cimetières déjà pour notre régiment. Des tombes du 175^e se trouvent à quelques pas plus loin dans l'alignement.

Avant de m'éloigner de nos tombes, je vois un Sénégalais porter des coquelicots juste sur la tombe de Blanchard. J'imagine la douleur des êtres aimés et je m'éloigne pour que des centaines d'hommes ne me voient pas pleurer. Il y a autour de ces tombes la vie, le mouvement, le désordre de troupes qui se battent. On fait la cuisine, on dîne, on rajuste les effets, on coud, on cause, on fourbit des armes. Je déjeune avec le lieutenant-colonel Noguès, Malafosse, Vermersch, au milieu des bivouacs.

Je photographie la tombe du capitaine Blanchard. Après déjeuner, par une chaleur torride (le matin on gelait), je reviens à cheval, à travers la plaine. Trous de marmites énormes, culots d'obus, sacs, couvertures, fusils épars, tranchées abandonnées; puis des coins non souillés où le regard se repose sur des champs fleuris. On ne peut pas imaginer ce que laisse en route une troupe qui se bat. Au point où je suis assis et que je n'ai pas choisi, je vois à ma droite un fusil, deux sacs ouverts et saccagés, un grand pansement souillé de sang, une chaussette grise, une boîte de graisse d'arme, une cartouchière vide, une brosse à habits, une carte postale japonaise, des tas de paquets de cartouches, un outil individuel, un ceinturon, un passe-montagne, une vieille courroie, deux bidons crevés. En avant, il y a une sandale blanche, des

pommes de terre. Sur ma gauche, je distingue une capote bleue toute neuve mais souillée, une lettre, un ceinturon, un baudrier de tambour et tout près, à portée de la main... une baguette de tambour!

En arrivant au camp, je vois un avion allemand qui vole au-dessus; une mitrailleuse, un 75 tirent sur lui sans succès; un biplan le poursuit.

On prévoit que trois nouveaux régiments ennemis et un régiment d'artillerie nous attaqueront la nuit prochaine; mais on serait prêt à les recevoir et les renforts arriveraient enfin. La 2^e division, placée sous les ordres du général Bailloud, est annoncée pour le 7.

En attendant, sieste au camp; trêve de 75 et de fusillades qui dure de 13 heures à 16 heures. J'apprends en venant dîner avec le lieutenant-colonel Noguès, le capitaine Malafosse, le capitaine Vermersch, que demain, à 11 heures, aura lieu, de notre part, une attaque générale. L'ordre du général d'Amade au général Masnou est ainsi conçu : « Demain, 6 mai, les forces alliées entameront une marche offensive contre la position Krithia-Achi Baba. Les forces anglaises, sous les ordres du général Hunter Weston, commandant la XXIX^e division, auront Krithia comme objectif. A la 1^{re} division française sera adjointe la 2^e brigade de la Royal Naval Division, commandant Backhouse, avec le 2^e bataillon à la gauche. L'action commencera à 11 heures. »

6 mai 1915

Je monte à cheval après avoir mis tout en ordre. Mon nouveau deuxième cheval, « Merle », avec mon nouveau palefrenier, Clerc, s'effraie au passage d'un pont, tombe les jambes en l'air, et se blesse. Le mien hésite une demi-heure et finalement m'oblige à longer la plage. Déjeuner avec le lieutenant-colonel Noguès. A 11 heures, au moment de l'attaque, je suis au poste de secours; quelques minutes après, commence le défilé lugubre des blessés, qui va se prolonger sans interruption jusqu'à 2 heures du matin.

L'un, stoïque, assiste sans un geste à son éviscération; sous la chemise, une fluctuation gluante, liquide, vivante et chaude, estomac, intestin... Par-dessus on ajoute un pansement et on emporte. L'un a la bouche fracassée, le sang coule, il en avale beaucoup, et il se sent mourir. Un petit Breton a une balle dans le ventre; elle n'est pas sortie; sang, douleurs, cris. Nous nous penchons sur ces horreurs et nous essayons de faire quelque chose. Une poussière sale, pénétrante, envahissante vient de partout. Le vent se joue de cette poussière; il en refoule dans les plaies béantes.

C'est qu'une fois encore l'affaire a été particulièrement dure. A sa prise d'armes, le lieutenant-colonel Noguès avait un bataillon du 4^e zouaves, plus un bataillon mixte formé de soldats du

3^e zouaves et de légionnaires. Par suite d'exceptionnelles fatigues, après sept heures de luttes, le 4^e zouaves se trouva fortement déprimé; il ne tenait plus que très difficilement sous le feu extrêmement violent de l'ennemi; il fallut appeler pour le soutenir un bataillon du 175^e. Ceci se passait sur la gauche. De sa droite, composée du bataillon mixte, le lieutenant-colonel Noguès n'avait, à l'approche de la nuit, que de mauvaises nouvelles.

CENSURÉ

Je parcours le champ de bataille; il y a des soldats qui se dissimulent dans les tranchées. Il y a beaucoup de désordre autour. Puis des canons anglais, des canons français, des brancardiers qui portent des blessés. Et cela continue. L'imagination ne peut rien trouver comme cette réalité. Je voudrais que rien ne reste dans mon cerveau de ces heures de sang et de mort. Devant tant d'horreurs, les esprits se déséquilibrent et bien peu gardent la notion réelle et immédiate des choses. Il y a une exaltation psychique déformante qui obscurcit tout et conduit à déraisonner.

A la nuit, les mains permanganatées et poisseuses de sang, je mange une demi-boîte de singe, des petits-beurre, une orange et je bois du vin.

Les blessés se succèdent, il n'y a pas de trêve. Nous sommes tous éreintés et nous avons l'air de fantômes, sales, horribles, excités. Par contre, un médecin voisin n'a pas quitté ses manchettes et

n'a pas touché un seul blessé. Pour les autres, un même sentiment de souffrance morale et d'immense pitié les unit. Il n'y a pas pire que la guerre.

7 mai 1915.

Il est une heure, peut-être plus, je ne sais pas, quand nous pouvons songer à prendre un peu de repos. Je m'étends tout de mon long dans la poussière, côte à côte avec les malades, les blessés et les autres médecins, sous un voile très léger de teinte kaki, qui ne protège pas même du froid. Il fait froid, très froid même; peut-être huit à dix degrés. On s'éclaire avec de vagues bougies dont quelques-unes brûlent librement à l'air. Puis le défilé des brancardiers, les plaintes des blessés. Beaucoup de blessures de la main gauche. Moral moins bon. Ceux qui sont atteints disent leur désespérance; on prononce souvent le mot de recul. Les hommes sont prodigieusement fatigués, énervés. Nous sommes à la merci d'une section qui flanche. La mer est si près. Dans la nuit noire, c'est affreux. Des appels, des commandements précipités, des gémissements. Il fait très froid. Le capitaine Lhopital a été tué, Mangin blessé, Bourrier blessé, et de nombreux sous-officiers blancs et noirs. L'hécatombe continue.

Vers 2 h. 30, attaque. On ne relève pas nos blessés. Je quitte un moment le poste de secours pour avoir des brancardiers. En cas de recul, nos blessés tomberaient entre les mains des Turcs. Et

les pansements vont manquer. Nous allons dans la nuit. Epuisés de fatigue, sans souci de la mort qui les guette, des corps sont figés dans le sommeil; si une balle survient, il n'y aura pas de changement apparent. Des cadavres avoisinent les dormeurs et ne s'en distinguent pas.

Un gros howitzer anglais se profile sur la lune qui enfin, à 2 h. 30, se lève sur l'horizon. Le 75 reprend. Le jour vient si lentement!

L'ordre était donné pour la nuit de rester en place, mais de conserver coûte que coûte le terrain sur lequel, malgré leurs pertes, nos troupes avaient fini par s'assurer, la veille, une légère avance. En progressant, on peut espérer mettre le camp et les plages de débarquement à l'abri des Turcs, de leur artillerie et des chances encore possibles d'une offensive heureuse de leur infanterie. C'est le premier but qu'il faut atteindre, et le plus tôt sera le mieux; de là l'effort que, dans ces premiers jours de mai, le général en chef demande à nos troupes.

A 6 h. 30, sur la ligne du 4^e zouaves, l'ennemi renouvelle son feu, terrible de précision et qui nous cause des pertes très importantes, en dépit des tranchées; un ordre, donné à la même heure, prescrit l'enlèvement d'un éperon à 1 800 mètres au sud de Krithia : c'est le 8^e régiment colonial, qui, à peine débarqué, en est chargé. L'ordre arrive seulement à 9 heures et la bataille n'est générale qu'à 10 heures.

Je tâche de rejoindre le lieutenant-colonel Noguès pour déjeuner avec lui; mais il est très éloi-

gné de son poste de commandement. Je ne puis aller le retrouver et je mange seul (boîte de singe, fromage, café).

Au retour, sous les balles et les shrapnells, nous procédons à l'inhumation du capitaine Lhopital, dont le cadavre était au bord de la fosse depuis 9 heures. Le caporal brancardier Bocquin, prêtre, dit les prières. On présente les armes; il y a peu d'ordre dans nos rangs, mais les hommages sont sincères.

Au poste de secours, quel tableau émouvant! Le lieutenant Grafter, du 8^e colonial, est blessé à mort; il vient juste de débarquer. On voit qu'il arrive de France à sa tenue impeccable et à ses gants de peau tout neufs aux mains. Kerebel et Thibault sont là.

Le combat continue. Nos troupes forment le pivot; aux Anglais est réservée la mission de prendre Krithia. Diner au poste de commandement du colonel Noguès.

J'ai un bon rhume, une laryngite. Je suis aphone, transi, fichu. Des balles sifflent partout dans le ravin, près de la fontaine si jolie et près des masures en ruines. Un obus frôle les pierres du faite et envoie des éclats dans la marmite où je venais de faire bouillir la seringue Pravaz.

Je vais dormir au camp, dans mon trou royal, que je trouve très confortable; je m'enroule dans deux couvertures, capote, imperméable. Je retrouve la chaleur. Je dors. Dans la nuit, vives fusillades, feu d'artifice de fusées éclairantes. Tout semble venir de la droite. Serions-nous débordés?



LE 6^e ATTEND L'ORDRE D'AVANCER EN PREMIÈRE LIGNE
(MAI 1915).



LE COLONEL NOGUES AU CAMP PRÈS DE SEDD UL BAHR,
LE 12 MAI (p. 118).

Plus tard, les canons saluent. La division Bailloud, qui était attendue pour ce jour même, 7 mai, arrive au cap Hellès. Elle commence aussitôt à débarquer. Les opérations de débarquement se poursuivent sans interruption jusqu'au 8. Les nouvelles unités sont immédiatement engagées.

8 mai 1915.

C'est, paraît-il, aujourd'hui la journée qui doit être décisive pour gagner vers l'intérieur l'étendue de terrain nécessaire à la sécurité des Corps Expéditionnaires anglo-français. On dit qu'avant la nuit, par décision du généralissime sir Ian Hamilton, ordre sera donné d'une avance générale, les troupes françaises continuant à jouer le rôle d'aile de pointe.

Je vais déjeuner avec le lieutenant-colonel Noguès dans ses masures bombardées. Le ravin est charmant, rempli de troupes, au milieu de fleurs des champs. Près de la fontaine, les cuisines. Pendant que nous déjeunons arrive le général d'Amade; je le photographie. Il cause longuement avec le lieutenant-colonel Noguès, qui est nommé au grade supérieur. Nous nous délectons avec un vin de Samos qui est exquis. Vermersch me parle de Charles Vassal.

Je vais ensuite au poste de secours. La bataille se poursuit, mais mollement. Les bombes, les shrapnells tombent assez près de nous, comme hier quand Thibault était là. Les blessés arrivent,

d'ailleurs espacés. Et toujours le soleil éclatant, la poussière.

A 16 heures, parvient aux officiers l'ordre du généralissime, transmis par le général d'Amade. La grande attaque générale est pour 17 h. 30. Tandis que toute la ligne anglaise s'efforcera de progresser pour s'élaner à l'assaut des positions turques et pour essayer d'enlever Krithia, les troupes françaises auront à bousculer tout ce qui leur résistera, les tambours et les clairons sonnant la marche; ils sonneront la charge sur tous les points du front où ce sera nécessaire.

Exactement à l'heure fixée par le généralissime, les mouvements prévus commencent; ils sont appuyés par de l'artillerie. Concert formidable, le plus intense qu'il y ait eu depuis le 25 avril. Bateaux, canons de 120, de 75, de 65, tout tire. Le *Majestic* bat les pentes du ravin de Kérévès Déré. C'est énorme, effrayant.

Il est 18 h. 20; mon dîner n'arrive pas, mon ordonnance revient et n'a vu personne. Pendant un moment, des crêtes qui nous dominent à pic, en avant de la falaise, dégringolent des soldats, rouges, excités, quelques-uns blessés.

CENSURÉ

A 20 heures environ, je suis au poste de secours contre la falaise. Encombrement de blessés, sang, gémissements, désordre. On ne voit rien et les bougies vont manquer, dit-on. Les balles sifflent,

des shrapnells éclatent non loin de notre poste. Devant moi, mon beau cheval gris a reçu une balle dans la joue gauche.

On aligne les blessés comme des cadavres à la morgue. Un zouave frappé à la poitrine gémit, se lamente; des Noirs rient à force de souffrir. Partout des linges, du sang, des bandes rougies, des vêtements en lambeaux, et les brancardiers ne viennent pas. Les malades s'accumulent. Le commandant Simonin a disparu. Des officiers blessés suivent les hommes. C'est le tour du capitaine Ripert, le dernier officier survivant de son bataillon (le 2^e); il a reçu une balle dans la poitrine. Tout de même, il a confiance. Nous avons couronné la crête, capturé six mitrailleuses : la sécurité est dès maintenant assurée. Très beau, le capitaine rend la confiance à ceux qui ont peur. La nuit, froide, promet d'être effrayante. La fusillade reprend de plus en plus forte. A notre artillerie, moins active et moins efficace dans la nuit, un ouragan de fer répond; au lieu d'être rendus à merci, les Turcs réattaquent.

9 mai 1915.

On se réveille à 5 heures. Tout de suite, je prends les mesures nécessaires pour faire évacuer les blessés à l'aide de charrettes. Seize malheureux s'en vont à travers champs, quatre par voiture. Quels cahots et quels cris! Je parcours le champ de bataille. Les blessés affluent. Il y a un

pêle-mêle de cadavres, qui augmente à mesure qu'on avance; leurs attitudes sont extraordinaires. L'un attaque, l'autre se défend; un petit soldat du 6^e a les mains attachées derrière le dos; il a été fusillé par derrière, le crâne a sauté. Les cadavres gonflent à l'étroit dans leur kaki; c'est sinistre.

Amoncellement d'étuis d'obus, en cuivre étincelant. A 10 heures, je remonte sur le plateau. Nous sommes enveloppés d'obus, de marmites, qui par dizaines tombent tout autour. Je retourne pour déjeuner, mais on n'a pas pensé à mon déjeuner. Le colonel est loin; Bayac est loin. On me rapporte une vague ratatouille que je jette, furieux. Alors le caporal Riffat me fait à manger. J'ai furieusement envie de boire du vin; mais il n'y a que de l'eau permanganatée au goût savonneux. Après la sieste, rasé, lavé, je pense moins noir. Je descends à la « plage » de Sedd ul Bahr. Je vois le directeur du service de santé, peu optimiste; je lui dis l'épuisement physiologique des hommes. Je vois aussi l'officier d'approvisionnements; je vais toucher des médicaments. Je dîne au camp de frugalités, mais un quart de vin me paraît si bon. Peut-être vais-je dormir. Apaisement. On entend sur la gauche, vers les Anglais, des chants religieux; ce sont des hymnes.

Sir Ian Hamilton a félicité l'ensemble des troupes; il a réclamé télégraphiquement de nouveaux renforts; en attendant, ceux qui sont tout récemment arrivés, tant du côté anglais que du côté français, contribueront à consolider les posi-

tions conquises pendant la dernière période de lutte.

CENSURÉ

En mettant des papiers en ordre nous trouvons une lettre qu'un officier avait écrite quelques instants avant sa mort, et qui a été recueillie sur son cadavre. Il était chargé d'une mission périlleuse, il avait vu mourir ses camarades, il savait que c'était son tour. Ce sont ses adieux à sa femme. Sublime chose que cette petite feuille de papier. Il y a le sacrifice au pays et l'amour de la femme aimée. Les expressions sont simples. Il proteste

encore de son amour et jusqu'à son dernier souffle il sera à elle. Il évoque le passé de fidélité et de tendresses... C'est profondément touchant...

10 mai 1915.

Je dors dans mon trou, au camp. Le 75 commence sa fanfare, qui va durer sans interruption jusqu'au matin 8 heures. Je dors comme dans un cauchemar. Sur ce leit-motiv du 75, on entend la fusillade plus ou moins nourrie, des coups de canon tirés par les bateaux, et des voix. La voix humaine impressionne plus que tout...

Au poste de secours du bas de la falaise, je rencontre tous les médecins et Nibaudeau, que je n'avais pas aperçu depuis plusieurs jours. Il est maintenant notre chef et commande notre régiment. Il nous dit ses heures de lutte horrible, ses risques de mort; tous sont tombés autour de lui; il a son étoile. Enfin on va mettre au repos pendant un ou deux jours le 6^e colonial, complètement épuisé.

Les cuirassés bombardent la côte asiatique et Orhanieh. On se répète qu'hier, aux environs de 17 heures, le *Gæben* est venu vers Chanak et a tiré sur Sedd ul Bahr. C'est la 33^e batterie qui fait tant de bruit. Nous dînons au camp, Nibaudeau, Néel, Jubin et moi. Bourgogne, petits pois, choucroute... On dort, peu de tapage. On est si esquinaté qu'on ne s'inquiète plus de rien.

Le capitaine Tell était allé en reconnaissance avec une patrouille de quatre hommes ; les Turcs l'ont pris. Le commandant Simonin est également entre les mains des Turcs.

Le service de santé a été surmené, mais nous n'avons perdu aucun médecin. Des infirmiers et des brancardiers ont été tués ou blessés. Grâce à mes efforts constants, nous n'avons jamais manqué de médicaments. Il a fallu beaucoup lutter.

Nibaudeau a vu le général d'Amade ; il lui a dit qu'on ne pouvait guère compter sur le 6^e colonial, qui était fini. Le général d'Amade serait rappelé et remplacé par le général Gouraud ; c'est le bruit qui court depuis trois jours.

11 mai 1915.

J'ai beaucoup toussé la nuit ; je ne me sens pas malade cependant. A 8 heures, venant d'Achi Baba, des marmites du plus gros calibre passent au-dessus de nous et vont éclater deux cents ou trois cents mètres vers le port.

A In Tépé, il y a la fameuse batterie blindée qui était fort gênante. Les 25, 26, 27, la flotte avait envoyé sur elle, neuf cents marmites, sans grand effet, sauf que le débarquement n'a pas été trop contrarié, la batterie ayant été obligée de se dissimuler. Depuis lors, on n'avait pas cessé d'échanger des obus sans résultat. Or, hier au

soir, à la suite de repérages plus précis par aéroplanes français et anglais, l'artillerie lourde de terre française dit avoir démoli In Tépé; ce serait trop beau.

Nous rencontrons le médecin divisionnaire Piquet, de la division Bailloud. Déjeuner à l'ancien camp sous l'abri Nibaudeau. Après, sieste, puis visite au nouvel emplacement du camp, en avant du cimetière des cyprès. Longue lettre à ma femme.

Rencontre fortuite avec le commandant du génie Silly; il appartient à la division Bailloud et sera peut-être grand chef du génie du Corps Expéditionnaire d'Orient, quand le général Gouraud aura pris le commandement.

Vers 15 heures, obus et marmites autour de nous. On dîne au poste de commandement de Nibaudeau. Le capitaine anglais Kene prend le café avec nous; il nous dit que les Anglais sont à 1 800 mètres de Krithia et qu'ils ont fait trois cents prisonniers.

Les sacrifices ont été grands, mais la situation militaire s'est vraiment améliorée. Nous avons maintenant assez d'espace pour ne pas être trop inquiétés; nous ne serons plus jetés à la mer. Nous tiendrons sur nos positions. On ne saurait imaginer combien nos 75 ont été actifs; quelques batteries n'ont pas cessé de tirer nuit et jour pendant vingt et trente heures.

Au-dessus de ma tête plane un aéroplane anglais et, depuis quelques instants, Achi Baba lui lance des shrapnells; cela éclate autour de lui en flocons

très blancs qui lui font une longue farandole ; quelques morceaux de plomb tombent près de nous ; mais, quand la mission de l'aéroplane est achevée, les batteries turques repérées passent un mauvais quart d'heure.

Nous ne manquons de rien ; le corned-beef abonde, le pain aussi. Il y a des pommes de terre, de la viande froide, du mouton et du bœuf ; du chocolat, du rhum... Quand je passe au milieu des Anglais, je leur parle et ils m'invitent. Eux sont encore mieux pourvus que nous ; pourtant ils ont moins de pain et moins de rhum. Ils échangent avec nos troupiers.

Je suis revenu à Sedd ul Bahr. Il n'y a pas un habitant, naturellement, pas une maison debout. La ville, pas grande, mais naguère si coquette, étagée sous des tonnelles d'amandiers et d'abricotiers, ombragée de vergers plantureux, enguirlandée de vignes, n'est plus qu'un échantillon de ruines où flottent quelques souvenirs.

Dans un sentier, je revois la fontaine sous les figuiers ; l'eau ne coule plus ; mais le tuyau de grès est intact, ainsi que la vasque modeste ; sur le mur, des caractères arabes sont stylisés dans la pierre.

Des maisons se sont effondrées tout entières, il n'en reste qu'un amas informe de poussière, de gravats et de pierres ; d'autres, éventrées, laissent deviner leur destination première, leur caractère et leur intimité. Il semble qu'en véritables musulmanes elles doivent beaucoup souffrir d'être si brutalement dévoilées. Dans un méchant réduit,

je vois un couvre-pieds sur un lit, et sur le mur est accrochée une cage d'oiseau.

Les rues étroites de la ville sont encombrées de soldats de toutes armes, de charrettes, de caissons, de munitions, de voitures d'ambulance, de chevaux, de batteries d'artillerie. Il faut se garer sous les toits branlants pour ne pas être écrasé. Plus haut, de grands arbres, des espaces verdoyants, des fleurs même, une somptueuse façade de monastère ou d'église; le cimetière, en pleine ville, commandant la vue du large. En Orient, les cimetières turcs sont d'une grande poésie et d'un charme spécial. Les dalles mortuaires sont plantées sur le sol au milieu des iris, des roses, des coquelicots, des résédas et des marguerites; la plupart sont en marbre et portent inscrits des versets du Coran. Les unes se terminent en une pointe adoucie comme la feuille d'un arbre ou en une boule arrondie; d'autres figurent des cylindres renflés à l'extrémité. Leur blancheur sculpturale ressort des touffes verdoyantes et des iris d'un violet triomphal. C'est beau comme la Provence et nous sommes au printemps. Si l'on continue à gravir le chemin du cimetière, on arrive à la première crête, qui domine la ville, toute la plage, la mer et même la rive asiatique : Koum Kaleh, Yeni Shehr. C'est un panorama unique au monde. Du sol creusé d'obus, garni de fils de fer barbelés et où nous avons placé des batteries, on peut, en un coup d'œil, juger de l'effort prodigieux de l'Angleterre et de la France, sur la presqu'île de Gallipoli.

Cette anse, qui forme un croissant magnifique et qui se hausse comme un amphithéâtre prodigieux, était dominée de tous côtés. Le feu convergent des mitrailleuses, des canons-revolvers, des fusils, rendait un débarquement impossible à tout autre peuple qu'à des Anglais. Du *River Clyde*, le grand cargo qu'on avait fait échouer sur le sable tout près de la grève, s'élançaient les soldats merveilleux d'Angleterre; ils se jetaient à l'eau; mais, dans l'eau, les Turcs avaient disposé un réseau de fils de fer barbelés; beaucoup essayèrent; mais ils furent noyés et décimés; leurs corps ont été longtemps suspendus, pour l'effroi des plus braves, à un lacis inextricable qui, par moments, sortait de l'eau. Alors, il a fallu faire appel au canon. Tout a été entraîné, ouvert avec quelques obus explosifs. Et de nouveau, on est passé. Quand les Anglais arrivèrent à Sed dul Bahr, ils durent faire le siège de chaque maison. Des Turcs, cachés dans les caves, luttèrent désespérément et se firent tuer bravement. C'est un tour de force surhumain d'avoir réussi une pareille opération militaire; il n'y a pas d'autre exemple de ce genre. Les Anglais ont laissé plus de six cents cadavres, rien qu'au point de débarquement.

Sur la première plate-forme, qu'on appelle « la plage », c'est un encombrement extraordinaire d'armes, de chevaux, de caisses, de voitures, de canons. Sur tout cela, des obus d'In Tépé pleuvent régulièrement et ne tuent guère que des chevaux. On y voit aussi un hôpital de campagne, des magasins sous des tentes, des installations de for-

tune. Des quantités d'hommes ont occupé les ruines et y campent.

Deux pièces de 155 court sont dissimulées un peu plus haut; elles tirent périodiquement sur Achi Baba et In Tépé; mais, lorsqu'elles gardent le silence, lorsque au loin le canon s'est tu et que les soldats ont rejoint leurs trous de bêtes, le rivage est désert; le jour décline lentement sur la Troade d'Hélène et d'Andromaque et j'aime alors venir chercher dans la contemplation des Dardanelles quelques minutes d'oubli après les longues heures d'angoisse et de pitié douloureuse. Rien ne bouge, sauf un léger clapotis de la mer bleue irisée qui scintille de rose le long de ses lames fatiguées. Le ciel est d'un rose de fournaise très uniforme; c'est un embrasement doux et lent comme une caresse. Le feu se consume derrière les inflexions bleues de la terre d'Asie qui s'étage. Le premier décor qui baigne dans la mer est d'un bleu transparent, où les collines de marbre et les taches claires des villages se devinent couleur de chair à travers les voiles bleutés. Plus loin, c'est un bleu mat de porcelaine; enfin, à l'horizon infini, en bleu cendré, s'élèvent sur le ciel extasié les formes parfaites des montagnes, les seins divins de Junon.

12 mai 1915.

J'ai couché plusieurs nuits sur le sol nu! Elles sont parfois très froides. Cette nuit, je me suis étendu sur mon lit de camp avec une capote pour

me couvrir (j'étais tout habillé naturellement), mon caoutchouc, mes deux couvertures, la tête enveloppée d'un foulard, et mon képi. Il m'est impossible de dormir. Les canons recommencent à tonner de tous les côtés, la fusillade est incessante et l'on a l'impression d'attaques et contre-attaques sans arrêt. L'aube est très longue à venir et, quand elle apparaît, l'assaut est plus furieux. C'est sinistre et c'est angoissant, de loin, dans la nuit. Le lendemain matin, on dit que cela n'a pas différé du trantran habituel des autres nuits. Rien n'est gagné, rien n'est perdu.

Mon régiment a passé la nuit en réserve; pour une fois ils auront dormi, nos braves troupiers. Par une pluie fine le réveil est maussade. Les lignes des collines se fondent, tandis que de gros flocons blancs flottent sur les Dardanelles et sur la côte d'Asie. Les hommes, insensibles à la mélancolie qui nous enveloppe, préparent le café, font leur toilette. La fourmilière commence son travail de la journée. Soudain, une estafette au galop s'arrête devant le commandant Nibaudeau et lui remet un petit carré de papier. Le clairon sonne le rassemblement du régiment. Nous avons pris notre tenue de guerre et nous nous groupons près du chef du corps, sur un champ d'herbe. Une oriflamme neuve, aux couleurs éclatantes, pointe vers le ciel. Un petit homme sale, sans dorures ni galons, tient fièrement notre drapeau; cet homme a été prodigieux d'héroïsme à Koum Kaleh, où il a mené la charge en avant sous une grêle de mitraille et devant les pires menaces de mort. D'au-

tres sous-officiers, hirsutes, mal habillés, couverts de boue, font une escorte au drapeau. Ceux-là ont été choisis parmi tous les nôtres pour être décorés de la médaille militaire; il y a un sergent sénégalais... Le général d'Amade arrive à pied. Il pleut; une tristesse prodigieuse plane sur nous quand, aux sonneries du clairon, les rangs s'alignent... Où est le régiment? Les autres sont morts. Qu'en reste-t-il!

Le général ne donne qu'une croix, une, au chef. Tous méritent de la porter. Les nuages se rapprochent; la pluie n'a pas cessé. Boue, saleté, dépression barométrique et morale; nous sommes transis.

« Ce soir le régiment sera placé aux avant-postes en première ligne, » annonce le général. En effet, il est prêt.

Vers 17 heures, après avoir déjeuné au poste de secours, je vais avec le docteur Lossouarne rendre visite au colonel Noguès. Il est là, maigre, ascétique, souriant, crâne, la rosette très neuve sur la poitrine; on l'a décoré ce matin sous la pluie, dans le ravin; les obus pleuvaient aussi. La tente du colonel s'adosse à la maison ruinée; en avant, sur une petite banquette de moellons, sont posés cinq ou six obus d'où sortent des gerbes de fleurs. Les loustics ont placé un écriteau : « Villa Marie-Louise ». Je photographie l'ensemble. Viennent successivement le docteur Thibault, puis les docteurs Duchêne-Marulaz et Marchetti. Le colonel Noguès a reçu une deuxième balle, qui a traversé, comme la première, le bras gauche; il est fatigué,

mais son intelligence est toujours aussi vive, aussi prenante. Ses aperçus sont si originaux et si vrais.

J'ai envoyé à ma femme une boucle de ceinturon turc qui aura beaucoup de prix, puisque le colonel Noguès me dit l'avoir ramassée pour elle le 2 mai, au plus fort de l'action.

On raconte naturellement beaucoup d'histoires de braves troupiers quand on a le temps. En voici une. Le jeune David, soldat de 2^e classe, ordonnance d'un médecin, était retenu par ses fonctions en deuxième ligne; mais ce petit paysan de l'intérieur, d'apparence très pacifique, veut « aller tuer des Turcs ». Il explique au major que son père a fait la campagne d'Italie et qu'il veut lui aussi, de retour au village, pouvoir causer. « Mais c'est excessivement dangereux, là-bas. Tu as tout le temps », lui dit le docteur; le petit paysan David est allé voir quand même. Il distribuait des cartouches à ses camarades des premières tranchées quand une balle l'a tué net.

A 20 heures nous arrive un blessé qui a reçu une balle dans la poitrine et au bras; c'est un agent de liaison.

Je rentre à la nuit, et j'essaie de dormir; j'y réussis d'abord, mais une canonnade formidable me réveille. Il est seulement 23 heures. C'est terrifiant. Cela augmente encore, j'essaie de discerner. Y aurait-il un secteur enfoncé? Toutes les artilleries, furieusement, follement, tirent sans répit. Deux heures plus tard cela se calme. A 3 heures du matin, nouvelles bourrasques, qui me

causent des appréhensions moins vives cette fois. Je me rendors.

13 mai 1915.

J'envoie aux nouvelles. Il n'y a pas eu de sorties turques, dit-on. Rien de trop extraordinaire; une dépense exagérée de munitions de part et d'autre. On dit que le cuirassé anglais *Goliath* a été coulé, cette nuit, par une mine turque, en face de nous, dans la baie de Morto. Tout aurait été terminé en quelques minutes et mon cycliste Borello a perçu les cris des marins qui se noyaient. Dans les Détroits il y avait hier encore un grand nombre de bateaux; à l'heure présente je n'en vois qu'un seul.

Pour la première fois depuis que nous sommes sur le sol turc, ma tente s'érige fière à mi-côte de la falaise de la cote 200, à une hauteur de dix mètres. Je domine la plaine, la baie de Morto, la mer et la côte asiatique de Koum Kaleh. In Tépé, Yeni Shehr. Jusque-là, j'étais terré dans un trou.

Ce terrain conquis pouce à pouce a été payé très cher; il est jalonné de tombes nombreuses de nos camarades. C'est grâce à ces braves que nous sommes ici accrochés à un coin de terre où les Turcs ne tarderont pas à sentir notre pouvoir.

Les obus passent au dessus de nos têtes; ils viennent d'Achi Baba. In Tépé s'est tu depuis trois jours.

J'aime beaucoup Nibaudeau; il est d'une bravoure très brillante et, sur tous, il exerce un grand ascendant. Il y a, à la popote, un petit déjeuner en son honneur; un capitaine de l'état-major anglais y assiste. Nous avons du jambon d'York, du champagne, etc. J'ai pris la parole et j'ai porté un toast à Nibaudeau et aux nouveaux promus.

Le communiqué de ce soir, lu à la bougie, dit que le général d'Amade, malade, rentre; que le général Gouraud le remplace.

Le *Goliath* a été coulé par un torpilleur turc, pris pour un anglais. Le *Goliath* aurait fait trois sommations avant de tirer.

14 mai 1915.

Nuit très calme, sans doute la plus calme depuis le 25 avril. On n'entend que le 75 dans la plaine; encore se calme-t-il vers 22 heures. Et l'on dort. Où suis-je à 4 heures du matin?... à Alexandrie?... sur mer?... On se ressaisit; on met de l'ordre dans les cantines d'ambulance; même on fait de la propreté. Le poste de secours s'embellit.

Pour que les illusions de ce réveil sans mousqueterie ne durent pas, on emporte sur un brancard un cadavre ensanglanté. Le cerveau s'épanche et la tête est dans un lac rouge. Au côté gauche, une grande plaie; c'est l'adjudant Bacon, promu depuis quelques jours. Il avait commencé la campagne comme caporal et venait de Chine. On l'enterre à côté du lieutenant Huguenin.

A l'instant même où j'écris cela, arrivent quelques obus de 77. L'un tombe à vingt-cinq mètres devant moi au milieu des chevaux; il s'enfonce dans la terre, n'éclate pas. Rien. Suivent shrapnells, obus. Il est 11 heures. A 2 heures ils se lassent. Sieste. Chaleur torride.

Quelques grosses marmites vont jusqu'aux cuirassés. Coups; sifflement; longue attente; gerbe formidable dans l'eau. Réponse de notre Rimailho. Et tous ces projectiles passent au-dessus de nous, tandis que nous prenons un bain de mer.

Pourtant on s'habitue à ce concert quotidien et, sur l'espace un peu court (six à sept kilomètres de long) que nous occupons, nous continuons à mener une existence moins tourmentée que dans les deux premières semaines qui ont suivi le débarquement. Nous sommes animés du meilleur esprit et nous comptons battre les Turcs d'une façon décisive; leur résistance ne sera pas constamment aussi forte. Un détachement australien a pris pied à Gaba Tépé, au-dessus et à l'ouest d'Achi Baba, et s'y maintient; il espère nous donner la main dans quelques jours.

Je reçois le *Temps*, qui raconte bien sèchement notre épique débarquement de Koum Kaleh.

15 mai 1915.

Cela devient presque idyllique; on a dormi sans s'inquiéter de la fusillade, qui a été plutôt molle, les canons fort modérés. C'est la deuxième fois

que je repose sous ma tente sur le sol turc, et, tandis que je trace ces quelques mots, les obus viennent tomber sur la plaine et dans la mer. La tranquillité n'est plus de ce monde.

Le général Gouraud est passé ce matin à 7 h. 30; il était seul et inspectait; on le dit levé depuis 4 heures. Le général d'Amade rentre en France. Aucun autre chef ne se serait tiré plus glorieusement d'une tâche aussi formidable. Avec les moyens dont il disposait, c'était l'échec certain si le général d'Amade n'avait trouvé dans son énergie prodigieuse et dans sa foi en notre bravoure le secret de la victoire. Les pertes furent énormes. Qui le savait mieux que nous? Ce n'est pas dans nos rangs que pouvaient partir les murmures, ni les plaintes. Nous avons tous pour lui le plus profond respect et la plus grande admiration. On peut imaginer avec quel déchirement le général d'Amade allait s'éloigner du cap Hellès.

Je vais sans succès, dans le ravin, rendre visite au colonel Noguès; il est aux premières lignes avec le général Gouraud.

Je reçois, sous ma tente, M. Mas, officier d'approvisionnements, qui vient de la plage de Sedd ul Bahr; dix-sept chevaux ont été tués ce matin, entre autres le cheval du lieutenant Huguenin.

Le commandant Nibaudeau, après trois jours de tranchées, revient en arrière pour trois jours. Nous dînons ensemble à 19 heures, au camp n° 2, en avant du cimetière des cyprès. Je rentre à la nuit.

Vers 21 heures, shrapnells nombreux. Attaque

d'artillerie turque. Beaucoup de bruit. Un régiment défile devant nous pour renforcer. Quand cela se calme, on se laisse aller au sommeil.

Pendant le diner trois aéros ont plané sur le camp n° 2 et sur les Dardanelles. En face de nous dans les Détroits, à hauteur d'Eski Hissarlik, se passait un drame auquel nous ne comprenions pas grand'chose. Des obus pleuvaient autour d'un cuirassé anglais de service; ils tombaient plus dru que l'après-midi et semblaient bien venir de Chanak. Le cuirassé, furieux, tonnant et retonnant, s'est avancé, à une allure très vive; il s'est placé de côté, a lâché une bordée et s'en est allé. Des gerbes d'eau énormes l'encadraient.

Mon cheval blessé, « Dix-Avril, » est mieux. Il recommence à manger sans trop de gêne. J'ai changé mon deuxième cheval contre un superbe demi-sang, bai cerise, de grande taille, d'excellent caractère et qui appartenait au commandant Chabbert. Nous ne pouvons guère nous servir de nos chevaux, l'espace étant trop restreint; cependant j'ai monté quelques fois. Après les milliers d'obus qui les ont menacés, nos chevaux ne font plus aucune attention aux canonnades.

Lejeune et Goetz changent de bataillon.

Bain dans l'après-midi. Temps chaud; sieste lourde dans la tente. Couleurs admirables. Il y a dans la plaine un grouillement d'hommes, de chevaux, de caissons, de munitions, d'approvisionnements! La mer est d'un bleu! Les bateaux sont revenus; beaucoup de bateaux noirs; des cuirassés. Par moments une gerbe d'eau énorme; c'est

une marmite qui tombe dans la mer! Des aéroplanes volent sans cesse sur nous; ce sont des amis. J'ai crayonné quelques croquis; nous avons des loisirs. La guerre de tranchées commence.

16 mai 1915.

Arrosage intensif du camp de Nibaudeau par les obus turcs. A 9 heures, sur nos têtes, un obus siffle et s'enfonce en terre à quelques mètres plus loin. Des blessés isolés arrivent. Pendant toute la journée nos troupes ont procédé à des travaux de sape et de mine très importants. Les Turcs ont cru que nous voulions attaquer; ils n'ont cessé de tirer; c'est ce qui explique le nombre des hommes blessés séparément, un peu partout.

Bain de mer à 17 heures sous les marmites et les obus. A 18 h. 40, je vais dîner avec le colonel Noguès à la « Villa Marie-Louise; » sont présents, le colonel Grillot; le docteur Duchêne-Marulaz, Malafosse. Le capitaine Vermersch n'est plus là; il a été nommé chef de bataillon. Le menu est parfait : vin blanc, poisson, haricots verts frais, poulet, oranges, abricots, confitures, biscuits. Ces douceurs viennent du commandant de la *Lorraine*. Arrivée ce matin, la *Lorraine* partira cette nuit.

Dans la nuit, fusillade ininterrompue appuyée à plusieurs reprises (2 h. 30 et 4 heures) par le canon.

17 mai 1915.

Mon cher cheval gris est mort ce matin entre 1 heure et 2 heures. Il avait été blessé à la tête le 8, mais semblait guéri. Il aura sans doute été victime d'une balle perdue. Je l'ai beaucoup regretté. Aujourd'hui c'est la journée des balles perdues. Bombardement intensif de la route des Pylônes. Bain de mer.

Diner chez le colonel Noguès avec le docteur Lajus, Malafosse. Pendant le dîner apparaît le colonel Niéger, chef des plus énergiques.

CENSURÉ

Le premier jour, les Anglais ont eu 1 200 tués et 4 000 blessés. Dans la première période de la lutte, du 28 avril au 4 mai, la poussée des Turcs pour nous rejeter à la mer a été terrible. Les faibles contingents anglo-français n'ont pu rester accrochés aux premières hauteurs de Sedd ul Bahr qu'au prix des plus grands sacrifices. Puis, ce fut la seconde période, du 6 au 8 mai, dans laquelle notre offensive générale de trois jours, rendue plus meurtrière par de violentes contre-offensives, nous servit à prendre plus de pied dans la Péninsule.

Une fois cette crainte écartée par la conquête, faite pied à pied, d'une avance un peu plus rassurante et de positions offrant quelque solidité, ce fut l'arrêt indispensable pour se fortifier sur le terrain si chèrement acheté. Nos importants renforts, tant français qu'anglais, arrivés du 5 au 12 mai, ont permis de reconstituer des effectifs et de tenter de vaincre à nouveau la résistance turque, qui s'appuie sur de profonds retranchements hérissés de mitrailleuses et que protègent les ronces artificielles et les inextricables réseaux de fils de fer barbelés.

Attaque ce soir à 18 heures, pour régulariser un tracé en avançant de quatre-vingts mètres. Le génie a si bien pris ses dispositions qu'on espère n'avoir pas de pertes.

Au poste de la brigade coloniale, je rencontre Roullain, Mendel, le colonel Vacher, le colonel Noguès. Je mange seul sous ma tente le déjeuner que j'ai envoyé chercher à la popote. Je vois Nibaudeau. Bain de mer. On dit qu'un sous-marin a été coulé vers 16 heures, dans la baie de Morto, par les bateaux anglais. Je dîne chez le colonel Noguès à son nouveau poste de commandant de la brigade coloniale; le lieutenant-colonel Grillot, venant de Tunisie, est là.

Nuit relativement calme.

Le commandant Nibaudeau dort dans ma tente; je ne dors pas. A 3 h. 10, on vient chercher Nibaudeau qui doit aller dans les tranchées avancées. Reprise d'attaque. Canonnade, fusillade.

19 mai 1915.

Le colonel Noguès revient au 6^e colonial; le colonel Vimond prend la tête de la brigade coloniale. J'apprends que le capitaine d'infanterie coloniale Bouchet (de Kien-An) a été tué, le 9 mai, sur le parapet d'une redoute avancée, dont nous nous étions emparés le 8. Cette redoute, qui se trouve dans la partie des lignes voisines du Déroit, en avant du ravin de Kérévès-Déré, a reçu le nom du capitaine Bouchet. Les Turcs se sont épuisés en vain pour la reprendre, et sa possession doit nous aider à nous rendre maîtres d'un fortin qui flanque, également en avant du ravin, l'extrême gauche du front turc.

Très solidement établi, garni de nombreuses mitrailleuses, ce fortin est considéré comme un point stratégique important, car c'est par lui qu'est dominé le grand entonnoir de Kérévès Déré, l'un des principaux objectifs de l'offensive si coûteuse et si durement menée sur notre extrême droite. L'honneur de s'emparer de ce fortin sera, dit-on, réservé à notre régiment et l'on s'attend à ce que l'attaque soit assez prochaine.

Le poste de secours est déplacé; il est maintenant à l'extrémité sud-est de la falaise, à la gauche de l'ancien poste de commandement du colonel Noguès; c'est rocheux, montueux, escarpé et encore assez boisé. Le colonel place sa tente sous un figuier; je m'installe au-dessus, presque à raser le

faite de la falaise; ma tente tient avec quelques difficultés sur un terre-plein bordé de pierres. Large désinfection au crésyl, très nécessaire. Enfumage iodé sur un paillason. Déménagement laborieux. Je déjeune avec le colonel Vimond.

Nuit très lourde de sommeil; un seul somme de 21 heures à 2 heures, puis de 2 h. 30 à 4 h. 30. Pendant ce temps, nos troupes ont encore rectifié notre ligne; elles ont gagné deux cents mètres. Fusillades ininterrompues. Des balles ne cessent de ricocher sur la crête au-dessus de moi. Je suis éclaboussé de terre jusque dans ma tente.

20 mai 1915.

Depuis le 13, grande régularité de vie et de toilette. Je me lève. Café; trois ou quatre billes de chocolat; pain moisi. Je m'habille d'une manière presque invariable: képi bleu gris de soldat de 2^e classe; vareuse bleu foncé, à grandes poches; pantalon de drap avec guêtres de cuir; souliers de troupier. Je suis très à l'aise dans tout cela; c'est un peu chaud dans la journée, mais, le soir, c'est juste ce qu'il faut. Mes souliers sont comme des pantoufles et je n'ai pas encore éprouvé le besoin de les enlever pour dormir! Le linge, changé chaque jour, est lavé immédiatement par Korka, dans sa gamelle le plus souvent, et, une heure après, c'est prêt...

Petite promenade à la campagne, une pelle-bêche sous le bras; il faut se garer de quelques

obus et balles en l'air et d'autres choses plus prosaïques en bas. Les marguerites se sont redressées plus fraîches à la faveur de la nuit; les coquelicots viennent d'éclorre, et des milliers de fleurs délicieuses, violettes, bleues, jaunes, colorent les champs.

Au retour, rasoir et tub.

A 6 heures, je vais à la mer. Korka porte une serviette, une couverture turque, qui servira de tapis, et sa gamelle pour verser de l'eau sur les pieds barbouillés de sable. Le bain est exquis. Une grosse marmite est tombée ce soir à dix mètres de nous et, sur nos têtes, une riposte furieuse d'obus anglais nous couvre d'une voûte d'acier fusante, sifflante et bruyante. Pour agrémentez le tout, des aéroplanes alliés montent délicieusement dans le ciel bleu; des shrapnells très blancs les suivent et marquent leurs routes, de loin heureusement. Les fusées piquent le sable ou giclent dans l'eau salée. Je me couche le soir tout habillé. A la place de la vareuse, j'endosse ma capote. Je roule mes jambes dans une couverture militaire et, sur le tout, j'étends ma belle couverture verte. Dans la nuit je m'éveille assez souvent : il y a toujours quelque chose à faire. On commence à pouvoir lire. Je suis resté des jours et des jours sans la moindre envie de regarder autre chose que le tableau que nous nous donnions à nous-mêmes. Et ce n'était pas ordinaire.

Je mange avec les médecins de mon régiment ou le commandant Nibaudeau, tantôt et le plus

souvent avec le colonel Noguès. Quand il était en avant, j'ai, pour le plaisir de sa compagnie, risqué balles et obus. C'est un homme charmant, que j'aime beaucoup; il est d'une intelligence très vive et d'un cœur délicat...

22 mai 1915.

Aujourd'hui nous avons attaqué à 10 heures, soutenus par une artillerie formidable. Le résultat serait excellent, ce qui ne nous a pas empêchés d'être inondés d'obus et de marmites. Comme à l'habitude, grand tapage. Nous avons vu, hier au soir, un jeune capitaine anglais; il nous a dit que ses compatriotes avancement avec succès, mais lentement.

Nous avons appris que l'Italie allait se battre du côté des Alliés, peut-être même aux Dardanelles. Nous changeons de campement pour six jours ou plus; ensuite nous irons aux tranchées. Ces derniers temps, j'ai dormi sous ma tente malgré les balles qui passent au travers.

23 mai 1914.

Aujourd'hui le colonel Noguès, la figure la plus sympathique et la plus populaire du Corps Expéditionnaire, a été arrêté comme espion à trois cent cinquante mètres du camp des Oliviers par deux officiers du 176^e d'infanterie, nouvellement débar-

qués; pourtant il avait son bras en écharpe et portait sa croix toute neuve d'officier de la Légion d'honneur. Bilali, l'ordonnance sénégalaise du colonel, qui est un vieux bonhomme extrêmement dévoué et qui adore son maître, entend la mésaventure du colonel qui nous la raconte en riant. Tout à coup il nous fait tous sursauter en attrapant le colonel : « Pourquoi toi sortir sans Bilali! Si quelqu'un voulait toucher colonel, moi tuer! » C'était si spontané et si beau que nous n'avons pas ri.

Les histoires d'espions se multiplient chaque jour. Il y a de l'énervement dans quelques milieux. On pourrait citer de nombreux exemples.

Le capitaine Ripert a failli être fusillé en pleine action par des légionnaires. Il a été menacé, mis en joue... et dépouillé de son portefeuille.

Trois marins du *Jauréguiberry* se mettent dans l'idée de voir les toutes premières lignes. Ils rencontrent des légionnaires. On boit. La nuit vient. On se dit adieu. Deux marins rentrent sans doute, le troisième, plus éméché, s'égaré. Il n'arrive pas à se sortir des tranchées. Alors il a peur, il prend un fusil, des cartouchières, s'arme de pied en cap et se blottit dans un coin. Tout d'un coup il entend remuer à quelques mètres devant lui. « Ce sont les Turcs! » Il tire trois coups de fusil. Les légionnaires, tirés dans le dos et ratés, bondissent sur le marin et le traitent en Turc. Après l'avoir rossé d'importance, ils le ficellent et l'amènent au poste du colonel Noguès de qui je tiens l'anecdote.

24 mai 1915.

Étant à déjeuner avec le colonel Noguès, j'ai reçu de ma femme une lettre partie de Paris le 30 avril. Les courriers reprennent une certaine régularité.

Quand je suis arrivé le matin au poste du colonel, une ordonnance noire venait d'attraper, juste à temps pour recevoir mes soins, une balle dans l'épaule... Il y a tant de cadavres autour, que l'odeur est insupportable.

Maintenant, rentré dans mon nouveau repaire, qui est appelé « Abri Armanet » du nom du docteur qui l'a fait construire, je suis étourdi par une batterie de 75 qui tire par-dessus; à chaque coup, il tombe assez de sable et de terre pour sécher les pages que j'écris à ma femme. Le bruit du 75 a quelque chose d'irritant, d'énervant au premier chef; cela déchire l'oreille, c'est strident et brutal; aucune autre canonnade ne peut être confondue avec celle-là. Quand les coups se précipitent, on sent une rage folle, une destruction formidable, un appel à la mort qui glace d'épouvante.

Dans mon repaire il y a de véritables beautés. Le plafond est fait de grosses branches de pin, auxquelles sont encore attachés les feuilles et les fruits; l'atmosphère fraîche est parfumée de résine. Des touffes de coquelicots sont si rouges qu'il y a de la guerre et de l'amour plein leurs corolles de sang. Mes visiteurs s'assoient sur un

siège rembourré de plusieurs plaids, et sous leurs pieds, fatigués du chemin des combats, s'étale une belle couverture turque épaisse comme un tapis. Des plats de cuivre massif, pris aux Turcs, sont suspendus dans les coins.

Au cheval bai-cerise, qui s'appelle « Merle », et qu'a laissé le commandant Chabbert, j'ai adjoint un deuxième cheval, celui du capitaine Blanchard; c'est une bête grise qui rappelle de loin mon regretté « Dix-Avril ». L'usage du cheval n'est guère aisé: au lieu de cavalcader, on s'insinue prudemment dans les boyaux de tranchées en évitant de trop dresser la tête. Les balles qui s'arrêtent dans le talus font le bruit de la châtaigne qui saute dans la cendre, et celles qui passent plus loin imitent le bruit d'une abeille.

26 mai 1915.

Ce soir on attaque sur nos lignes, et je suis allé avec le colonel reconnaître le terrain de la cote 236, à l'est de la baie de Morto, sur les hauteurs qui dominent la mer. Nous avons vu, en passant, des constructions ruinées du vieux monastère. Il en reste tout juste un pan de mur, qui permet de juger de l'importance des bâtiments, dressés naguère devant un des plus magnifiques panoramas qu'on puisse avoir.

En avançant sur la falaise, on rencontre deux tombes jumelées; ce sont des tombes d'Anglais, un commandant (major) et un soldat (private)

qui sont morts côte à côte. Un bataillon anglais a pris ce coin de terre; ils étaient venus 1 200; ils ont tenu jusqu'au bout, mais, réduits à 400; et cela suffit à témoigner de leur merveilleuse défense. Le site, de toute beauté, embrasse les Dardanelles, puis Ténédos au sud, et, plus loin, Samothrace. Sur la côte d'Asie on voit l'antique Troie de l'Iliade, Koum Kaleh conquis par nous et qui a gardé l'épouvante de nos armes; on distingue à la jumelle les ruines des maisons, une par une, le château, le pont que barraient nos 75, et le cimetière, où plusieurs milliers de Turcs étaient retranchés. Le pays est désert, abandonné. Nul être vivant n'ose s'y aventurer depuis le 25 avril. Sous cette lumière de beauté radieuse c'est triste affreusement.

Nous traversons un plateau creusé de tranchées, où il n'y a plus de soldats; les coquelicots ont repoussé de nouveau; c'est une floraison féérique. A la cote 236, il y a un poste d'observation et un téléphone. Nous nous trouvons là, deux commandants de brigade, des officiers d'état-major, le commandant de l'artillerie, le colonel Noguès et moi. On prépare l'affaire de ce soir. Comme sur un plan en relief, sur la carte la plus claire, on voit, on lit; c'est d'une netteté troublante. D'ailleurs, les Turcs aussi voient, et les balles sifflent autour de nous. Nos obus tombent sur les ouvrages ennemis; on suit leur éclatement et leur œuvre. Voici nos tranchées, puis les tranchées turques et les fils de fer barbelés, largement répartis devant elles; voici une redoute qui est

signalée à nos 75 et qu'on attaque avec vigueur. Dix, quinze obus tombent au milieu et anéantissent méthodiquement.

Mais là, sur notre gauche, vous distinguez bien, n'est-ce pas, sur l'alignement des derniers moulins de Krithia et le long d'une prairie verdoyante; c'est une chose formidable. Cinquante des nôtres, en capote gris-bleu, sont là, coude à coude comme à l'exercice, en regardant l'ennemi; ils ont le fusil en avant, bien dans leurs mains; ils sont morts là, tous ensemble, asphyxiés en même temps par un obus ou criblés par les mitrailleuses. D'abord on jurerait qu'ils ne sont pas morts ou qu'ils vont se lever; mais, en regardant mieux, on distingue des cadavres qui se sont ouverts... La brise est chargée de senteurs épouvantables.

La vie compte peu ici et l'on peut avoir son tour au moment où on y pense le moins. Je n'ai nulle peur. Je ne voudrais pas être défiguré, ni mutilé. Je préférerais une mort nette, propre... Dans le cas où je serais blessé, j'irais soit à Bizerte-Tunis, soit en Algérie, soit à Toulon. Il paraît que l'on ne veut plus envoyer un seul malade à Alexandrie. Pourquoi? Cela est navrant de renoncer à tout jamais à Alexandrie.

28 mai 1915.

Des obus tombent très près de moi; on y est habitué; c'est la monnaie courante. On dit que le

général en chef sir Ian Hamilton veut nous inviter (officiers généraux et officiers supérieurs) à Ténédos pour y passer quarante-huit heures. Ce sera vraiment délicieux. Ne pas avoir à se garer des balles et des obus ! Dormir sans fusillade. Enfin, nous verrons !

29 mai 1915.

L'opération prévue depuis quelques jours pour l'enlèvement du fortin, qui commande à l'ouest du ravin le grand entonnoir de Kérévès Déré, a été brillamment exécutée cette nuit et couronnée d'un plein succès. A cause de ses redoutables défenses, on ne pouvait songer à prendre la position d'assaut. Étudiant l'obstacle, le colonel Noguès, réputé pour son flair, avait fini par découvrir que le poste ture occupant le fortin avait été dégarni, probablement en raison de la proximité des cadavres amoncelés dans les tranchées voisines et qui devaient rendre le séjour prolongé à peu près intenable. Si l'on voulait profiter de cette circonstance favorable, il fallait procéder par surprise, à l'aide d'un coup de main dont ne pouvaient être chargés qu'un petit nombre d'hommes. Le colonel Noguès avait donc décidé la formation d'une section franche de volontaires, dans la composition de laquelle il avait fait entrer en proportion presque égale des Blancs et des Noirs (trente-quatre Européens, trente-deux Sénégalais) tous considérés comme soldats d'élite et décidés à prendre, coûte

que coûte, le fortin. Le 28 au soir, réunis dans nos tranchées de première ligne, les soixante-six volontaires franchissent, homme par homme, le parapet et commencent à ramper. Ce saut dans l'inconnu, cette glissade dans la nuit nous remplissent d'angoisse et d'admiration : « Combien reviendront-ils ? »

Le mouvement avait commencé exactement à l'heure fixée, 22 heures. Les volontaires, que conduisait un officier d'un courage éprouvé, le sous-lieutenant Marast, avaient ordre de se glisser jusqu'aux abords du fortin, de s'y rassembler, puis de se jeter d'un brusque élan à l'intérieur, sans qu'un seul coup de fusil eût été tiré, sans que le moindre bruit eût pu donner l'alarme. Une heure après le départ de la section franche, deux pelotons, destinés suivant les circonstances à servir de section de soutien ou de détachement de secours, devaient à leur tour franchir nos tranchées et s'avancer, l'un à droite, l'autre à gauche, jusqu'à la moitié du chemin, afin de se trouver à bonne distance pour pouvoir indistinctement appuyer la section franche en cas de réussite ou la recueillir en cas d'insuccès.

La lune était dans son plein, un peu basse sur l'horizon, et favorisait notre attaque par ce fait qu'elle projetait sa lumière dans les yeux des Turcs; mais, d'autre part, sa clarté et la pureté de la nuit rendaient l'avance plus dangereuse; car, à la sortie de nos tranchées, le terrain, qui sauf de rares buissons n'offrait pas d'abri, descendait en pente douce; il était ainsi exposé à la vue de l'en-

nemi, qui pouvait le battre facilement de ses feux de mousqueterie et des tirs de ses mitrailleuses. Les hommes de la section franche s'y engagèrent en rampant et, pendant deux heures angoissantes pour nous restés dans la tranchée, ils continuèrent d'avancer au ras du sol en étreignant leurs armes. Un instant, ils s'arrêtèrent, retenant leur souffle, immobiles au milieu des obus qui éclataient autour d'eux; c'est qu'ils avaient aperçu une patrouille venant dans leur direction. Leur position paraissait critique. Il semblait que les Turcs étaient sur leurs gardes; leurs tranchées de première ligne ne cessaient d'échanger avec les nôtres une fusillade des plus vives. Par bonheur, ces craintes étaient vaines; la patrouille s'éloigne sans avoir découvert les volontaires. Ceux-ci, soutenus par l'idée fixe qui les entraîne et par la confiance que leur inspire leur commune bravoure, reprennent leur avance toujours en rampant, et c'est ainsi qu'ils atteignent les abords du fortin, à quarante mètres du but. Coude à coude, Noirs et Blancs, ils se sont aplatis à terre, prêts à s'élancer au signe que leur fait bientôt l'officier. En quelques bonds ils ont pu sauter jusque dans l'intérieur du fortin. Il est près de minuit. Les Turcs, qui se sont laissé surprendre, se donnent à peine le temps de se reconnaître. S'ils commencent par décharger leurs armes contre les assaillants, ils les jettent presque aussitôt, abandonnant toute idée de résistance et se bousculent pour s'enfuir par un boyau de tranchée qui communique avec leurs secondes lignes; d'autres, qui n'ont pu prendre

part à la ruée par le boyau, se sauvent à travers le ravin. Afin de fuir plus vite, ils n'ont rien emporté; le butin sera certainement abondant et varié.

Maitres de la place, les volontaires s'empressent d'avertir les pelotons de soutien; l'un d'eux allume une lanterne, dont le feu, tourné vers nos lignes, arrive jusqu'à nos tranchées et nous avertit que la tâche est heureusement accomplie. A ce signal convenu, les deux pelotons vont accourir; en les attendant, les volontaires, sous la direction d'un gradé du génie et de huit sapeurs qu'on leur avait adjoints, se hâtent de retourner les dispositifs de la défense contre l'ennemi, dont un retour offensif peut être prévu. L'entrée du boyau, par lequel les Turcs se sont sauvés avec tant de précipitation, est bouchée; en avant, on établit un fossé défendu par un rempart de sacs de terre; aux points qui pourraient être menacés, une garde est apostée; elle répond par des feux de salve à la mousqueterie ennemie.

Soudain, un formidable ébranlement se produit, suivi de volées de pierres et de chutes parmi les hommes. Par six fois, avec une précision à laquelle ne nous ont pas habitués les Turcs, les murs du fortin sont entamés; la brèche va-t-elle s'ouvrir? Mais non; ce sont les éclatements de notre 75, qui ne sait pas encore que les Turcs n'occupent plus le fortin. Ceux des hommes qui ont été jetés à terre se sont relevés avec de simples contusions ou des égratignures; toutefois, si elle se renouvelait, la fausse manœuvre pourrait avoir de funestes conséquences. L'officier, qui n'avait pas eu peur des

Turcs, mais qui redoute beaucoup plus une méprise de nos artilleurs, court vers nos tranchées. Rassurés, ses hommes ne bronchent plus; d'ailleurs l'erreur n'avait duré qu'un instant; un coup de téléphone avait remis les choses au point. Le 75 n'est plus à craindre; mais le bruit qu'il a fait provoque une violente riposte de la part des Turcs et met en branle leurs pièces de campagne et même leurs grosses pièces, qui criblent le fortin jusqu'au matin. A l'abri de leur artillerie, les Turcs tentent deux contre-attaques, qui sont arrêtées par nos tirs de barrage.

Le sous-lieutenant Marast et le lieutenant Le Gouëz (celui-ci venu avec la section de soutien) peuvent alors songer à l'occupation des tranchées voisines, qu'ils organisent, et le commandement du fort échoit au sergent Resplendi, qui bientôt à l'épaule traversée de part en part par une balle. Au lieu de se rendre au poste de secours, le sergent Resplendi se contente d'un badigeonnage à la teinture d'iode et de l'application du pansement individuel que lui fait un soldat; malgré les douleurs que lui cause sa blessure, il reste à son poste, qu'il refuse d'abandonner.

Un très pénible incident attriste la matinée. Le lieutenant Le Gouëz est atteint d'une balle dans le crâne, à faible distance du fortin, pendant qu'il en organisait les avancées. Du fortin on essaye d'aller le relever; l'homme qui s'est dévoué est tué. Les plaintes du lieutenant sont entendues de nos tranchées, mais il paraît évident que toute tentative nouvelle pour arriver jusqu'à lui aurait

le sort de la première, et défense est faite de laisser les hommes s'exposer inutilement. Pourtant un brancardier du 6^e colonial, nommé Desigaud, prend le parti d'aller quand même ramasser le blessé; il fait partager sa résolution à l'un de ses camarades brancardiers, et tous deux partent; ils parviennent jusqu'au lieutenant Le Gouëz, le placent sur un brancard; mais, tandis qu'ils le rapportent aux tranchées, la fusillade redouble; Desigaud tombe, la poitrine traversée; une proposition pour la médaille militaire doit lui assurer la récompense de son acte de courage, qui n'est pas le premier, car la veille même Desigaud avait été l'objet d'une très belle citation.

Le lieutenant Le Gouëz était mortellement atteint; c'est son corps seul que les deux brancardiers héroïques pouvaient sauver; son nom est donné au fortin.

Abri Armanet, 30 mai 1915. — 15 h. 30.

Nous allons changer de bivouac. Nous quittons nos trous de terre pour nous installer sous la tente à trois cents mètres en arrière. Pendant six jours mon régiment s'est trouvé aux premières lignes; maintenant il est au repos. Korka a depuis longtemps bouclé mes valises et vidé mon terrier. J'écris à ma femme sur mes genoux, assis sur la dernière marche de mon escalier; vu d'ici, maintenant que les meubles n'y sont plus, l'espace que j'occupais paraît assez grand, presque confortable.

Luka Celović

БЕОГРАД

31 mai 1915

A 7 heures, ce matin, le général Gouraud a passé en revue le 6^e colonial, les clairons sonnante et le drapeau déployé; il a voulu honorer par une importante démonstration l'énergie et la vaillance du sergent Resplendi, qui « blessé à son poste de combat est resté trente-six heures sans vouloir être pansé ni relevé ».

Rangé par bataillons, le régiment faisait face à la mer. En costume kaki, les lauriers d'or de son képi scintillant au soleil, le général Gouraud est arrivé au trot de son cheval, suivi du général Masnou, commandant la 1^{re} division, et d'un brillant état-major. Il salue le drapeau, met pied à terre, fait avancer le sergent Resplendi et, suivant le rite accoutumé, le décore de la médaille militaire; puis, s'adressant de sa voix puissante aux « marsouins et Sénégalais, » il fait ressortir la belle conduite du sergent Resplendi; il termine sur ces mots : « C'est très bien; on peut compter sur le 6^e colonial. Votre colonel avait donné l'exemple; blessé, il est toujours resté à son poste. »

Le défilé a suivi; trois ou quatre marmites, venant d'In Tépé, essayent de le troubler; mais, bien qu'elles soient tombées dans nos lignes, personne n'y a fait attention; les rangs sont restés aussi bien alignés qu'au 14 juillet et le drapeau, reconduit par la section franche qui avait eu l'honneur d'enlever le fortin, rentra dans la tente du colonel sans avoir subi d'atteinte.

Camp de la grotte, 1^{er} juin 1915.

Je suis proposé pour le grade supérieur. Sur la liste sont inscrits les meilleurs et les plus braves du régiment. Entre temps plusieurs sont morts de leurs blessures; d'autres ont donné leur vie en de nouveaux exploits. C'est déjà un honneur de figurer à côté d'eux.

Il y a cent mille hommes ici et l'on attend toute une division anglaise, qui est à Lemnos. Les transports ne sont plus aussi faciles; ils sont contrariés par des sous-marins allemands, un ou deux, croit-on, dont l'audace gêne énormément. La mer est libre de bateaux. Le généralissime Hamilton, qui était sur l'*Arcadian*, s'installe à terre, à Imbros, à partir d'aujourd'hui. On a commandé en Angleterre des kilomètres de filets d'acier et des moniteurs à fond plat.

Santé idéale. Temps parfait. Moral excellent. Quelques canons de 155 long tirent tout près de nous. L'enfer n'est rien... La nuit dernière, sous le feu habituel, j'ai dormi d'un seul trait, de 21 heures à 5 h. 30 du matin!

3 juin 1915.

Journée à peu près tranquille; ce calme ne durera probablement pas longtemps. Je viens de lire d'intéressants rapports relatifs au rôle joué

par le 6^e colonial sur le sol turc; à juste titre, les rapports sont un témoignage des plus élogieux.

4 juin 1915.

Grande journée militaire pour le Corps Expéditionnaire de la Méditerranée (corps anglais) et le Corps Expéditionnaire d'Orient (corps français). Le généralissime avait résolu de mettre en action toute la ligne, afin que les Turcs fussent partout retenus sur place et qu'ils ne pussent détacher des secours vers les points essentiels. Par suite de l'étroitesse de la presqu'île, le front est si resserré qu'aucune manœuvre n'est possible; et c'est par des attaques de face qu'il faut avancer, en s'assurant des points d'appui successivement gagnés.

L'artillerie, tant anglaise que française, avait préparé les voies à l'infanterie, et même, grâce aux repérages des avions, elle avait réussi à imposer silence pendant un moment aux canons ennemis.

La mise en marche de l'infanterie était décidée pour midi. En face du centre anglais les tranchées turques étaient installées sur des pentes montant vers Krithia, et, comme c'était un des points les plus importants que visait le commandement supérieur, plusieurs batteries de notre 75 étaient venues renforcer l'artillerie anglaise. Les lignes turques furent si bien bouleversées que les soldats anglais, emportés d'ailleurs par leur élan valeureux,

purent dépasser de quatre cents mètres leur ligne de départ, s'établir sur leurs gains et même se rabattre de chaque côté en prenant à revers une bonne longueur de tranchées.

Du côté français, la tâche était beaucoup plus ardue. Le terrain à gagner s'étendait à travers la région particulièrement difficile du Kérévès Déré. Les deux divisions étaient engagées, la 1^{re} à l'extrême droite, la 2^e plus éloignée de la mer; leur objectif était de s'avancer contre les ouvrages longeant le Kérévès Déré, ouvrages formidables, défendus par le ravin, la rivière et de puissants retranchements, qui d'ailleurs ne pouvaient être enlevés d'emblée. On s'était mépris sur leur importance; ils étaient plus résistants qu'on ne les avait imaginés.

L'artillerie en ayant préparé les approches, les premières tranchées turques furent prises rapidement sur un certain nombre de points; mais les secondes, en avant desquelles les défenses accessoires (rangées de chevaux de frise et lacis de fil de fer) n'étaient pas entamées, ne purent être abordées, d'autant plus que les feux partant de ces secondes tranchées et d'une très forte redoute que nos troupiers avaient, en raison de sa forme, dénommée « le Haricot », auraient massacré sans résultat nos lignes de combattants.

On dut se contenter d'aménager les gains qu'on avait ordre, coûte que coûte, de conserver. Sur deux kilomètres de longueur, ces gains s'étendaient en profondeur de quatre cents mètres en moyenne du côté des Anglais et de cent cinquante mètres de notre côté.

Tandis que les deux divisions françaises se heurtaient à la terrible organisation du Kérévés Déré, qui défiait les plus courageux assauts, le 6^e colonial était placé en réserve, en arrière de la division du général Masnou. Je me trouvais auprès de notre colonel, à son poste de commandement, et j'ai noté d'instant en instant les principaux faits dont nous avons été témoins. Ce ne sont que des détails; mais ils donnent la physionomie d'une journée de combat vécue en arrière du front de la bataille.

10 h. 45. — Nous allons au poste de commandement du 6^e régiment, le colonel Noguès, l'état-major et moi-même. Ce poste est à une vingtaine de mètres d'altitude au nord de la baie de Morto, qu'il domine partiellement.

Un croiseur à deux cheminées vient du sud au nord-est et entre dans le détroit des Dardanelles.

11 heures. — Trois autres bateaux de guerre, des torpilleurs de haute mer, arrivent. Il y a quatre aéroplanes dans les airs à la fois.

La canonnade commence; elle est tout de suite énorme. Des gerbes noires d'éclatement s'élèvent au delà de la dernière crête que nous apercevons devant nous. Les 75, rageurs, tirent; les 65, les 155 longs et courts. Tout tremble. De terre, il sort à notre droite, près de nous, une fumée blanche; c'est un obus de chez nous qui va là-bas. Temps couvert, presque gris; nuages. Nos hommes suivent, amusés, les obus à la sortie des 155.

Grands mouvements de troupes en avant. Si nous montons plus haut, nous distinguons des routes de tranchées, puis le pic d'Achi Baba. Fusillade intense; canonnade assourdissante.

11 h. 15. — Nous devons redescendre de notre poste d'observation, car les balles et les shrapnells pleuvent sur nous.

11 h. 30. — Fusillade plus vive encore. Des caissons d'artillerie viennent au galop en arrière de nous, sur la route balayée par la mousqueterie. Les mitrailleuses, par moments, dominent tous les autres bruits. Crécelle funèbre.

11 h. 35. — Après un temps d'arrêt prévu, reprise de la canonnade.

11 h. 50. — Canonnade accélérée. Le soleil se découvre et brille.

11 h. 55. — Toute la crête en avant est noircie d'un rideau de fumée; on ne voit plus rien. Je photographie à tout hasard.

Effroyable tremblement de terre dû aux canons. Le rideau est plus épais. Les Turcs ripostent. Quelques marmites de 210 et des 77.

12 heures. — La canonnade s'arrête. C'est l'assaut. Fusillade inouïe. Riposte de marmites ennemies.

12 h. 5. — Tous les bateaux sont engagés dans le Déroit. Sifflement ininterrompu de balles; canonnade très active.

12 h. 10. — Un contre-torpilleur sort du Déroit, mais y retourne rapidement.

12 h. 15. — Canonnade de plus en plus furieuse; des marmites turques tombent dans l'eau, derrière nous. Jets d'eau splendides. Le 75, en arrière de nous, commence à tirer. De tous les canons, c'est celui qui nous blesse le plus le tympan.

12 h. 27. — J'essaie de voir au-dessus du parapet de la tranchée; tout est noir et enfumé.

12 h. 35. — Le colonel s'étend pour la sieste; les soldats s'empressent de lui faire une installation convenable. Sur une litière épaisse de thym odorant ils étendent des couvertures; à l'orée de la casemate ils mettent leurs toiles de tente. Le canon ne cesse pas un instant; c'est depuis plus d'une heure une musique prodigieuse; des obus turcs tombent près de nous et dans l'eau. Le soleil brille un peu trop. Bruit, poussière, fumée, chaleur; soif très prononcée; cela devient pénible.

12 h. 50. — Je m'étends à côté du colonel; mais, à cause du vacarme et surtout des mouches (oh! les mouches turques!), il est impossible de se reposer. Tant mieux, à l'instant même, arrive le vagemestre. Une lettre de ma femme...

Deux compagnies se portent un peu en avant pour renforcer les réserves.

12 h. 55. — Un homme, qui a l'air de venir du front, dit que les obus tombent bien dans les tranchées ennemies et que les Turcs fichent le camp : nous n'aurions pas encore attaqué à la baïonnette. Riposte turque, marmites. La fusillade, moins dominée par le canon, crépite furieusement.

13 heures. — Un obus de 210 éclate devant nous à vingt-cinq mètres.

13 h. 5. — Le chef de la brigade vient conférer avec le colonel.

13 h. 15. — La 1^{re} division ne peut pas sortir, parce que le Kérévès Déré est beaucoup plus fortifié qu'on ne le pensait en haut lieu. Notre colonel avait prévu cet arrêt.

La 2^e division avance, mais en rencontrant une grande résistance. Royal-Naval Division a flotté et a dû être soutenue par les zouaves. Les Anglais ont pris deux tranchées en avant de Krithia ; il en reste d'autres !

13 h. 45. — Un soldat à cheval dit que les deux tranchées turques devant nous sont conquises et que nous avons fait deux cent vingt prisonniers.

Nous lisons nos lettres et les journaux qui viennent d'arriver.

La fusillade et la canonnade continuent très violentes.

13 h. 55. — Un homme de notre escorte vient d'être blessé, à côté de nous, d'une balle au coude gauche.

14 h. 7. — Par téléphone, le colonel Grillot fait savoir au colonel Noguès que le seul renseignement qu'il possède jusqu'à présent, c'est qu'une de ses compagnies a enlevé une tranchée.

Par téléphone on entend qu'un officier de notre extrême droite demande d'allonger le tir à droite, de cent mètres.

14 h. 30. — Diminution notable du feu; fusillade plus éloignée et moins vive; moins de canonnade.

14 h. 50. — Au poste de secours du 175^e régiment, une vingtaine de blessés. Le colonel Vimond dit que l'attaque de première ligne sera reprise à quatre heures du soir. Se tenir prêts.

15 heures. — Le colonel Grillot envoie au colonel Noguès un petit billet. Une compagnie occupe la première tranchée; une portion d'une autre compagnie a suivi; mais, pour faire avancer d'autres fractions, cela coûterait trop cher.

15 h. 10. — Un gendarme vient chercher les deux cent vingt prisonniers turcs... C'est l'incident comique.

15 h. 20. — Seryès, cycliste du colonel Noguès, dit que des obus de 77 ont été envoyés sur les réserves de notre régiment et sur le train régimentaire. Un cheval a eu les deux jambes de devant coupées par un obus, qui n'a d'ailleurs pas éclaté.

16 heures. — Canonnade intense. Reprise de l'attaque.

16 h. 25. — Fusillade nourrie.

16 h. 30. — Le 1^{er} bataillon du 6^e colonial se porte plus en avant. Je détache un médecin, qui suit le mouvement.

16 h. 50. — Un obus de 210 tombe sur le revers de la colline, à notre gauche; il n'éclate pas; il roule, roule... Tout le monde suit sa course. Va-t-il tomber dans le fond du ravin, où sont installés de nombreux cuisiniers? Il s'arrête dans une maigre brousse.

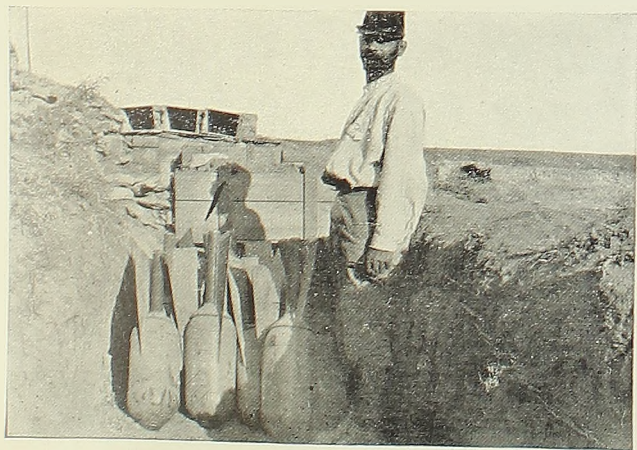
16 h. 55. — Un obus de 77 éclate près de nous.

17 heures. — Un bataillon du 4^e zouaves serait dans la tranchée E. F. La 2^e division n'avance plus.

17 h. 35. — Un contre-torpilleur français à quatre cheminées se montre à nous, dans la baie de Morto; on distingue très bien son drapeau tricolore.



REMISE DE DÉCORATION PAR LE GÉNÉRAL GOURAUD,
31 MAI 1915 (p. 143),



OBUS DE CRAPOUILLARDS DONT ON S'EST BEAUCOUP SERVI
A GALLIPOLI (p. 156).

17 h. 45. — Un autre contre-torpilleur français vient dans la baie.

18 h. 10. — Trois cents hommes seraient hors de combat; l'ennemi disposait de quantité de mitrailleuses.

18 h. 40. — Le lieutenant du génie Pasquet revient des premières lignes; il dit que nos gains ont été chèrement payés.

18 h. 45. — Le général Gouraud arrive, à cheval, suivi de son état-major; il se rend auprès des généraux des 1^{re} et 2^e divisions.

21 heures. — Nous plantons notre tente dans le ravin voisin, d'où nous étions venus le matin.

CENSURÉ

5 juin 1915.

Journée vraiment occupée. Quelques blessés, pas beaucoup, mais des travaux d'hygiène sur le terrain. Une fontaine, que tout le monde supposait parfaite, n'était pas mon amie; j'ai découvert qu'elle coulait (un moment seulement) sur des cadavres turcs.

Hier le combat s'est terminé vers 18 heures. Nous n'avons pu remonter nos tentes que vers 21 heures après avoir mangé du corned beef, que

je ne dédaigne pas. La température devient très élevée. J'ai des vêtements de kaki.

6 juin 1915.

Le 6^e colonial est revenu à son tour occuper les premières lignes. Mon poste de secours est à la maison ruinée, dans le ravin de la fontaine Verersch, et mon repaire sous terre est le même qu'il y a huit jours, l' « Abri Armanet ».

7 juin 1915.

Il fait très chaud.

Le général Ganeval a été tué aujourd'hui d'une balle au front, tandis qu'il se haussait au-dessus du parapet; c'était un officier du plus mâle courage, qui était fort apprécié.

Les Turcs auraient installé à Koum Kaleh un gros mortier visible d'ici. D'Erenkeuï ils ont tiré toute la nuit sur nos tranchées de première ligne, mais sans résultat.

8 juin 1915.

Je lis le *Times* que j'ai reçu de France et je constate que, par les journaux anglais, on est beaucoup mieux informé des événements généraux que nous ne le sommes ici. Nous ne voyons, sur place, qu'un

tout petit coin. J'espère voir plus loin. Il est impossible de s'imaginer combien ici sont rares les nouvelles relatives à ce qui se passe à côté de nous.

Abri Armanet, 10 juin 1915, 13 h. 50.

Il fait pas mal chaud. Le pays est desséché, pelé, dénudé; plus une fleur, plus un arbre. Toute la journée, un vent désagréable soulève la poussière. Les mouches sont plus nombreuses que les grains de poussière.

C'est une période d'attente et de gêne, puisque les bateaux alliés ont tous quitté nos rivages. Le sous-marin est venu; on sait ce qu'il a fait! De plus, avant-hier un obus de la côte asiatique a incendié l'*Annam*, qui a dû se mettre au plein vers le cap Hellès. En attendant d'organiser un plan de campagne avec un matériel et des bateaux spéciaux venant de Londres, on laisse la flotte et les cargos dans la baie de Moudros; alors les Turcs deviennent plus audacieux. N'avaient-ils pas installé des mortiers à Koum Kaleh, des batteries lourdes et de campagne à Erenkeui? Tout de même c'était trop fort. Des bateaux sont vite venus, et pan, pan, pan. Ont-ils réussi? L'artillerie fait si peu de mal. La plage de Sedd ul Bahr est plus bombardée que jamais par In Tépé et par la côte d'Asie. Les dégâts sont insignifiants, mais, à la longue, cela énerve nos troupes.

Depuis quinze jours nous usons, dans la tran-

chée, de crapouillauds, sorte de lance-mine, petit et grossier. La mine, c'est-à-dire l'obus, est à ailettes et se charge à dix et trente kilos de mélinite; cela produit des effets extraordinaires. Avant-hier, le crapouillard du 4^e colonial a ramené dans la tranchée un Turc entier; au 6^e colonial, un de ces engins nous a valu un bras. C'est l'amusement des tranchées quand on doit s'en servir

12 juin 1915.

J'ai vu les fouilles grecques. En creusant les tranchées, on a découvert des sarcophages de pierre, qui auraient plus de deux mille ans. Très vastes, aux parois épaisses, ils sont remplis de terre fine, qui a glissé lentement, grain à grain, par les fissures du couvercle. Ils contiennent des restes de squelettes dont les os sont encore très reconnaissables, des vases à anses, des bols, des lampes, des piécettes; des poteries avec figures et corps de femmes. Tous ces objets de terre cuite, plus ou moins riches, ont des formes exquises.

Dimanche 13 juin 1915.

Nous sommes revenus au bivouac d'il y a une semaine; la grotte en demi-cercle, sous les figuiers, abrite encore nos tentes. Le mouvement s'est opéré pendant la nuit, mais je n'ai quitté mon trou de fauve qu'à 4 heures du matin. Il n'y a pas eu de

marmites pour nous accompagner, seulement des quantités de balles qui n'ont blessé personne. Le trantran de la vie semble réglé pour longtemps. Il nous semble être nés « poilus » ; la guerre de siège continue sans grand intérêt. Il n'y a plus d'actions, plus d'avance.

La mer est toujours aussi dégarnie de bateaux. Nous étions si accoutumés d'en voir autour de nous ! Tout le monde nous abandonnerait-il ? Les Turcs s'enhardissent ; ils ont maintenant de nombreuses batteries sur la côte d'Asie, qui paraissent bien approvisionnées. La plage de Sedd ul Bahr est bombardée ; il y a des victimes. Des sacs à lettres, au dépouillement, auraient été volatilisés ; n'est-ce pas plutôt pour donner le change que les postiers accréditent ces bruits ? Les postiers font, aux armées, un service qui est si décousu ! Nous-mêmes, cet après-midi, nous avons eu quelques victimes des marmites. Un engin, venant d'Achi Baba, a éclaté à mon poste de secours de la falaise des Oliviers où, heureusement, il n'y avait personne en ce moment, mais, à côté, les secrétaires du colonel ont été atteints ; un adjudant et un homme ont été tués, et cinq autres militaires sérieusement blessés. Un téléphoniste, qui était à l'endroit précis où j'avais autrefois ma tente, a été tué du même coup.

Comme diversion aux marmites, nous continuons les fouilles. Nous sommes sur une nécropole grecque de la plus haute antiquité. Dans la tranchée, la pioche se heurte à des pierres énormes, qui résonnent ; ce sont les couvercles des tombes.

Avec quelque soin (pas toujours), on écarte la pierre de revêtement; alors c'est l'intérieur d'un cercueil de pierre qu'on vide peu à peu de la terre qui l'a envahi, des os et des objets de terre cuite qu'il a conservés. J'ai sous les yeux une coupe délicate, que le moindre choc pourrait briser; elle garde la beauté du galbe que la Grèce nous a révélée. Des anses longues, presque aériennes, donnent à cette petite chose des palpitations d'aile. Seuls les admirateurs passionnés du corps humain étaient capables de créer dans l'argile des lignes aussi merveilleuses. Ce sont des bras qui s'ouvrent vers le ciel, ces anses de ma coupe grecque! J'ai pris un grand plaisir à dessiner ces trésors...

C'est le calme cette nuit; c'est la trêve pour tous.

14 juin 1915.

On distribue aux troupes de l'antracite pour faire cuire la soupe. Naturellement impossible de s'en servir. Avec quoi les cuisiniers vont-ils se débrouiller? On cherche... Avec des pieds de tentes et des crosses de fusil...

Nous avons reçu des journaux anglais et français. Enfin, on sait en France et en Angleterre ce que nous faisons, ce que nous valons. C'est dommage qu'on ne puisse désigner aucun régiment, aucun héros.

Depuis plus de dix jours, je n'ai pas vu la moindre silhouette d'Anglais, et nous ne savons

pas grand'chose de ce qu'ils font. Nous avons depuis quelque temps des secteurs bien séparés. Les Français occupent la droite, entre le détroit des Dardanelles et une ligne partageant la presqu'île de Gallipoli en deux moitiés à peu près égales. Les Anglais occupent la gauche, du golfe de Saros à cette ligne. Les plages de débarquement sont différentes. Les Français usent exclusivement de Sedd ul Bahr, tandis que les Anglais ont la plage dite « W », qui s'ouvre plutôt vers l'Ouest et se trouve moins exposée aux feux de la côte d'Asie.

Je suis nommé médecin divisionnaire de la 1^{re} division. J'ai planté ma tente dans le sable, au quartier du général de division Masnou. Je deviens docteur en chef pour quatre régiments et pour une ambulance qui fait fonction de grand hôpital. Je regrette mon 6^e colonial.

16 juin 1915.

J'ai passé la nuit dernière au quartier du général de division Masnou, dans un trou énorme de sable, où ma tente s'enlizait sous les efforts du vent. Dès le réveil, série d'obus et de marmites, surtout des 77 rapides, hargneux. Il y a deux jours une marmite a tué ou blessé onze hommes du quartier général de la division et tué sept chevaux. Tout le monde vaque néanmoins à ses occupations. Je fais ma tournée; je passe la visite et je me rends ensuite dans la tente des secré-

taires de la division. Il est 8 h. 30. Huit à dix militaires, zouaves, gendarmes, travaillent dans une grande excavation de sable, de trois mètres de largeur sur six à huit mètres de longueur; le tout est recouvert de bâches et de toiles qui font un toit à hauteur d'homme, sauf au centre où cela se relève plus haut, en pointe. Au moment où, debout, je tendais un papier à mon caporal secrétaire, Saboul, une détonation se produisit. Ce fut subit. Un grand nombre d'événements suivirent en quelques secondes. Je les résumerai d'une phrase : Un obus de 77 venait d'éclater au milieu de nous, tuant sur le coup deux hommes, en blessant quatre, dont deux mortellement. Voici ce que j'ai ressenti. Je n'ai pas vu l'éclair, ni l'ensemble de la scène; j'ai entendu un bruit très fort sans doute, mais pas plus que d'habitude quand un obus éclate dans le voisinage. J'ai fait un léger appel à ma volonté pour rester insensible, ne pas broncher, et continuer comme si de rien n'était; mais, en face de moi, séparé par une table, je vois un homme qui chancelle et, un peu vers ma droite, un autre qui perd abondamment du sang à la figure. Il s'élançe dehors et je le suis au jet de sang. J'avais aperçu, en sortant, deux masses qui s'effondraient. Je m'occupe surtout de l'hémorragie à arrêter; j'y parviens non sans peine. Un médecin auxiliaire était accouru; j'avais appelé des brancardiers et des voitures. Après en avoir terminé avec l'hémorragie, je passe à un autre blessé; des éclats de shrapnells ont fracassé la poitrine, traversé l'épaule gauche et le bras. Je le soulève de sa couche de

sang; je le ranime et je lui fais un pansement. Il est courageux, il ne se plaint pas; il s'inquiète de ses camarades. Le troisième a reçu dans la hanche un éclat qui a pénétré dans le ventre et puis un autre éclat qui a éraflé le crâne; il cause, mais déjà une pâleur fatale le gagne. Le quatrième a été tué raide sur place. Il y en avait encore deux! Au bout de quelques instants, le résultat était le suivant : quatre morts, deux blessés graves.

Je n'ai vraiment eu la sensation du danger, auquel je venais d'échapper, que lorsque j'ai reconstitué la scène après le départ des victimes. L'obus à shrapnells a éclaté juste à hauteur de la tente, dans le fond à gauche du côté de la mer; il a craché sa mitraille, qui a éclaboussé tout autour dans un rayon de quatre à cinq mètres. Le culot a passé au-dessus de la tête, entre les deux toiles de tente, a crevé l'extrémité de l'une d'elles et s'est profondément enfoncé dans le sol derrière moi et légèrement à ma droite. J'aurais pu être décapité; la toile autour de ma tête est auréolée de trous de shrapnells; une seule balle était capable de traverser la tête! Un madrier, qui était à une courte distance en avant, a arrêté un assez grand nombre de coups; la tente porte une centaine de trous: chacun représente un projectile mortel. Vraiment, quand, quelques instants après, je me suis représenté ce qui était arrivé et ce qui aurait pu arriver, j'ai éprouvé une certaine émotion. J'en ai pourtant eu beaucoup depuis le 25 avril.

J'ai photographié la tente des secrétaires et j'ai gardé l'obus.

Il était dit que ce n'était pas suffisant. Ma première journée de médecin divisionnaire n'était pas encore remplie. La canonnade reprit dans l'après-midi. Vers sept heures, alors que nous nous mettions à table, il paraissait évident que les coups étaient nettement dirigés sur le quartier général. L'avalanche s'abattit d'abord sous la forme d'une grosse marmite, à soixante mètres devant notre salle à manger casematée; mes chevaux furent inondés d'éclats et de poussière... On nous fit signe que personne n'était touché. Alors, coup sur coup, quatre à cinq obus de 75, probablement des engins du Creusot, que nous avons vendus à la Turquie il y a quelques années... On les reconnaît sans peine, car ils éclatent à merveille. Personne parmi nous, dans la salle à manger, n'avait bronché; mais tous, nous étions sûrs que les obus étaient bien tombés, cette fois, au milieu de nos hommes. En effet on crie : « le médecin ! » Je jette un coup d'œil du côté d'Achi Baba, d'où continuaient à pleuvoir des obus, je cours et j'arrive devant un homme étendu de tout son long. Je le soulève; l'obus avait fracassé le crâne. Un deuxième gisait dans son sang; il avait été touché à la tête, derrière l'oreille. Il était fort agité; il donna un bon coup de dent au gendarme qui m'aidait à le panser. Je fis atteler une voiture, et un camarade l'accompagna à l'hôpital, sous la canonnade qui poursuivait plus loin son œuvre de mort.

Je n'ai tout de même pas osé dormir dans ma tente et j'ai, sur le conseil du général, trans-

porté mes pénates dans notre salle à manger. On travaille à nous construire un abri sérieux; c'est une alvéole de planches recouverte sur trois côtés d'une bonne épaisseur de sable qui atteint du côté d'Asie près de cinq mètres. Je pense tout de même que nous serons amenés à changer de bivouac.

17 juin 1915.

Chaque jour, j'ai l'occasion d'aller à Sedd ul Bahr. La route haute de Sedd ul Bahr-ville domine la mer. A travers un amas informe de démolitions blanchâtres, où pointent de çà de là un pan de mur, une cheminée, un morceau de façade, dans ce chaos qui s'étend sur des centaines de mètres de long, surgissent des arbres verts avec tout le printemps d'Orient, des grenadiers aux fleurs écarlates. La mer, de sa beauté la plus calme, étale ses lignes immuables à travers les échappées des ruines; elle est d'un bleu de paon. Par cette voie on atteint le grand château d'Europe, ruiné, percé, troué, quand même beau et puissant encore sur quelques faces, ayant gardé une majesté souveraine. A 22 heures le *Talbot* canonne le Soghon Déré.

18 juin 1915.

Cette nuit, dans le blockhaus, pendant qu'une pluie assez serrée d'obus de tous calibres sifflait

au-dessus de nous et éclatait dans la plaine, un gros cuirassé tonnait très fort et dominait tout de sa grosse voix. On n'y était plus habitué.

Mon alvéole, ou ma cage, dans le sable, est assez peu habitable. Je suis venu écrire au milieu des secrétaires d'état-major. Je préfère les mouches, la promiscuité et les indiscretions à la chaleur torride de mon alvéole. Le génie a construit des boxes de deux mètres sur trois et les a adossées à une dune de sable; le tout a été ensuite enfoui dans le sable jusqu'à concurrence d'une couche d'un mètre sur le toit et de trois mètres en arrière; nous sommes ainsi à l'abri des marmites de petit et moyen calibre.

Je suis allé déjeuner avec les médecins du service bactériologique, qui sont installés dans le château d'Europe; ce sont de charmants camarades, fort intéressants, avec lesquels on aime causer. Au retour, j'avais peine à me garer des projectiles. J'avise un abri d'artilleur quand les gerbes sont trop proches. On me montre une flaque de sang : « Un homme vient d'être blessé ici même et hier il y a eu deux morts. »

Je suis allé plus loin. Les Turcs font preuve d'une grande activité balistique. Leurs canons ne cessent de nous houspiller et maintenant ils tirent juste et bien.

Le général Masnou a un fils aviateur qui vient quelquefois déjeuner avec nous. Avant-hier, le jeune lieutenant avait été chargé par son père de repérer un point particulier du Kérévés Déré. Vers deux heures de l'après-midi, un bruit de moteur

s'entend assez proche; le général quitte son abri et regarde son fils monter dans les airs. Je le rejoins; nous convenons que tout semble favorable à une bonne reconnaissance. Soudain des shrapnells éclatent tout autour de l'appareil et forment de petits nuages en flocons blancs dans son sillage. Le tir était mieux ajusté que d'habitude; les flocons se suivaient régulièrement et paraissaient devoir rencontrer les ailes dorées de soleil. Le général regardait, anxieux; un moment il me dit : « Il est touché! » Je réponds : « Sûrement non », malgré l'impression toute différente que j'avais eue. Le général rentre dans son abri. Le lendemain matin le jeune Masnou a rapporté à son père le renseignement désiré.

J'apprends que ce matin, à 9 h. 30, un officier d'artillerie de son poste d'observation sur le Déroit, non loin d'Eski Hissarlik, a vu le périscope d'un sous-marin, puis un peu plus tard tout le sous-marin qui émergeait et qui semblait en avarie. Il demanda par téléphone s'il pouvait tirer; il attendit plus d'une heure la réponse. Le sous-marin avait eu le temps de se réparer et d'appeler un remorqueur qui était venu le chercher. Cela se passait sous notre nez, encore une fois près du cap Eski Hissarlik. On prétend que ce sous-marin était l'allemand qui a coulé le *Majestic* et le *Triumph* et qui est cause que la flotte nous a abandonnés. Ce serait donc ce fameux *U-51*, sur la randonnée duquel les journaux allemands ont donné de complaisants récits. De sa base navale, Wilhelmshafen, d'où il serait

parti, il aurait parcouru en un mois, du 25 avril au 25 mai, en passant par Gibraltar, les neuf mille kilomètres qui le séparaient de Constantinople. Les uns affirment que c'était bien lui que nous avons tenu pendant près d'une heure sous le feu de notre artillerie; d'autres contestent. Encore une fois, rien n'est plus difficile que d'être exactement renseignés sur ce qui se passe tout à côté de nous.

20 juin 1915.

Il paraît qu'hier les Turcs ont envoyé, dans la matinée, près de cinq cents obus explosifs très puissants sur les tranchées anglaises. Suivant le rapport qu'en ont fait les prisonniers, les Turcs étaient persuadés que leurs projectiles à haut explosif obligerait les Anglais à déloger, et qu'ils pourraient lancer une attaque sur le terrain vidé; ils n'osèrent pas insister. Mais alors ce furent les Anglais qui lancèrent contre eux une brigade soutenue par un régiment écossais, que renforçait une compagnie. Les Anglais ont fait preuve d'une grande bravoure; mais, ce qui montre l'extrême difficulté des opérations, c'est le résultat; il s'est traduit par des tranchées perdues et reprises; pas d'avance d'aucun côté.

Vais-je rester ici? On dit qu'un Directeur va venir de France; alors mon intérim serait terminé. En ce moment, pluie d'obus.

Quartier général de la 1^{re} division,
21 juin 1915, 11 heures.

Nous avons prononcé ce matin, dès l'aube, une attaque où le 6^e colonial jouait le principal rôle. Il n'est que 11 heures, et déjà les pertes sont importantes. Le commandant de la brigade, colonel Girodon, est blessé grièvement. Il y a une demi-heure environ, le colonel Noguès, du 6^e colonial, vient de passer sur un brancard ! On m'a averti ; je me suis précipité. Quatre hommes portaient une petite masse inerte, affaissée, vêtue de kaki. Un mouchoir blanc cachait la tête ; je le soulevai ; la tête était enveloppée d'un pansement taché de sang ; les yeux, autrefois si vifs, étaient ternes, le teint d'une grande pâleur : « Voulez-vous une voiture ? » — « Ce qui doit secouer le moins. Je crois que je préfère le brancard. » Je vérifiai la qualité des porteurs ; ils étaient huit, afin de se relayer et d'aller plus vite. Je fis détacher un médecin du poste voisin pour accompagner le convoi. Et longtemps, dans la plaine de la baie de Morto, je regardai la procession. La route était encombrée de voitures, de chevaux, de caissons d'artillerie attelés à huit chevaux ; les balles pleuvaient et les obus d'Achi Baba et d'In Tépé sillonnaient la voie douloureuse, tout du long. J'ai suivi, angoissé, de mes jumelles... Sur la crête, j'ai cru voir émerger le brancard d'une gerbe de fumée noire. Une heure plus tard, le colonel était trans-

porté à bord du bateau hôpital *Latouche-Tréville*. La poitrine est traversée dans toute sa largeur, de la gauche à la droite et de part en part; au crâne la blessure est moins grave.

Il est 15 heures. Depuis ce matin, 4 h. 30, les canons ont tiré d'une façon ininterrompue, le plus souvent à coups précipités. Une batterie de 75, tout ce qu'il y a de plus désagréable comme bruit, est dans notre voisinage immédiat. Comment ne devient-on pas fou? Et voilà à peu près vingt-quatre heures qu'il y a un tir sans répit, et deux mois que nous avons les oreilles et le cerveau assourdis...

Enfin, on dit que nous avons conquis trois tranchées et peut-être quatre. Il y a des prisonniers. Enfin!...

Le médecin divisionnaire se porte d'habitude pendant le combat avec le général de division, mais c'est le général lui-même qui n'a pas voulu que je le suive. Il occupe un trou blindé d'où on ne peut plus bouger. Aussi j'ai été plus utile ici, étant plus mobile. Avec cette guerre de tranchées, un général est un peu comme le marin enfermé dans les parois d'acier de la tourelle et ne communiquant à l'extérieur que par les fils téléphoniques.

Je n'ai pas eu beaucoup à intervenir, car nous connaissons le terrain parfaitement; les évacuations de blessés se font suivant des règles et des itinéraires déterminés.

Korka va bien; il est si paresseux que cela devient phénoménal et cela m'amuse. Par exemple il est très propre et cela le sauve. J'ai remplacé mon cheval numéro un par une magnifique bête

alezan doré qui, je l'espère, me mènera jusqu'à Constantinople.

22 juin 1915.

La campagne est très rude. La continuelle alerte et la constante menace des projectiles à l'arrière et dans le camp, l'impression qu'on a d'une avance extrêmement difficile sur les lignes du front tendent à déprimer les caractères vulgaires. Il faut se tenir sans cesse dans les régions de la mentalité la plus élevée; un instant de vertige et l'on serait perdu.

23 juin 1915.

Nous avons gagné une bonne partie; de nouvelles tranchées ennemies sont à nous. Avance sur toute la ligne. Le canon a fait une besogne très fructueuse. Les prisonniers disent que c'est une bouillie de cadavres; devant nos lignes et entre les premières et les secondes lignes turques, il y en a des monceaux. A l'ambulance n° 1, la mienne, un obus est tombé le 21 au milieu de trois cents blessés. Par leur attitude, les médecins ont sauvé la situation. L'ambulance n° 1 (médecin-chef M. Simonin que j'avais déjà pu apprécier à Koum Kaleh) a reçu pendant les journées des 21, 22 et 23 juin, huit cent trente et un blessés qui tous ont été pansés, injectés de sérum antitétanique, et quelques-uns opérés.

Quant à la partie gagnée après des combats d'une violence et d'une continuité qui ne purent lasser la vaillance de nos soldats, voici ce qu'on en a dit : C'était la journée des Français, les Anglais devaient avoir quelques jours plus tard leur tour de grande offensive. L'attaque s'étendait sur les deux tiers de notre front et c'étaient encore les lignes longeant le Kérévès Déré qu'il fallait aborder, en avant du ravin que nos efforts précédents n'avaient pu que très superficiellement entamer.

Avant-hier matin, à 4 h. 30, les deux divisions s'élançèrent à l'assaut des tranchées turques avec une ardeur que rien ne semblait pouvoir arrêter. En effet, à midi, la 2^e division s'était emparée non seulement de la double rangée des tranchées turques qu'elle avait devant elles, mais encore de la redoute du « Haricot » qui, par ses feux de mitrailleuses se combinant avec les feux de mousqueterie ennemie, l'avait forcée de s'arrêter lors du combat du 4 juin. Appuyée par notre artillerie, la 2^e division a soutenu son offensive brillamment ; mais la rapidité avec laquelle le succès avait couronné l'attaque de notre gauche ne put être atteinte sur notre droite où, comme au combat du 4 juin, la 1^{re} division, celle du général Masnou, se trouvait engagée. Les tranchées ennemies, enlevées tout d'abord, furent bientôt perdues à la suite d'une contre-attaque dans laquelle les Turcs firent preuve d'un acharnement inouï. Un violent retour offensif de la division la remit en possession de ces tranchées disputées avec tant de courage et

d'âpreté; une fois encore elle en fut rejetée. La lutte avait duré tout le jour et, des deux côtés, les troupes étaient fatiguées. On se résignait à tenter l'effet d'un bombardement quand finalement, en un suprême assaut, deux bataillons, l'un de légionnaires, l'autre de zouaves, enlevèrent à la baïonnette les retranchements qui purent être conservés. Le lendemain matin, en essayant de nous les reprendre, les Turcs se sont fait décimer.

24 juin 1915.

Nous avons eu une journée tranquille, presque sans marmites. J'ai profité de cette accalmie pour faire dans les bivouacs et les cantonnements un travail d'assainissement qui s'imposait; on ne peut imaginer à quelles monstruosité antihygiéniques on en arrive dans une armée en campagne. Nous avons créé une section d'hygiène, à la tête de laquelle j'ai placé un médecin du plus grand mérite, le docteur Clunet bien connu à Paris. Il faut faire la guerre à la saleté qui prend les proportions d'un véritable danger, aux parasites, aux mouches, aux moustiques. Il y a des milliers de cadavres à ensevelir, etc., etc.

25 juin 1915.

Nous ne savons pas ce qui se prépare, mais il y a certainement du nouveau. Pas un seul obus ne

nous est arrivé de la côte d'Asie depuis deux jours. Ce soir Maïdos ou Chanak brûle. On dit que la Bulgarie est entrée dans la danse.

26 juin 1915.

Ma case de bois recouverte de sable, qui menaçait de s'effondrer, a été refaite dans la journée; cette fois elle sera très solide. On n'y est pas mal; les obus ne l'ont pas traversée. Je continue à me battre pour la propriété des bivouacs. Je consacre à cette tâche absolument urgente mes journées. J'ai organisé les fontaines, sources et puits... J'ai des randonnées à faire d'un bivouac à un autre et de fontaine à fontaine. Je suis ravi de mon nouveau cheval qui est d'un alezan doré idéal; il est ardent, solide, très élégant et très docile. C'est un animal auquel je m'attacherai.

27 juin 1915.

Les batteries turques de la côte d'Asie, après leur silence de quatre jours, ont repris leur canonade.

Je poursuis la mission que je me suis imposée de surveiller et d'assainir. Comme les jours précédents, je cours les bivouacs, donnant des ordres, interrogeant les hommes. C'est drôle, un soldat en guerre! Je le connais si bien maintenant! Il m'émeut et il m'amuse; c'est si extraordinaire et si profondément, si animalement humain.

Grâce à M. Clunet, la fontaine du monastère, dégagée de ses ruines, de ses cadavres, des ordures, renaît poétique, charmante et plus jeune. Un petit filet d'eau clair et frais coule délicieusement.

Hier à 6 heures du matin un aviatik turco-allemand a lancé une proclamation en hindoustan, destinée aux soldats indiens dans nos lignes françaises de la 1^{re} division, et des proclamations en français pour les troupes anglo-françaises.

28 juin 1915.

Les Anglais ont attaqué ce matin et ont eu un réel succès. Ils ont gagné quinze cents mètres entre la mer et Krithia. Quinze cents mètres, cela doit représenter beaucoup de tranchées! De plus, ils ont pris trois canons, plusieurs mitrailleuses et fait un grand nombre de prisonniers. Nous sommes heureux et ravis... Cela n'a pas empêché un arrosage intensif de notre camp par de grosses marmites. L'une a éclaté devant ma case, à dix mètres; je l'ai photographiée!

Ma tournée d'hygiène, à cheval, m'a mené ce matin vers 9 heures à la fontaine Vermersch, que nous avons fait aménager pour fournir aux hommes une eau potable dans les meilleures conditions. Autrefois discret et pittoresque, ce coin est devenu un véritable bazar et une place publique. Les arbres ont disparu. Il n'y a plus un brin d'herbe, ni une fleur. Tout le ravin est garni de canons, ce qui attire de la part de l'ennemi des ripostes fort

dangereuses. Je franchissais au petit trot les premières pentes du ravin quand une gerbe blanche s'élève, énorme, d'un point voisin. Je presse l'allure de ma bête pour essayer de photographier, mais, dans ma hâte, je ne vois pas un 155 long merveilleusement dissimulé; le coup part à un mètre de moi. Je suis surpris et ma bête encore plus. J'en ai raté ma photographie.

A la fontaine, je mets pied à terre et j'interpelle tout de suite la sentinelle : « Il y a beaucoup de mouches ici ». — « Ah! monsieur le major, c'est le sang du camarade qui a été blessé. » En effet la sentinelle précédente avait reçu une balle; on n'avait pas encore nettoyé le sang. « Va me chercher le médecin-chef du 175^e régiment, mon ami. » — « Il est aux tranchées. » — « Alors va chercher M. Armanet. » C'est un camarade, qui a construit à quelques mètres de la tranchée l'abri très confortable que j'ai habité du 24 au 30 mai et du 6 au 13 juin. Le factionnaire part à la recherche de M. Armanet; il revient bientôt : « M. Armanet est mort depuis six heures ce matin! » Je vais voir. Le repaire a sauté; je le retrouve anéanti, pulvérisé. M. Armanet a été broyé dans son lit. Un autre médecin, l'aide-major de 2^e classe Bonhomme, qui était auprès de lui dans le repaire, a été blessé; il est resté longtemps sous les décombres sans pouvoir être dégagé, douloureusement atteint, accolé à un cadavre informe qui l'ensanglantait. Un infirmier du 1^{er} bataillon du 175^e régiment, Courthaudon, a été grièvement blessé. J'ai, dans ce repaire, pendant les deux semaines que j'y ai

passées, évoqué combien de souvenirs, suivi combien de rêves, parmi les brassées de coquelicots rouges dont je l'avais paré. Le sanctuaire avait été respecté jusqu'ici. Il a fallu la prodigieuse canonnade du retour et l'annonce de la victoire anglaise pour dissiper ma mélancolie.

Du vieux monastère d'Eski Hissarlik j'étudie à la longue-vue avec la dernière précision les fouilles de Troie, qui se trouvent dans « la Plaine de Troie » sur la côte d'Asie, non loin de Koum Kaleh. Quelle résurrection d'un passé si profondément émouvant ! C'est d'un intérêt passionnant.

Les tombes mises à découvert, par le creusement de nos tranchées, et dans lesquelles ont été recueillies de si jolies poteries, sont situées au contraire dans nos lignes sur la presqu'île de Gallipoli. Elles proviennent de la nécropole d'une colonie d'Athènes, Éléonte. C'est là que Miltiade prépara son expédition sur Lemnos et qu'Alexandre le Grand s'embarqua pour la Troade.

Pendant que j'écris, une fusillade très violente a lieu ; c'est une nouvelle attaque des Anglais. Cela prend une ampleur prodigieuse. Le canon s'en mêle. Que les Turcs soient donc battus !

30 juin 1915.

Ce matin nous avons été violemment bombardés. Un cuirassé a tiré cet après-midi sur l'Asie ;

c'est le premier bateau qui nous soit revenu.

Hier au soir, vers 21 heures, le ciel du côté des Turcs était d'un noir d'encre. Un vent de tempête soufflait. Dans le golfe de Saros, vers Gaba Tépé, éclairs énormes et muets sur l'écran tragique. Par moments, de l'autre côté de la presqu'île de Gallipoli, vers Maïdos, le ciel s'embrasait. La flotte anglaise se fâchait; elle était loin puisqu'on n'entendait pas les coups. Qu'a-t-elle fait? Au bout d'un moment la mêlée devint générale; cela devint effrayant. Les Français ont attaqué à leur tour et gagné des tranchées.

J'ai envoyé hier à ma femme une boucle de ceinturon turc recueillie sur un cadavre, tout à fait en avant des premières lignes. J'y joins un «billet d'hôpital» d'un Turc pris sur un blessé; ce billet est couvert de cachets, chaque Turc en ayant un qui doit dire ses noms et qualités.

L'attaque que les Anglais ont si brillamment menée dans la journée du 28 mai s'est effectuée sur leur gauche entre les avancées de Krithia et le golfe de Saros. De ce côté, un ravin dévale du village; il est précédé par une hauteur dont la pente montante était défendue par une suite de quatre tranchées étagées, qu'il importait d'avoir conquises avant de pouvoir songer à la prise du village. Il paraît que l'attaque à la baïonnette se fit avec un tel élan qu'elle ne s'arrêta qu'après l'enlèvement successif des quatre étages de tranchées; c'était là l'objectif, qui, sur un point, fut même dépassé. Beau succès; le camp s'en est enthousiasmé.

Les Français n'ont pas voulu rester en arrière de leurs alliés. A la tête du terrible ravin du Kérévès Déré, qui nous oppose tant de résistance, se trouvait un enchevêtrement de tranchées en lignes parallèles et de boyaux formant lacis, qu'on désignait sous le nom de « Quadrilatère » et qui gênait notre avance future. Enlevé d'assaut et quoique violemment contre-attaqué, le « Quadrilatère » nous est resté.

Le général Gouraud était allé féliciter les troupes pour leur brillant fait d'armes, et particulièrement des fractions de coloniaux qui s'étaient laissé entraîner trop loin par leur élan et qui, par leur courageuse attitude, avaient tenu en respect les Turcs prêts à les envelopper. En revenant, il est allé voir des blessés et c'est alors que, sortant dans la rue, entre mon ambulance et celle de la 2^e division, il a été victime d'une marmite, dont l'explosion l'a projeté par-dessus un mur de moellons haut de deux mètres environ et par-dessus un figuier jusque dans l'ambulance de la 2^e division; le mur de moellons était doublé d'une rangée de caisses en bois ayant contenu des gargousses. Le général a le coude broyé, la cuisse cassée, la jambe cassée; on l'a ramassé inanimé dans la cour de l'ambulance. Le figuier avait amorti la chute.

Le colonel Noguès, blessé à l'attaque du 21 juin, est parti pour Toulon. J'attends avec impatience de savoir s'il est arrivé à bon port. Notre Corps Expéditionnaire est vraiment bien éprouvé.

2 juillet 1915.

A la guerre, il y a beaucoup de changements pour les officiers. J'ai été médecin en chef de l'expédition de Koum Kaleh, qui n'a duré que quelques jours. J'avais alors vingt et un médecins sous mes ordres, trois bateaux-hôpitaux, etc.; puis, quand nous avons débarqué ici, le 29 avril, je suis redevenu simple médecin-chef du 6^e colonial. Comme le directeur du service de santé, dont la venue nous avait été annoncée et qui est en effet arrivé, n'est resté que quelques jours au cap Hells, le médecin de la 1^{re} division a pris la place qu'il devait occuper, et, comme il fallait un remplaçant à ce médecin, j'ai été appelé à faire l'intérim de sa division. Après-demain doit arriver un nouveau directeur de la Santé, ce qui me fera tout naturellement redevenir médecin-chef de mon régiment.

3 juillet 1915.

J'écris longuement au brave colonel Noguès, qui est si regretté.

A la fin du déjeuner, grand émoi dans la salle à manger de notre quartier général. Nous entendons des coups de fusil très proches. Des plantons font irruption chez nous en criant : « Un Sénégalais fou nous tire dessus. Il vient! » Nous aurions été

en mauvaise posture, car notre salle casematée n'avait qu'une issue; de plus, nous ne disposions ni de revolvers, ni de fusils. J'envoie deux hommes chercher leurs carabines, mais ils reviennent sans cartouches. Heureusement la sentinelle sous les armes avait arrêté le fou qui s'était précipité du côté de la mer. Je m'élançai à sa poursuite. Il y avait toute une meute hurlante. C'est une chasse à l'homme émouvante. Des coups de feu partent de tous côtés. Enfin le malheureux est abattu. Tout le monde s'en attribue le mérite. La vérité était plus simple et plus belle.

Un caporal sénégalais, voyant le fou tirer sur notre sentinelle et la blesser grièvement, prend un fusil, se met dans la position du tireur à genou, ajuste et abat. Beaucoup de témoins ont vu la scène. Quand il s'est agi de trouver le caporal sénégalais pour le féliciter, il avait disparu.

On n'a jamais su qui il était.

4 juillet 1915.

J'ai vu ce matin le nouveau directeur du service de santé; il est sympathique et ce sera, je crois, facile de travailler utilement d'accord avec lui.

Nous recevons nos provisions de France, quelques-unes de Grèce. Pour la première fois aujourd'hui, depuis le 29 avril, j'ai mangé du pain, du vrai pain qui n'avait pas un jour. Le nôtre a huit ou dix jours et est quelque peu moisi.

Vers 10 h. 50 un obus turc a réussi à faire sauter le dépôt des crapouillauds.

Ce matin, les Turcs, dès 3 heures, avaient attaqué vigoureusement les Anglais et la charnière anglo-française. Comme préparation d'artillerie, ils ne se sont pas contentés d'arroser avec leurs batteries d'Europe et d'Asie les premières lignes; ils ont criblé d'obus la zone d'arrière du Corps Expéditionnaire d'Orient. Quelle pluie de ferraille! Pas un pouce de terrain n'a été épargné. Nous sommes canardés de partout. Heureusement, il y a plus de bruit que de mal. Pourtant, on dit qu'à Sedd ul Bahr, à la plage « V », il y a plusieurs centaines de chevaux éventrés. Jamais on n'avait été bombardé aussi copieusement. Les Turcs s'enhardissent parce que la flotte n'est presque plus active. Autrefois, quand la côte d'Asie osait tirer, deux ou trois bateaux ripostaient; maintenant rien ne gêne plus les batteries qui s'y sont installées. N'a-t-on pas prétendu qu'il y en avait même à Koum Kaleh.

A 16 heures j'apprends par le vaguemestre que le *Carthage* vient d'être torpillé en rade de Sedd ul Bahr. Il a coulé en quelques minutes. Il n'y a pas de victimes. Cependant les chevaux et les bagages du général Gouraud auraient disparu. Le *Carthage* venait de débarquer 37 000 obus de 75.

6 juillet 1915.

Calme sur toute la ligne. Ce qui nous a valu l'effroyable arrosage d'hier depuis 3 heures du matin jusqu'à midi, c'est une attaque générale des

Turcs. Le concert était complet. Sans compter les batteries d'Europe et d'Asie, un cuirassé turc, embossé dans le Déroit entre Maïdos et Chanak, a craché sa mitraille; des tirs à longue portée sont allés menacer les Australiens jusqu'à Gaba Tépé, et les avions à la croix noire ont mêlé l'éclat de leurs bombes à l'inferral tapage; mais, pour tout le bruit qu'ils ont fait et qui dépassait en proportions les précédents, les Turcs n'ont pas obtenu le moindre résultat. Comptant nous avoir anéantis dans nos tranchées, ils sont sortis des leurs à la gauche de notre front et sur un certain nombre de points du front anglais, mais mollement et par vagues hésitantes. On prit le parti de les laisser approcher et de les mitrailler presque à bout portant. La plupart sont restés sur place et la tranquillité d'aujourd'hui nous prouve qu'on leur a ôté l'envie, pour quelque temps du moins, de recommencer.

7 juillet 1915.

Le bruit se répand qu'il y aura du nouveau d'ici quelques jours. Un grand succès est proche...

Comme on a besoin de se reprendre aux choses qui font la douceur et le charme de l'existence! Il semble que ce soit précisément après les journées les plus accablantes, où l'on était comme anéanti sous la rafale meurtrière, que l'esprit cherche à se dégager le plus vite de ces impressions de massacre et de mort et reprenne son vol vers l'idéal de la vie.

8 juillet 1915.

Journée très calme, mais particulièrement chaude. Le bain est très en honneur. Des milliers de soldats se baignent chaque jour dans les eaux bleues ; c'est excellent. Mon cheval est parfait et je fais de courtes, mais agréables promenades.

Quartier général, 9 juillet 1915.

Il vient de se lever sur nous une tempête de sable qui rend la vie impossible. Si cela devait durer on deviendrait fou ; on n'y voit pas maintenant à deux pas devant soi ; la respiration manque.

Je suis allé plus tard à cheval dans les lignes anglaises et à la plage « W », entre les caps Tekké et Hellès. Il y avait bien un peu de poussière et de sable, mais pas au point de gêner la promenade. Du côté anglais, on a tout de suite l'impression que c'est moins « marmité », plus confortable. Nos alliés ont aussi plus de place. Ils sont moins serrés. A la plage « W » on voit la quille du *Majestic* retourné, un sous-marin, des torpilleurs, quelques remorqueurs, des embarcations à vapeur, d'autres à pétrole. Sur le rivage, il y a de l'animation, des mouvements de débarquement, des quantités de marchandises. Le long des falaises, sont situés les approvisionnements avec des montagnes de caisses et, vers le cap Hellès, un hôpital de campagne que

j'ai visité et photographié. Les tentes sont vastes, spacieuses. Chaque malade a sa moustiquaire. J'ai essayé de voir le lieutenant-colonel docteur Steinthal, il n'était pas là. Je le trouverai demain.

10 juillet 1915.

J'ai pu rencontrer ce matin dans son ambulance le lieutenant-colonel docteur Steinthal, de Manchester; c'est un homme charmant, fort aimable, et que je reverrai avec plaisir.

11 juillet 1915.

Demain, grande attaque; elle sera poussée très activement. J'espère que nous avancerons. J'ai été prié de garder pour le combat la direction des opérations divisionnaires. Après, je rejoindrai mon régiment, le 6^e colonial, qui est bien décimé et bien changé.

12 et 13 juillet 1915.

La grande attaque, annoncée hier, n'a pas été générale; elle s'est effectuée ce matin, au point du jour. Des troupes anglaises et françaises y ont participé, mais seulement sur certains points de la ligne. La droite et le centre droit des Anglais y furent engagés; la lutte qu'ils eurent à soutenir

pendant toute la journée du 12 fut très dure et longtemps indécise ; elle se termina toutefois par le refoulement des Turcs hors de leurs tranchées. Prévus avec plus d'ampleur, l'action s'acheva le 13, sur un important succès qui restait à développer. Dans le même temps, les Français, dont l'objectif était encore le formidable Kérévés Déré, s'attaquèrent sur leur extrême droite à la partie basse du ravin, voisine de l'embouchure de la rivière. Dans la matinée du 12, ils se rendirent maîtres très rapidement des premières tranchées ennemies ; les secondes tranchées les arrêtaient ; mais elles furent prises le soir, à la suite d'une charge magnifique des zouaves et de la légion étrangère ; ces gains furent complétés et consolidés le lendemain, 13. Pour leur part, les Français avaient fait plus de deux cents prisonniers, les Anglais un peu moins.

La flotte, par ses tirs continus sur Achi Baba et sur les batteries de la côte d'Asie, avait facilité l'opération, qui n'en a pas moins été très coûteuse et qu'une extraordinaire dépense de courage et d'énergie n'a pu rendre décisive. J'ai noté heure par heure pour la journée du 12, la plus rude et la plus meurtrière, la répercussion que nous eûmes, du quartier général de la 1^{re} division.

4 h. 30. — Je suis réveillé par le bruit d'une canonnade vigoureuse. Je me lève aussitôt. A notre gauche, du côté anglais, la partie est engagée. Une fusillade très nourrie domine. Il y a, par intermittences, des rumeurs sourdes de grosses

pièces des bateaux. La marine anglaise n'abandonne pas ses soldats.

5 heures. — Le 75, voisin du quartier général, commence à tirer. Nos 155 des ravins du Monastère et de Vermersch entrent dans la danse. Près de nous, sur la place, des centaines d'Anglais se baignent tranquillement. Un de nos régiments d'Afrique fait l'exercice. Cependant, sur le pont Ferrero qui est devant nous, des soldats en armes passent sans interruption, l'un derrière l'autre, à la file indienne; ils sont en capote bleu clair et n'ont pas le sac au dos.

6 heures. — Le général de division Masnou, son chef d'état-major Romieux, les officiers de la suite, montent à cheval pour aller rejoindre leur poste de commandement.

6 h. 15. — Notre artillerie lourde est vivement prise à partie par la côte d'Asie, qui envoie des rafales de deux ou trois grosses marmites en même temps.

6 h. 30. — Nous avons notre part; le pont Ferrero, les bivouacs voisins sont bombardés. On dit que la plage de Sedd ul Bahr a été inondée de projectiles dès le début.

En avant, les falaises et les hauteurs sont noyées de brume, de fumée et de poussière. Il est impossible de rien distinguer. Nous nous portons au-dessus de nos casemates pour voir tirer les batte-

ries de la côte d'Asie; de ce côté l'atmosphère est d'une limpidité absolue. On voit sortir d'un ravin, non loin du rivage, une colonne épaisse de fumée blanchâtre; la détonation vient ensuite; les gros flocons ont caché l'éclair du feu. C'est ainsi que les Turcs l'ont voulu; pour masquer le véritable emplacement des pièces, ils font un rideau de fumée. Cela n'empêche pas nos 155 de répliquer sévèrement. Le duel est imposant.

6 h. 50. — Reprise très accentuée de nos 75 et de toute notre artillerie. Une cinquantaine de baigneurs s'ébattent joyeusement dans la baie de Morto. Les charrettes circulent sur les routes et font leurs corvées habituelles; elles vont chercher l'eau, le pain, la viande. On dirait qu'il y a par là le marché du samedi. L'illusion est complète. Il y a des véhicules de toutes formes et de tous styles, quelques-uns portant encore les adresses bien apparentes du boulanger et de l'épicier à qui elles furent réquisitionnées. Les conducteurs ont enlevé leurs vestes; ils marchent pour la plupart à côté de leurs bêtes dans un accoutrement peu militaire. Il fait naturellement très beau. Il n'y a pas un nuage au ciel.

7 h. 10. — Recrudescence des canonnades diverses et des mousqueteries. La cacophonie est à son comble; elle est d'ailleurs terrifiante. Le front s'obscurcit davantage; des nuages lourds refluent en arrière. De la côté d'Asie, les ripostes se suivent de plus près. Nous sommes entourés de

gerbes d'éclatement gigantesques. Le sol tremble. Là-bas le bois de cyprès, qui abrite le cimetière turc, est bombardé à son tour; c'était un asile de fraîcheur, de poésie délicieuse et de repos. Depuis que nous sommes dans le pays, les cyprès ne cessent d'être la cible préférée des obus. La dévastation recommence; les flèches alignées des verdure sombres baignent dans la fumée de mort; elles ne pointent un instant que pour s'obscurcir encore. Sur la route à flanc de coteau, qui vient de Sedd ul Bahr et qui contourne le bois de cyprès, des prolonges d'artillerie galopent; elles se lancent dans la fournaise et disparaissent; on est étonné de les voir reparaitre intactes plus loin.

7 h. 30. — Nos petits 75, furieux, tapent sans répit. A travers la fumée du bois de cyprès, les lueurs de nos canons éclatent : nos artilleurs ne se laissent pas intimider! L'Asie redouble de rage. Nous tirons plus fort et le dernier mot nous reste. Des pentes des ravins, nos 155 hurlent; l'obus part avec une fusée allongée de flocons blanchâtres. Le bruit du 155 est grave et lent.

7 h. 40. — Crescendo général extrêmement puissant. L'Asie tire. Nous ripostons sur l'Asie. Embrassement universel, folie qui donne la mort et qui la brave. Émotion indicible quand on pense que tout cela n'est rien sans le courage du petit fantassin qui sort de sa tranchée, baïonnette au canon. C'est le moment de l'assaut...

7 h. 50. — Nous voyons un torpilleur anglais de haute mer s'avancer dans les Détroits; deux autres le suivent. Plus loin il y a une longue file de fumées noires sur le bleu de l'incorruptible Hellespont. On est ravi : la Marine reparait! Nous sommes tirés de notre ravissement par une pluie exagérée de balles; l'une d'elles s'enfonce dans le sable à mes pieds; je me déplace et vais m'asseoir à l'écart. Une autre balle siffle à mes oreilles et m'éclabousse de sable dans le cou.

Arrive une estafette à cheval, disant qu'un colonel a été blessé. Des obus semblent avoir mis le feu près de la fontaine Vermersch.

8 h. 5. — Un torpilleur franchit les Détroits devant Eski Hissarlik. Sifflements, grondements, hurlements, bourdonnements d'obus de tous les côtés. Quand le canon fléchit une seconde, la mousqueterie reprend sur le tout.

8 h. 10. — Deux torpilleurs sortent des Détroits en lâchant sur la côte ennemie toutes leurs bordées; des obus qui leur sont destinés pleuvent jusqu'ici.

8 h. 15. — J'apprends qu'une marmite est tombée sur le poste de commandement « A » de la 1^{re} division et a causé des dégâts énormes. Le commandant Romieux est tué; le général de division Masnou est mortellement blessé; tous ceux qui étaient au poste de commandement auraient été blessés; on dit qu'ils sont huit ou neuf. Le colonel Bulleux, de l'infanterie coloniale, qui commandait

la 1^{re} brigade, est parmi les blessés. Il y aurait encore le capitaine Berge de la 1^{re} division, le capitaine Boissonas de l'état-major général, des sous-officiers et des soldats.

8 h. 30. — Une voiture d'ambulance arrive au quartier général. Elle rapporte le corps du commandant Romieux, l'homme le plus actif et le plus brillant de tout le Corps Expéditionnaire. Du sang dégoutte en abondance de son corps inerte. Le crâne est fracassé et le cou ouvert. Un grand pansement cache la blessure. Nous prenons le cadavre ensanglanté sur le brancard kaki et nous le transportons dans la cellule laissée libre par le départ du capitaine Ruault.

8 h. 45. — Le capitaine Berge passe sur la route dans une voiture d'ambulance; il est blessé à la tête. Il est assis en compagnie de deux ou trois autres blessés; je lui offre mes bons offices, mais il ne réclame qu'une chose, arriver au plus tôt à l'hôpital. Les routes défoncées et poussiéreuses sont pénibles pour nos malades.

8 h. 55. — J'entends de grosses bordées de la Marine. Il paraît que ce ne sont pas les premières, mais j'avais été assez occupé par les blessés pour ne pas les entendre.

9 h. 20. — Un aéroplane, salué par des shrapnells, nous survole. C'est un ami anglais; il a la cocarde rouge et blanche.

On ne sait rien des résultats de l'engagement. Les Anglais devaient livrer une bataille importante; quant à nous, notre programme était plus modeste, étant données la faiblesse de nos effectifs et l'insuffisance de nos réserves. Nous devons cependant nous emparer de quelques lignes de tranchées en bordure du fameux entonnoir du Kérévès Déré. La fusillade est moins vive. Il y a même de courts moments de répit, les premiers depuis 4 heures ce matin.

9 h. 30. — Le tir des Anglais semble s'éloigner.

9 h. 55. — Sur un brancard quatre hommes portent un blessé au quartier général. Nous accourons. Le visage est caché sous des papiers de journaux. Je soulève les papiers. C'est notre général. Il est étendu, les yeux à demi voilés; il ne nous reconnaît pas. Je fais accompagner le général Masnou par un deuxième médecin, qui me rapportera le bulletin de santé. Tous, nous sommes consternés. Le général Masnou était la bonté et la bienveillance mêmes.

10 heures. — Le capitaine Berge a été embarqué sur la *Bretagne* à destination de Bizerte; ses blessures ne seraient pas très graves.

10 h. 30. — Le canon se tait. Nous retombons à un silence impressionnant. Alors les cigales se remettent à chanter dans les feuillages lourds de poudre et de poussière.

11 h. 30. — Le général Masnou a dû subir une intervention au crâne. Il a reçu également une blessure grave au genou droit. Cependant il a été évacué dans de bonnes conditions sur la *Bretagne*.

11 h. 55. — Un contre-torpilleur revient du Kérévès Déré. La canonnade est lente, espacée. Les ripostes turques ont depuis longtemps faibli. Quand tout semble enfin s'apaiser, le 75 recommence.

12 h. 15. — Nous essayons d'aller prendre quelque nourriture. La canonnade n'a plus que son allure de tous les jours. Nous avons appris que tout va bien, mais nous n'avons aucune précision. Pendant la sieste, les cigales chantent, les soldats du génie scient les planches du cercueil de notre camarade.

14 h. 30. — La vie reprend comme chaque jour. Les soldats font queue aux fontaines; d'autres se baignent par centaines.

15 h. 15. — Reprise de la canonnade.

16 h. 15. — J'apprends que deux médecins ont été blessés.

16 h. 30. — Les canons grondent comme aux heures les plus solennelles. Il est question en effet de reprendre l'attaque et d'affirmer nos succès.

16 h. 50. — On nous amène des prisonniers turcs. Ils sont exténués et n'ont pas mangé depuis deux jours.

17 heures. — Défilé incessant de troupes qui se portent en avant pour renforcer.

17 h. 10. — Grand concert des canons.

18 h. 20. — Sans discontinuer, les 75 tapent, les 155 tonnent, les renforts défilent.

19 h. 30. — L'attaque reprend.

20 h. 30. — On me téléphone, sachant que j'aime la marche en avant, que nous occupons les tranchées turques H, I, J, K. Nous nous précipitons sur la carte! Oui, c'est bien!

20 h. 40. — Il est rapporté qu'un torpilleur turc (?) s'est présenté à l'entrée du Kérévés Déré. Plus tard on apprend que c'est seulement un des nôtres qui avait mal réglé son tir.

21 h. 1. — Le projecteur turc de Chanak promène sur la mer et sur notre droite ses faisceaux lunaires; sur tout le front on lance des fusées éclairantes.

22 heures. — Le lieutenant-colonel Vernhol vient à la 1^{re} division comme chef d'état-major. Il prend immédiatement son service en cas d'inci-

dents qui se produiraient dans la nuit. Nous causons des événements de la journée à jamais mémorable pour la 1^{re} division.

Nous allons nous coucher très tard.

Cette journée du 12 juillet affirme notre supériorité sur les Turcs. Leur résistance faiblit. L'armée anglaise déborde sur la gauche et s'apprête à marcher résolument en avant.

Je regagne la case dévastée, où je reste seul maintenant.

14 juillet 1915.

Au moment où j'écris on ne s'entend plus. Le canon couvre la voix. Tout lui obéit ici et quand il parle, toute cette vieille falaise qui a vu Achille et Hector, Alexandre le Grand et Xerxès, tremble jusque dans sa base.

Eski Hissarlik, 15 juillet 1915.

J'habite maintenant un trou creusé dans la marne grise, très dure, sur le rivage de la baie de Morto. Il y a tant de mouches dans ce nouveau repaire que je suis obligé d'écrire dans l'obscurité; je n'aime pas beaucoup cela.

J'ai tenu entre mes mains et j'ai dessiné sur mon album la grosse marmite de 105 qui est tombée le 12, à 7 h. 15, un peu avant l'assaut, sur le poste de commandement de la division et qui a

fait tant de victimes. Le chef d'état-major Romieux, qui n'avait que quarante-cinq ans et qui a été tué, était un homme excessivement autoritaire mais très calé. Je n'étais pas d'abord dans ses bonnes grâces, parce que je lui tenais tête sur les questions de mon ressort; mais, par la suite, il se plaisait beaucoup à nos discussions. C'est terrible de voir mourir un homme comme celui-là, d'une énergie prodigieuse, d'une activité et d'une intelligence hors de pair. La 1^{re} division s'est complètement renouvelée.

Au fond de la falaise d'Eski Hissarlik,
16 juillet 1915.

Mon régiment est en première ligne. Je suis allé voir ce matin les tranchées avancées pour réorganiser le service et répartir les médecins. Quelle odeur dans toute cette glorieuse humanité! Quand cela ne sent pas franchement quelque chose, cela tourne au cadavre. Il y a des parapets qui sont faits de cadavres; on a jeté de la terre dessus, de la chaux, du crésyl; mais quand une balle dérange la belle ordonnance, crève une peau trop gonflée, cela devient immonde. Dans une tranchée, on marchait sur des planches qui rebondissaient, très élastiques, sur des cadavres turcs!

Depuis hier les monitors anglais (cuirassés à fonds plats) ont fait leur apparition; ils ont tiré dans la nuit sur Erenkeuï et sur le fond du Kérévès Déré, du côté de Saros, à travers la presqu'île et

au-dessus de nous. Quel vacarme ! Pauvre Erenkeuï ! C'était si délicieusement pittoresque, cette ville étagée sur l'Hellespont. On n'y avait pas touché jusqu'ici ; mais, à présent que c'est commencé, gare ! Pauvre chère beauté !

Les Anglais ont bien travaillé le 12. Dans la nuit du 12 au 13, un bond en contre-attaque des Turcs leur avait repris, sur leur droite, quelques-unes des tranchées conquises et qui précisément constituaient une position vitale, dont la perte mettait en péril les autres tranchées gagnées. Coûte que coûte il fallait réparer un échec dont les conséquences risquaient d'être aussi compromettantes. Immédiatement l'attaque fut réorganisée ; des canons de 75 français furent requis ; une brigade de la Royal Naval Division fut lancée en avant, et, soutenue par notre artillerie, elle arracha, d'un vigoureux élan, aux Turcs la position qui rendait aux Anglais, avec la sécurité pour le présent, la certitude de pouvoir bientôt franchement progresser. Il faut que ce soit par eux que s'opère la marche en avant, car ils n'ont devant eux que des pentes assez faibles et des glacis, tandis que nous pouvons longtemps encore être arrêtés par les puissants obstacles de Kérévès Déré.

17 juillet 1915.

Avant hier matin j'ai quitté ma division ; on m'a félicité de mon zèle, de mes rapports savants, et... on m'a renvoyé au 6^e colonial. Privé du colonel

Noguès, le régiment ne m'a plus semblé le même.

La chaleur est très forte; on peut la supporter, mais les mouches! Le pays est desséché au delà de toute expression; les routes défoncées par le très lourd charroi des canons et des caissons à munitions sont des fleuves de poussière impalpable et blanche, qui vole au moindre vent. Une petite brise, qui serait délicieuse, amène des tempêtes de poussière et de sable.

On dit qu'il va venir un mercanti à Sedd ul Bahr. Ce sera un grand progrès, car on ne peut pas se figurer à quel point nous sommes démunis des menus objets les plus accessoires.

19 juillet 1915.

Je sors à 7 h. 30 à cheval et, après un arrêt aux postes de secours de l'arrière, je vais à pied aux premières lignes. Je vois Nibaudeau et le commandant de l'artillerie Holtzapfel. Par les créneaux, ils m'expliquent la configuration du sol, que je connais déjà, et les nouvelles tranchées conquises les 12 et 13. Ensuite je pousse jusqu'au point « L » qui domine le Kérévès Déré. Je distingue dans leurs capotes bleu foncé les cadavres des Sénégalais partis à l'assaut et qui sont restés là, tels qu'ils sont tombés, figés dans les attitudes du combat. Panorama sublime, grandiose, qu'aucune toile ne rendra jamais; on a sous les yeux la preuve de leur héroïsme. Une tranchée, dite « la tranchée grise », paraît avoir été comblée. Ajustez

vos jumelles : c'est rempli de cadavres turcs...

A 13 heures, je reçois un mot du commandant Callisti, chef de corps du 6^e colonial : « Le 1^{er} bataillon va ce soir à Ténédos, au repos. » Il est entendu avec le commandant Callisti que j'accompagnerai le 1^{er} bataillon. A 18 heures, je prends la pinasse (grand canot à pétrole) qui traverse la baie de Morto et me transporte à bord de la *Marie-Antoinette*, qui partira ce soir même pour Ténédos. En attendant, je m'assois confortablement sur l'appontement adossé au *River Clyde*, le fameux steamer échoué par les Anglais à la plage « V ». J'y suis rejoint par un excellent camarade, le docteur Richet, qui, lui aussi, va à Ténédos. La soirée est merveilleuse; les étoiles brillent d'un éclat inaccoutumé. Tout d'un coup, vers 23 heures, quatre obus éclatent à la fois, à quelques mètres devant nous, avec un fracas épouvantable. A peine revenus de notre surprise, nous recevons une deuxième bordée, puis une troisième, et le bombardement continue. Au bout d'une demi-heure, les coups ne sont plus dirigés sur nous. La première bordée n'avait atteint personne; la deuxième était tombée près du château d'Europe, au milieu d'une compagnie du 6^e colonial, qui arrivait pour embarquer. Ce fut un carnage horrible; des têtes sont enlevées, des entrailles arrachées. Au total dix-huit morts, quarante-huit blessés.

Les survivants affolés courent aux bateaux et y portent un moment la panique. Le calme se rétablit peu à peu. Nous avons tous cru que nous ne pourrions pas échapper. L'ennemi nous ayant

repérés, il était probable qu'il essaierait de couler un de nos bateaux allant à Ténédos... Les deux premiers, les plus petits, s'en vont sans incidents. Mais nous... Avec quelles précautions nous démarrons, dans le plus grand silence et tous feux éteints. Nos cœurs battent; car, ayant été épargnés par les obus de la côte d'Asie, il faut encore échapper aux sous-marins.

Enfin nous arrivons au petit jour en vue de Ténédos. On aborde en face d'une immense plaine où se trouve le champ d'aviation franco-anglais des Corps Expéditionnaires. C'est magnifique. Imaginez le plus beau des aérodromes, où il y a sans cesse des avions en mouvement. Les aviateurs sont des hommes extraordinaires, très intelligents, très décidés, qui rendent les plus grands services aux armées alliées. C'est un charme de causer avec eux. Ils accomplissent tous les jours des prouesses.

Ma tente est dans un bois de pins isolé, à deux cents mètres environ du rivage occidental. Par delà les franges vertes des pins, par delà les bouquets dorés des dunes, apparaît l'incomparable mer bleue de la Grèce et de l'Orient et, vers les fonds d'horizon, les lointains bleu cendré ou lilas, d'Imbros et de Samothrace. Les couchers de soleil sont d'une splendeur divine.

Cette première nuit de Ténédos, quel rêve! Je n'avais pas dormi ainsi depuis des mois. Être sûr de se réveiller loin du sang, loin du bruit, loin des tortures et des angoisses de la guerre!

Ile de Ténédos, 21 juillet 1915.

Maintenant je suis couché à l'ombre de pins gemellés qui marient leurs branches jusqu'au sol, sous le ciel de Ténédos. J'ai choisi, loin de tous, un coin de forêt de pins pour y planter ma tente. C'est si loin, que l'autre soir j'étais perdu et je ne pouvais plus la retrouver. Elle est dissimulée dans la verdure et, dedans, j'ai enfermé des bouquets de thym et de marjolaine et jusqu'à un jeune pin qui répand un parfum exquis. Le contraste est saisissant : après l'enfer de Gallipoli, c'est le repos de l'Eden où il n'y a plus d'heures, plus de bruits, plus de menaces de mort. La brise de mer est douce, elle rafraîchit. Les aiguilles des pins la mettent en musique sans se lasser.

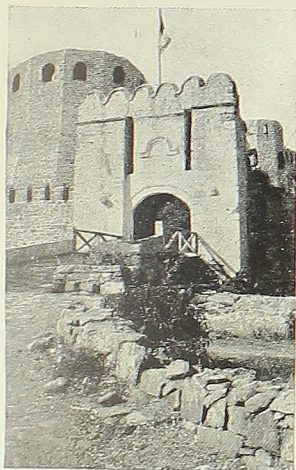
J'entends, je crois, le canon ; mais c'est une rumeur sourde. Les grandes ailes victorieuses des avions sont faites pour ce ciel de beauté et leur musique est réconfortante et domine seule. A 17 heures nous allons à cheval sur la route de Ténédos qui conduit à la ville, route enchantée, où des enfants nous sourient, où des femmes cueillent aux vergers voisins les fruits de l'été. J'étais ému jusqu'aux larmes. Il existe donc encore des coins de terre où il n'y a pas de tranchées, pas de soldats, pas de fusils et de canons.

Le pays est d'ailleurs magnifique. Ténédos est une petite ville ancienne, très pittoresque, qui est d'un décor fort original avec son château

moyenâgeux, ses maisons étagées sur les collines, ses moulins alignés sur les crêtes, son port au fourmillement bigarré d'embarcations peinturlurées, ses vignes verdoyantes. Le château a été bâti par les Vénitiens. Ses lignes d'une grande pureté ont été tracées d'une main d'artiste sur le ciel bleu. J'en ai pris des esquisses, afin d'en emporter un souvenir durable. Il ne subsiste à l'intérieur aucun bibelot des maîtres successifs; mais les pierres sont chargées d'histoire. Pour le moment on y voit quelques soldats de la Grèce et des soldats de S. M. Britannique. Ce sont ces derniers qui ont l'air d'être chez eux. Je ne sais pas exactement combien de temps je resterai à Ténédos, sept à huit jours en tout probablement.

Ténédos, 25 juillet 1915, 18 heures.

Je suis à la ville de Ténédos que j'aime beaucoup. Je poursuis depuis six jours ma cure de repos avec une partie de mon régiment; c'est une pause délicieuse. Je me refais, j'en ai si besoin. Je viens de faire un tour en mer dans un bateau à pétrole pour reconnaître une source précieuse dont l'eau était amenée autrefois jusqu'à la ville. Au retour, nous avons escaladé une des collines qui entourent le port, la colline des moulins qui regardent l'Asie, et, de là, nous avons assisté au bombardement de Koum Kaleh, de Yeni Sher, d'In Tépé même et d'Erenkeuï, par les nouveaux moniteurs. Cela faisait une série de coups de tonnerre,



LE CHATEAU DE TÉNÉDOS.



RUE DANS LA VIEILLE VILLE
DE TÉNÉDOS.



UN TROUPIER REMPLIT SA
BOUTEILLE A UNE DES
RARES SOURCES.
(GALLIPOLI.)



UN PETIT AFRICAIN DE 12 ANS
QUI A FAIT PLUSIEURS MOIS
DE CAMPAGNE A GALLIPOLI
A CÔTÉ DE SON PÈRE.

et c'était extraordinaire dans ce ciel serein. Les habitants de Ténédos, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre suivant la mode orientale, regardaient, ravis.

Ce soir, j'ai dîné chez le gouverneur militaire de Ténédos, C. J. H. Mullins, lieutenant-colonel d'infanterie légère de la marine anglaise. Par hasard, sans savoir qu'il était un grand ami de parents de ma femme, j'avais déposé chez lui une carte de visite quand j'étais allé à la ville. Le Gouverneur est venu, le lendemain, me rendre visite; il ne m'a pas rencontré parce que j'étais allé à cheval, mais il m'a fait dire qu'il connaissait ma famille et qu'il voulait me voir. Le lendemain je vais à Ténédos et je me présente, à 17 heures, chez M. Mullins, qui est en motor-boat; je prends rendez-vous pour 18 h. 30. A cette heure, en effet, le Gouverneur est rentré. Je le vois; nous causons de ma femme et de ses parents d'Uppingham, et il m'invite à dîner. C'est un homme très grand, très solide, bronzé par le soleil et par ses campagnes. Il a été des plus aimables pour moi. Je lui ai confié mon album de croquis, dont il a bien voulu se charger pour le faire parvenir à ma femme sous le sceau du Roi. Je ne pouvais trouver une meilleure voie. A table, j'étais à la droite du Gouverneur. Il y avait deux invités, deux officiers de l'état-major, dont M. Herbert, M. P. Les autres convives étaient un lieutenant de vaisseau, Thompson, bras droit du Gouverneur, homme charmant, parlant français à la perfection, un intendant, et le D^r Higgins. La table, servie comme en Angleterre,

était pour moi une chose extraordinaire, prodigieuse. J'ai dit à M. Mullins que, depuis des mois, c'étaient les meilleures heures et que je les lui devais. J'ai repris mon cheval vers 22 h. 30 et les chemins étaient si merveilleux que je suis rentré lentement.

26 juillet 1915.

C'est très amusant d'être près d'un aérodrome et de vivre avec les aviateurs. Les oiseaux partent, s'envolent, reviennent toute la journée; ils vont porter de tous côtés la hardiesse de leur regard, la sûreté de leurs coups. La besogne est distribuée chaque jour. Les uns repèrent les batteries et les groupements de troupes, les autres lancent des bombes, d'autres photographient le pays et nous donnent les plus belles cartes qui soient. Ils sont entreprenants, merveilleux, sublimes. Les Anglais rivalisent avec les Français. Une nuit, les Anglais ont survolé les rassemblements turcs de très près et ont fait marcher leurs mitrailleuses. Aujourd'hui, en rentrant d'accomplir quelque exploit, un avion anglais est tombé en pleine mer; ce sont les aviateurs du camp français qui les ont secourus et sauvés. Il était temps. Un aéronaute était évanoui, l'autre était blessé et se noyait.

Les douze ou quinze avions français vont quelquefois ensemble bombarder quelque chose. L'autre jour, ils allèrent à l'aérodrome de Chanak. Le capitaine Cesari était en tête. A la première bombe,

les dépôts de pétrole ont pris feu; une gerbe de flamme, puis des nuages âcres d'un noir épais. Les autres avions ont lâché leurs bombes. Ce fut un succès complet. Il faut les entendre raconter cela!...

28 juillet 1915.

Ces quelques jours de Ténédos m'auront été très doux. A travers les pins, au delà des grèves de sable fin, les îles émergent de la mer inlassablement belle et qui varie à plaisir, suivant les heures du jour, les splendeurs de ses bleus. La côte méridionale de Ténédos est pittoresque; il y a des falaises à pic, comme sur les rives de la Manche, et ces falaises de craie sont blanches comme du marbre; le vent et les embruns ont découpé les diverses assises et ciselé des sculptures. Nulle coupe n'est plus digne de contenir les émeraudes d'une mer aussi merveilleuse.

En ces îles de bucolique quiétude, on s'abandonne au farniente complet. Dans une paresse dorée, on en arrive à comprendre le panthéisme antique où tout être procédait des dieux dans un milieu divin. Chacun peut se croire l'atome doré du rayon de soleil mourant ou l'effluve parfumé du pin toujours verdoyant, qui embaume la nuit solitaire et l'on rêve, dans le ciel grec, à quelque paradis consolateur des guerriers.

L'heure du soir est impressionnante. Il y a tant de beauté éparse qu'on sent bien qu'une telle région était privilégiée et que les dieux l'avaient

choisie entre toutes pour fouler le sol de la terre. Malgré soi, on évoque les fantômes mythologiques de ceux qui révèrent ici des milliers d'années et des milliers d'années avant nous.

On ne peut pas décrire les couchers de soleil grecs. L'autre soir, j'étais sur un tertre et je regardais vers le couchant. Les lignes des terres lointaines surgissaient de l'eau. Je pris une carte afin de suivre l'apparition. C'est ainsi que Lemnos se dessina tout entière, à la gauche d'Imbros si proche et si claire, et, au delà, Samothrace, le mont Athos, l'île de Strati, Thasos!

On dit qu'Homère a parlé de Ténédos et qu'il a loué ses vignes qui ont continué à être fameuses; on dit qu'il a vanté la beauté de ses filles. La fameuse Briséis serait originaire de Ténédos. Les sœurs de Briséis ne semblent pas aujourd'hui très éprises de héros; elles sont mornes et tristes, victimes sans doute des préjugés de l'Orient musulman. Elles ont l'air de vivre à l'écart et presque isolées; elles ne sortent pas, ne vont pas à la promenade, point aux cafés où les hommes passent leur vie. Heureux les guerriers de jadis qui pouvaient contempler Nausicaa libre de voiles dans cette atmosphère subtile, jouant à la balle. Au fait, c'était sur d'autres rives...

Gallipoli, 30 juillet 1915.

Dans la nuit, nous avons quitté Ténédos. J'avais des regrets, mais ce sera fini des remords que

j'éprouvais de me sentir si heureux à Ténédos, alors que j'entendais le canon à Gallipoli.

Revenons donc à l'enfer! J'ai été surpris de ne pas le trouver plus épouvantable et de pouvoir reprendre le travail comme si j'arrivais de France. Le contraste est énorme sans doute; mais le repos m'a donné une nouvelle provision de courage. J'ai du plaisir à serrer les bonnes mains de ceux qui ont lutté avec moi. Les Blancs, les Noirs m'ont fait fête. « Adieu, médecin-chef, toi va bien! » et ils me serrent la main, les gros Noirs souriants.

Je suis au nord de la baie de Morto, dans un trou assez bien aménagé, que j'ai déjà habité avant d'aller à Ténédos. En arrivant dans la péninsule nous avons retrouvé la chaleur, la poussière et les mouches.

Eski Hissarlik, 31 juillet 1915.

J'ai poussé aujourd'hui jusqu'aux premières lignes de tranchées. Certaines sont à moins de cent mètres des Turcs. Je suis parti avec le commandant Nibaudeau qui est de nouveau chef du 6^e colonial : en cette qualité il avait à inspecter les lignes et à remettre quelques croix de guerre. Nous avons vu surtout H, I, J et le point pris il y a deux à trois jours, K 16. Nos lignes occupent tout le versant sud du Kérévès Déré et dominant le vaste entonnoir; mais, en haut et juste en face, il y a les Turcs; quelques-uns de nos éléments de tranchées sont pris en enfilade par la mousqueterie ennemie.

La circulation y est fort périlleuse; ce matin les balles sifflaient beaucoup. En général, il ne faut pas chercher le pittoresque dans l'excursion des tranchées; Cook n'y pourrait amener grand monde, car c'est monotone. Ici, grâce à la disposition du terrain, on ne s'ennuie pas un seul instant. Après quelques mètres dans un boyau profond, on sort tout entier sans aucun risque : le panorama est magnifique. Des arbres qui dévalent le Kérévès, des échappées sur les éperons et les caps, puis la mer, l'Hellespont, la côte d'Asie. Un peu plus loin, c'est très bien aussi mais c'est juste le versant nord du Kérévès; il est prudent de passer, même à la course et en baissant la tête; les plus malins ne plaisantent pas. Les tranchées sont hautes, bien aménagées avec des parapets largement munis de sacs à terre. Des soldats veillent et tirent; les autres sont étendus et dorment. Voilà toute une escouade, à plat sur le ventre, qui guette un groupement ennemi; la mitrailleuse, à côté, est prête à tirer. Je m'arrête plus avant à causer avec nos braves troupiers; ils sont magnifiques d'entrain, superbes, mais bien amaigris, ruisselants de sueur, sales dans leurs effets usés et tachés. Par une chaleur épouvantable, dans une poussière aveuglante, avec des essaims de mouches autour d'eux, ils respirent un air saturé de cadavres et de putréfactions innommables. Cher petit troupier qui fais de l'histoire dans ce fumier, comme tu as le droit d'être aimé! Bien sûr, on ne lui prépare point le Panthéon s'il crève tout à l'heure; mais son pays ne l'admire pas moins et souffre en secret de son

calvaire, malgré les grands mots de « marche triomphale sur Constantinople », qui en parent d'illusion la tristesse. Par bonheur, il écrit lui aussi, dans son immonde repaire, et la petite, là-bas, la payse qu'il aime, lui répondra de belles choses naïves par quoi s'accomplit le miracle du courage.

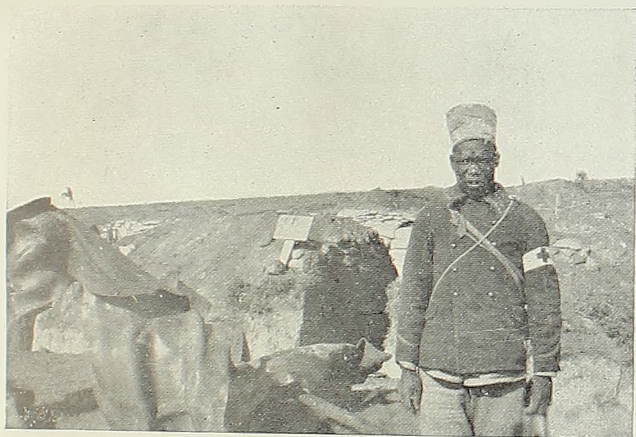
Entre temps j'ai photographié des crapouillards, ces petits canons qui lancent de grandes bombes à ailettes. J'ai photographié aussi une chose macabre, très courante dans nos tranchées, deux pieds d'un cadavre turc qui dépassent. Nous avons dû creuser des boyaux dans un terrain où l'on avait enseveli des quantités de Turcs; c'était forcé de passer là et pas ailleurs. Alors on a coupé le sol sans s'inquiéter des débris qui le truffaient... je n'insiste pas.

1^{er} août 1915.

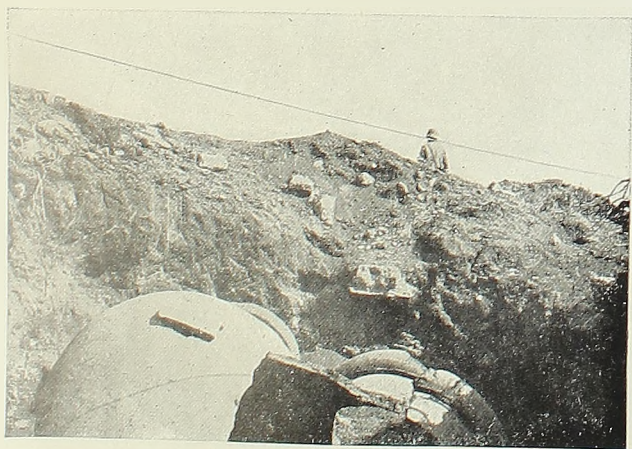
Du poste de commandement du régiment dans les premières lignes où j'ai déjeuné avec Nibaudéau, redevenu chef de notre régiment. Le colonel Noguès est beaucoup mieux et sans doute hors de danger, mais il ne reviendra pas avant plusieurs mois.

C'est étonnant comme on s'attache aux objets qui constituent tout notre avoir et combien on leur est reconnaissant des services qu'ils nous rendent. Ma montre que j'ai fait arranger à Alexandrie n'a pas bronché depuis; c'est elle qui règle ma vie; je lui sais gré de faire si bien son devoir.

Quant aux gens, c'est incroyable les courants divers qui se créent. Chacun a son égoïsme et ses tendances indépendantes. Combien sont-ils qui, dans un danger immédiat et en face de la mort, songent aux voisins? D'un autre côté, la vie en commun, les émotions ressenties sous la même menace, mettent en relief les qualités et les défauts de chacun; il est rare que cette continuité n'incline à l'indulgence et ne fasse sympathiques la plupart des « camarades ». Les braves gens sont légion. Nous formons une seule famille au service de santé du 6^e; j'ai été très dur au début; maintenant tout marche bien; on connaît mes idées et ma manière de procéder. J'aime bien mes subordonnés et je crois que beaucoup m'aiment bien; ils m'ont si aimablement accueilli quand je suis revenu de Ténédos! Il fallait voir ces larges poignées de mains des Noirs avec leur rire sonore et franc! Comme Européens j'ai des numéros exceptionnels. Le sergent brancardier est un Corse énergique, très brave, très débrouillard, qui a préféré ne pas passer au grade supérieur plutôt que de me quitter. Le caporal brancardier est un prêtre silencieux, ayant du devoir une idée très haute, prêt aux missions les plus périlleuses et les plus ardues, un exemple pour tous. Hier, après la visite des malades, il me dit : « C'est dimanche, puis-je dire la messe? » ... Et, sous la casemate, il fit les gestes liturgiques. Nous étions debout derrière lui, suivant l'office et en même temps laissant notre imagination divaguer. On voyait le chemin au-dessus, où les hommes se succédaient dans



L'ABRI DE L'AUTEUR, PRÈS LA BAIE DE MORTO.
L'ORDONNANCE KORKA (p. 206).



JARRES ÉNORMES, CONTENANT CHACUNE DEUX CORPS.
TROUVÉES DANS LA NÉCROPOLE D'ÉLÉONTE (p. 215).

un tourbillon de poussière épaisse; plus loin le regard atteignait les champs de fouilles d'Éléonte, où d'autres civilisations et d'autres dieux ont eu leurs acteurs, guerriers, prêtres, philosophes. Vraiment, à vingt-six siècles de distance, y a-t-il plus de beauté, plus de pitié humaine?...

Mais j'oublie les autres. Il y a un caporal, Riffat, qui est mon secrétaire depuis le premier jour et qui est fort remarquable; d'un caractère toujours égal, il exécute sa besogne en souriant. C'est un commis de la Banque de France, intelligent, délicat et bien élevé. Il y a le célèbre Borello, cycliste, jamais fatigué, de parfaite humeur et qui porte un pli aussi bien au milieu des balles et des shrapnells que dans des champs de coquelicots — naguère — ou les fleuves de poussière — aujourd'hui. C'est un ouvrier électricien; il est très habile.

J'ai parlé souvent de Korka, très propre, très paresseux, mince, grand, sachant très bien monter une tente, un lit, mais incapable de faire cuire un œuf à la coque. Clerc, mon palefrenier, est une perle; il est excellent, calme, propre, doux, soigne mes chevaux à la perfection. Je monte tous les jours; mon alezan doré est de toute beauté et je l'aime beaucoup.

Période de calme. Les Turcs nous font des loisirs. Nous n'y comprenons rien. Depuis plus de huit jours, alors qu'on annonçait une attaque féroce de cent mille Turcs (*sic*) nous n'avons jamais eu plus de tranquillité. Un canon tire de temps en temps, juste pour dire qu'on est en guerre. Qu'est-ce que cela signifie? Y a-t-il pénurie

de munitions chez les Turcs? Veulent-ils nous endormir et nous attaquer tout d'un coup?

5 août 1915.

Vers 17 heures un taube survole la baie de Morto et laisse tomber une bombe dans l'eau. Les couchers de soleil se modifient. Autrefois le ciel était absolument pur. Maintenant il y a des nuées ou de vastes amoncellements de nuages. Bien qu'il n'y ait aucun autre indice, peut-être faut-il déjà songer aux pluies.

C'est à la date du 5 août que le général Sarrail est nommé « commandant en chef de l'Armée d'Orient ».

7 août 1915.

Encore une de ces journées où l'on s'estime heureux de vivre, malgré tout. Depuis deux jours, les Anglais ont débarqué des divisions entières sur de nouveaux points de la presqu'île de Gallipoli. Alors, pour faire diversion, une attaque générale a été ordonnée. Nos troupes ont pris l'offensive ce matin à 11 heures. Préparation énorme d'artillerie, mais sans grand résultat, car les tranchées étaient trop près des nôtres, à vingt mètres parfois en deçà de la portée de nos canons; on dut se contenter de tirs de barrage opérant sur l'arrière; mais cela n'a pas empêché les Turcs de remplir à

rangs serrés leurs premières lignes. Je n'ai encore vu que des blessés, gens pessimistes et sujets à caution; il ne semble pas néanmoins que nous ayons eu des gains sérieux. Les Turcs, démunis de munitions si l'on en croit les journaux français et anglais, nous ont envoyé des marmites à foison. Notre poste de secours de la baie de Morto en a été inondé. C'était vraiment terrifiant pendant deux gros quarts d'heure. Je m'étais réfugié dans une case pourvue d'une niche profonde; bien m'en a pris. Pendant que je lisais mon journal, la case s'est effondrée et, durant deux ou trois minutes, je n'ai pas vu très clair dans mon cas. Une marmite venait d'éclater au-dessus de moi, à cinq mètres. Heureusement j'étais en partie protégé. L'avalanche est tombée à côté. Une émotion de plus! Malgré tout, mon fort optimisme prévaut, et surtout l'envie de voir du nouveau.

8 août 1915.

Avant-hier les Anglais ont effectué un nouveau débarquement dans le golfe de Saros, à hauteur de la baie de Sluva. Les événements des Dardanelles pourraient prendre une tournure plus favorable. L'armée turque est menacée d'être coupée par l'occupation de l'étranglement Anafarta-Maidos.

Au début de l'année 1915, l'Angleterre et la France avaient résolu de forcer les Détroits pour donner la main à la Russie et lui ouvrir les portes

de la Méditerranée. C'était le ravitaillement des munitions assuré et le libre passage des blés qui encombraient les ports de la mer Noire. La question d'Orient se trouvait enfin solutionnée par la chute de Constantinople et le rejet des Turcs hors d'Europe.

Ce dessein avait d'abord été confié aux flottes anglo-françaises (19 février). Quand leur artillerie eut réduit les forts de Sedd ul Bahr et de Koum Kaleh, à l'entrée des Dardanelles, elles tentèrent de franchir le défilé Chanak-Maidos (19 mars). Les cuirassés *Suffren*, *Océan*, *Irresistible* furent coulés. Une coopération des armées de terre et de mer fut jugée indispensable pour réussir une nouvelle tentative.

La deuxième phase des opérations avait commencé avec le débarquement des forces anglo-françaises à l'extrémité de la presqu'île de Gallipoli (25 avril). Nous allions, sans le secours des États balkaniques et de la Grèce en particulier, affronter seuls les meilleures troupes de l'Empire ottoman et menacer à revers les forteresses que les marines alliées n'avaient pas pu réduire.

Pendant le débarquement et aux premières opérations jusqu'à la fin de mai, la Marine avait apporté à l'Armée une active participation. Depuis, par suite des hauts faits des sous-marins allemands qui torpillèrent trois cuirassés anglais, les bateaux avaient été contraints de rester mouillés à Moudros.

Les progrès dans la presqu'île de Gallipoli avaient été très lents. Les Anglais étaient arrêtés

devant Krithia et les Français devant le Kérévès Déré. La position d'Achi Baba jugée imprenable de front, il fallait essayer de la tourner. C'est pourquoi les Anglais avaient débarqué à Sluva. C'est la troisième phase des opérations.

9 août 1915.

A l'attaque générale d'avant-hier, ce sont les Français qui formaient, cette fois, le pivot. Le Kérévès Déré est une position formidable qui nous a déjà coûté beaucoup de monde; nous ne pouvons pas le prendre de front. L'avance doit venir des Anglais qui débordent sérieusement à gauche; ils ont pris neuf mitrailleuses, fait six cents prisonniers.

L'obus qui a failli m'ensevelir dans mon abri était bieu un projectile de la marine. Il provenait en effet du cuirassé turc *Kerredin Barbarossa* (ex *Kurfürst Friedrich Wilhelm*). Un sous-marin anglais l'a coulé hier.

Il n'y a pas eu que notre poste de secours qui ait été bombardé avant-hier. Une ambulance de la 2^e division a reçu un obus. Deux médecins, dit-on, ont été tués et un blessé. Dans la tranchée un grand diable de Sénégalais portait un sac de grenades sur sa tête; un tireur de position turc loge une balle dans le sac; tout éclate. Le Noir a été coupé en deux. Un autre près de lui, puis un troisième Noir ont été tués. Nombreux furent les blessés.

Nibaudeau est évacué. C'est le lieutenant-colonel Bétrix qui prend le commandement du régiment.

Je suis pour le moment dans le poste au bord de la baie de Morto. Tous les matins, je vais à cheval voir mes bataillons; naturellement je mets pied à terre quand il s'agit d'aller dans les tranchées.

12 août 1915.

J'ai pu aller ces jours-ci aux fouilles d'Éléonte, qui sont à proximité de notre poste actuel de secours, c'est-à-dire juste en arrière des dernières tranchées occupées actuellement. Des sarcophages ouverts, on domine au sud une partie de la baie de Morto et au nord on distingue fort bien la crête allongée d'Achi Baba; aussi c'est encore très balayé par les obus, d'autant qu'il y a en arrière une batterie de 75 toujours agissante. Un gros obus de 210 a creusé récemment, au milieu du terrain des fouilles, une excavation ronde, régulière, en cratère comme l'on en rencontre ici à chaque pas. C'était exactement devant un sépulcre fermé depuis vingt siècles; la porte faite de pierres de taille a été ouverte. A l'intérieur, c'est une bâtisse très régulière, donnant l'aspect d'une chambre où l'on pourrait loger. Il paraît qu'il n'y avait que quelques ossements qui se sont aussitôt réduits en poussière... Dans des fouilles on a trouvé (et j'ai vu) des jarres énormes en terre (1 m. 60 de long, 0 m. 50 d'ouverture), deux côte à côte, l'une in-

tacte, l'autre brisée. Dans chaque jarre il y avait deux crânes et deux squelettes. Un couple d'époux? Un couple d'amoureux? Vingt siècles, ils ont dormi ensemble. Quelle profanation d'avoir interrompu un destin qui devenait immortel.

13 août 1915.

Aujourd'hui j'ai rencontré dans les tranchées, à la place d'armes Plas, le nouveau général de division, qui a remplacé le général Schwartz successeur du général Masnou; c'est le général Brûlard, déjà célèbre au Maroc. Puisse-t-il avoir plus de chances que ses prédécesseurs: d'Amade rappelé et malade, Gouraud grièvement blessé, Masnou mort de ses blessures, Ganeval tué, Vandenberg blessé.

Les Anglais ont attaqué hier et cette nuit, pour faire encore une diversion; ils ont conquis de nouvelles positions à l'ouest de la presqu'île de Gallipoli et s'efforcent de s'avancer à travers cette partie un peu étranglée de la presqu'île dans la direction de Maïdos. Quand donc avancerons-nous carrément?

15 août 1915.

Hier je suis allé deux fois aux tranchées. En rentrant j'ai vu notre 240 tirer, puis les 155 se sont mis de la partie, puis encore la flotte, les monitors, même les cuirassés, etc. Il paraît que les

Turcs rassemblaient leurs troupes d'Asie pour se porter vers Maïdos, arrêter l'avance anglaise. On voit leur mouvement : de Koum Kaleh par la route d'Erenkeuï sur Chanak et de Chanak sur Maïdos. Nos batteries ont commencé à travailler sur les indications des avions; on tapait dans le mille à tout coup. Quand la nuit est venue, les bateaux ont pris en enfilade la route qui remonte, le long de la côte d'Asie, de Koum Kaleh jusqu'à Chanak, puis le passage, à travers le Détroit, de Chanak à Maïdos. La musique était prodigieuse. La terre tremblait; l'éther résonnait jusqu'au septième ciel. Chaque monitor est plus bruyant que le *Queen Elizabeth*. J'espère que les troupes turques auront été quelque peu retardées et que les Anglais auront eu le temps de s'organiser dans leurs nouvelles positions conquises. Il peut sortir de ces faits nouveaux les éléments de la victoire. A compter du 16 août, mon régiment, le 6^e colonial, sera dénommé le 56^e régiment d'infanterie coloniale.

17 août 1915.

Comme les fautes contre l'hygiène deviennent plus lourdes dans nos bivouacs, je suis allé hier à la 1^{re} division demander une enquête.

Une commission s'est rendue ce matin au « Ravin des cuisines ». C'est le ravin de la fontaine Vermersch, ou encore des crapouillauds, parce qu'il servit de dépôt à ces engins. La largeur du ravin s'accroît en descendant vers la mer; les

pentcs sont assez raides, à l'ouest. Le fond du ravin se creuse en un fossé tortueux encombré de buissons, de végétation misérable, et qui à la saison des pluies, forme le lit d'un torrent important.

Nous atteignons le ravin à sa partie élevée, c'est-à-dire sur la route du boyau central et au delà des maisons ruinées de la fontaine Vermersch. On descend dans une excavation arrondie en forme de grotte circulaire; c'est là qu'étaient abrités les fameux crapouillauds. Sur les décombres bouleversés, au point culminant du ravin, les hommes ont d'eux-mêmes créé un dépotoir; à côté d'excréments se remarquent tous les déchets organiques possibles. Immédiatement au-dessous, il y a une mare d'eau croupissante, qui semble recéler toutes les essences putrides; quelques ordures encore, et cela déborde pour porter le long du ravin la puanteur et le poison. Sur les pentes et dans le creux même du futur torrent, des hommes très sales s'agitent. Nous les interrogeons, ce sont des cuisiniers. Ils sont très nombreux et, d'ailleurs, appartiennent à plusieurs régiments. Le 175^e est au repos à quelques kilomètres de là, mais ses cuisines n'ont pas bougé; elles sont presque dans les lignes! Comme nous ne disposons d'aucun fourneau d'aucune sorte, comme il n'y a point de cuisines roulantes au Corps Expéditionnaire d'Orient, il faut se débrouiller;

CENSURE

CENSURÉ

CENSURÉ

Pourquoi tiennent-ils autant à leur fond de ravin, ces malheureux ? Regardez autour de vous, vous en découvrirez la raison. Il y a des batteries de 155 qui attirent de furieuses ripostes des Turcs ; le sol tout autour est semé d'obus ; quelques-uns, géants, n'ont pas éclaté. Pour éviter les heurts, on les a entourés d'une frêle barrière de fils de fer. Les cuisiniers « écopent » beaucoup. Alors ils préfèrent aux endroits découverts les bas-fonds des ravins.

22 août 1915.

Depuis quelque temps les courriers nous arrivaient très irrégulièrement ; à présent, plus de lettres, plus de journaux d'aucune sorte. Tous se plaignent ou s'interrogent en se demandant, sans

trouver d'ailleurs de réponse, quelles raisons majeures exigent qu'un service de poste aux armées soit ainsi sacrifié.

Rien d'extraordinaire ne se passe. Comme nous n'avons pas de nouvelles, on en fabrique. On dit qu'il y a eu une grande bataille navale à Calais.

Hier, je suis allé voir le docteur Steinthal; il est revenu de Moudros complètement rétabli. Nous avons causé longuement; il n'a pas non plus de nouvelles. C'est prodigieux le contraste entre leur table et la nôtre! J'ai assisté à un breakfast servi comme à Londres. Il est vrai que leur ambulance est vraiment à l'arrière et qu'elle n'a pas bougé; cependant il est question de la porter à un kilomètre plus en avant.

Voilà quelques jours que, de notre côté, le calme est complet. Tout doit être sur les Anglais à l'ouest de la presqu'île et au nord de nous. Un vent bas, continu, violent, lèche le sol et soulève à hauteur d'homme tout ce qui peut voler, poussières tourbillonnantes, papiers folâtres, détritrus subtils, aromes volages. Il faudrait des maisons hermétiquement closes. Nous sommes dehors en plein dans la sarabande.

26 août 1915.

Je commence à voir s'épuiser mes réserves de toilette, d'effets et de linge. J'avais toujours écrit à ma femme de ne rien m'envoyer pour la rassurer pleinement. D'ailleurs il y a dans les moments difficiles une providence. Le gouvernement de la

République a doté ses soldats, Noirs et Blancs, de toutes sortes de choses, parfaitement conditionnées, mais il a complètement négligé le rayon « chemises ». On ne cesse de réclamer des chemises à l'intendance du C. E. O., à l'Administration à Paris; il n'y a pas eu jusqu'ici de réponse. Aucune chemise n'a été distribuée aux troupes de mon régiment depuis le 4 mars. Alors j'ai compté sur l'Angleterre, avec laquelle j'entretiens d'excellents rapports, et je me suis risqué à demander une de ces belles chemises kaki qui me rendraient si heureux. Nos alliés ont pour elles une affection particulière; ils sont fiers de les montrer et c'est pourquoi ils n'ont jamais de vestes. Au bout de plusieurs jours, le bureau anglais de la plage W m'a fait savoir que le « privilège » de se remonter aux magasins anglais était réservé aux officiers du grand État-major du Corps Expéditionnaire d'Orient. Korka, en voyant ma déconvenue, a cru à une catastrophe; je lui ai expliqué ce qui en était; il s'est mis à rire et il est allé chercher un paquet soigneusement plié dans un journal et ficelé avec une ficelle rose. Korka est très soigneux et toujours très chic. « Moi donne, » dit-il en me tendant une chemise neuve, à ramages verts extraordinaires, comme une tapisserie campagnarde. « Combien tu veux, Korka? » Dédaigneux, toujours grand seigneur, Korka répète : « Moi donne », et il ajoute : « Madame cadeau. » « Madame, » cela veut dire la nurse qui l'a soigné quand il était blessé en France. Et voilà où passent les dons de la Croix-Rouge!

Nous allons changer de saison; nous ne possédons pas de calendrier turc, mais la chose est certaine. Le ciel de Gallipoli, qui était vierge du moindre nuage et gardait un bleu immuable, est depuis huit à dix jours tout barbouillé. Cela va se gâter; il va pleuvoir, il fera froid. Nous avons commencé à préparer nos quartiers d'hiver. Que deviendront nos tranchées, que seront nos ravins, que deviendrons-nous nous-mêmes? Pour nos régiments mixtes, des esprits hardis ont trouvé la formule : « Les Noirs ne supportent pas l'hiver en France, l'hiver de Gallipoli est plus rigoureux que celui de France; donc rapatriement. » Beaucoup ici n'aspirent qu'à une chose, à quitter un pays où les avantages à conquérir vont devenir de plus en plus difficiles, sinon presque impossibles.

En tout cas, j'étudie les moyens pour mon régiment de passer l'hiver ici. Quant à moi, je me fixerai dans le poste que j'occupe actuellement et qui est à Eski Hissarlik, juste sur le bord de la baie de Morto; j'éviterai ainsi de changer tous les six jours. C'est à portée de tous mes bataillons. Le service est réglé de façon qu'il y a six jours de tranchées et six jours de repos en arrière. Mon poste est intermédiaire. Je pense avoir des tôles ondulées pour me faire un trou convenable.

27 août 1915.

Je reviens de déjeuner chez le colonel Ruef, qui commandait en chef à Koum Kaleh; il a eu la

poitrine traversée par une balle, il a guéri et il est revenu parmi nous.

Le colonel Bulleux vient d'être nommé général; avec quel plaisir je l'ai félicité. Nous aimons tant nos chefs de l'Armée coloniale.

Dans l'attente d'événements nouveaux après lesquels nous aspirons tous et qui tardent tant à se produire, on s'ingénie à se distraire. Mon bras droit, le docteur Néel, vient de lancer un journal, le *Cri du boyau*, entièrement dû à sa plume; c'est plein d'esprit, mais pas précisément à l'usage des petites filles.

J'ai appelé mon cheval n° 1 « Golden », parce qu'il est d'un alezan doré remarquable et parce qu'il mérite de porter après Golden I de Nhatrang un nom déjà illustre.

28 août 1915.

Le plus courageux de tous les hommes du régiment, l'adjudant chef Giacomini, a été tué ce matin. Il regardait à la jumelle, par un créneau de première ligne, les soldats turcs dans les tranchées à moins de cent mètres; une balle est passée par le trou même du créneau et lui a complètement vidé le crâne; il ne restait pas un gramme de substance cérébrale. Il y a quelque temps le général Gouraud avait tenu à décorer ce brave qui, dit une citation, « a tué six Turcs de sa main et pris une mitrailleuse qu'il a ramenée en arrière ».

Ce matin, tout le régiment était en première

ligne. Le cadavre lamentable de Giacomini, inondé de sang, attendait au coin du cimetière de la baie de Morto. J'ai surveillé moi-même le creusement de la tombe et, quand il a été terminé, on a doucement étendu dans le fond le brave adjudant chef. Personne pour rendre les honneurs. Le régiment était occupé et trop loin ! Alors j'ai demandé, tout à côté, des volontaires. Il est venu des cuisiniers, des mitrailleurs, des fantassins et des artilleurs. Les équipements étaient sales, les fusils rouillés ; un sergent de la territoriale a commandé le manie- ment d'armes rituel, et c'était très bien quand même. Quand nous aurons le temps d'honorer nos morts, l'adjudant Giacomini aura une place à part.

30 août 1915.

Les Turcs ont recommencé à bombarder. Depuis hier, ils usent d'un shrapnell de 150, qui est très meurtrier. Ce matin je suis parti pour les tranchées vers 7 heures. J'étais dans le poste de commandement du colonel Bétrix, quand j'ai appris par le téléphone qu'il y avait eu une grosse casse au point d'eau, c'est-à-dire à l'endroit où les mulets portent les tonnelets et où les hommes vont remplir leurs bidons et leurs propres tonnelets. Il y avait vers 8 heures un rassemblement de vingt à vingt-cinq personnes, visibles d'Achi Baba. Plusieurs fois, on avait parlé de changer le point d'eau trop exposé. Les Turcs ont envoyé sur le but qu'ils apercevaient un obus de 150, à shrapnells,

qui a éclaté à une dizaine de mètres au-dessus.

Près des tonnelets éventrés, percés comme des écumoires, gisaient une douzaine de soldats baignant dans leur sang. Je suis arrivé dix minutes après ; il y avait quatre morts, le chef d'escadron Aubry de l'artillerie, un autre Européen et deux Sénégalais. Le médecin-major Ladeviè et le caporal Lafont, sans attendre la fin du bombardement, avaient déjà relevé deux blessés. J'ai moi-même donné mes soins et j'ai envoyé au poste de secours pour avoir d'autres médecins et des brancards. Le chef d'escadron a été tué par hasard ; il passait juste à ce moment ; un shrapnell l'a atteint en pleine poitrine et il est mort sur le coup. Parmi les blessés, quatre ne survivront pas. On voit que les Turcs ont encore des munitions — et des meilleures. Hier je me suis trouvé pris dans la gerbe d'un obus mais il a moins bien éclaté que celui-ci.

2 septembre 1915.

Sans doute, demain matin à 7 heures, je vais à Ténédos. Un de mes bataillons (le 2^e) est parti hier au repos. Le colonel m'a dit : « Pourquoi n'en profitez-vous pas ? » Et je vais en profiter ; le travail est peu fourni, quoique je trouve toujours à m'occuper.

J'ai pris mon cheval à 7 heures et je ne suis rentré qu'à midi. J'ai parcouru l'arrière de la 1^{re} division, je suis allé visiter nos postes de secours, nos tranchées, le poste de commandement du colonel.

Entre temps je m'arrête à une de nos sources. La sentinelle, chargée de veiller à son inviolabilité, se baignait dedans. Je le vois. « Mais non, monsieur le major, voyez, je suis encore sale. » Quant au caporal, pendant ce temps, il dormait profondément dans le périmètre interdit...

J'ai un peu mal aux yeux; on n'a pas idée de ce qu'est la poussière turque par un vent violent qui dure toute la journée et reprend à la première heure le lendemain.

Je chemine dans le Boyau central à l'heure la plus chaude du jour. Il est désert; on fait la sieste. L'Orient nous gagne. C'est le moment de réparer les nuits de veille où, l'œil au créneau, les hommes cherchent les ombres de l'ennemi. L'éternel refrain du canon s'est arrêté; il y a un accord tacite des camps opposés. Le plus acharné ne risque même pas une grenade; c'est la trêve du soleil, de l'éreintement. Je chemine, seul, enveloppé de poussière blanche, à chaque pas m'enfonçant davantage. La blancheur aveugle; des rafales de vent soulèvent des nuages irrespirables. La tête tournerait à suivre le labyrinthe compliqué de cette voie... Je n'aurais jamais cru que le Boyau central, plus animé qu'une ruche, encombré de théories ininterrompues de militaires, fût capable de retomber à un calme pareil. C'est oppressant. Je suis revenu avec une certaine satisfaction à la route découverte.

J'ai suivi jusqu'au cimetière de notre division. Des troupiers, braves jeunesses de chez nous, achevaient une inhumation. Je m'arrêtai pour

causer avec eux; ils venaient d'enterrer deux Noirs, qui avaient été tués cette nuit et, devant moi, ils achevaient leur œuvre en me contant l'histoire. Ils prirent alors deux morceaux de boîte de biscuits, assemblés par un clou, pour faire des croix pareilles aux autres. Le nom des Sénégalais avait été tracé sur le bois blanc. « Mais », leur dis-je, « ces camarades ne sont peut être pas catholiques! » Les petits paysans de France n'y avaient pas pensé; ils me regardèrent étonnés. C'est vrai cependant que la guerre a fait le miracle de nous confondre tous dans une seule religion!

3 septembre 1915.

Je ne vais pas à Ténédos; on aura besoin de moi ici. C'est peut-être flatteur, mais fort contrariant. Enfin, à la guerre, il faut être prêt à tout et savoir patienter. D'ailleurs ma santé ne réclame pas de repos.

On dit que les Anglais, après avoir tenu tête à l'attaque extrêmement violente d'une nouvelle armée turque, sont solidement établis à Suvla. Il paraît que le mois d'août leur a été très favorable. Dans la première quinzaine, par suite de leur débarquement à Suvla et par suite d'opérations heureuses des troupes australiennes et néo-zélandaises de la zone occidentale en avant de Gaba Tépé, les forces anglaises ont étendu leur front, puis, dans la seconde quinzaine, elles ont accru la solidité de leur emprise sur une partie importante

de la presqu'île. Le 21, après l'occupation de hauteurs qui les séparaient, s'est opérée la jonction des divisions récemment débarquées à Suvla et des troupes d'Australie et de la Nouvelle-Zélande occupant la zone de Gaba Tépé. Cette jonction assure aux forces anglaises du nord et de l'ouest une ligne continue.

Enfin, le 27 et le 28 août, dans la zone de Suvla, les divisions se sont emparées d'une position qui domine la plaine en même temps qu'elles ont fait une suite de gains avantageux. Ces bonnes nouvelles venant s'ajouter à celle du prétendu débarquement du général Sarrail, ainsi qu'à l'espoir d'une coopération italo-roumano-grecque, entretiennent les rêves chimériques qui hantent dans le Corps Expéditionnaire d'Orient la plupart des esprits. Ce n'est pas un mauvais symptôme que les militaires s'intéressent à tant de choses. Je me souviens que les Russes, avant Tsoushima, ne voulaient plus lire un journal ni consulter le moindre câblogramme Havas; ils étaient devenus indifférents.

De notre côté, aucune action d'ensemble; de petites affaires locales, encore et toujours sur ce même versant qui descend au ravin du Kérévès Déré; activité de patrouilles, destruction d'ouvrages d'ailleurs de peu d'importance; tirs d'artillerie contre les batteries ennemies d'Achi Baba ou de la côte d'Asie.

Sur la côte d'Europe, assez avant dans le Détroit, se trouve un des principaux débarcadères pour les troupes de renfort et pour les approvisionnements

turcs dans la baie d'Ak Bashi Liman. Aidée par une escadrille d'avions, la flotte l'a fort endommagé et, du même coup, plusieurs bateaux de transport turcs ont été coulés.

Tout cela n'est pas sans importance, mais ne suffit pas pourtant à nous ouvrir la route que barrent avec tant de résistance Krithia, Achi Baba et le Kérévès Déré.

Eski Hissarlik, 4 septembre 1915.

Ce matin, après avoir visité mes différents bataillons, j'ai causé avec notre colonel Bétrix, puis je suis allé voir le colonel Ruef, commandant une brigade de la 2^e division. J'ai été retenu à déjeuner. Comme officiers, il y avait le lieutenant de Ganeval, fils du général tué glorieusement ici, puis un attaché d'ambassade marié à une Roumaine. Si je n'allais pas à cheval, je ne pourrais pas me déplacer ainsi. Je suis un des rares officiers qui montent encore régulièrement. J'aime bien mon « Golden » ; il ne bronche pas devant la marmite la plus bruyante ou le 75 le plus criard.

6 septembre 1915.

Nous continuons pour notre compte à être à peu près tranquilles ; cependant, dans la nuit, il y a eu un bombardement assez vif de nos bivouacs. Les grosses marmites pleuvaient, les shrapnells couvraient des espaces énormes. Par une chance incroyable, nous n'avons pas eu un seul blessé.

J'envoie à ma femme quelques curiosités du front : 1° une cartouche-blaireau, ramassée par moi le 1^{er} mai dans le camp des Turcs; c'est une douille de cartouche turque, qui a été transformée en brosse à savon pour la barbe. La fuite du Turc a été si précipitée qu'il en a oublié son trésor; 2° un chargeur avec cartouches traversé d'une balle; il m'a été donné dans les premiers jours de mai par le docteur Jubin. La façon dont ce spécimen de chargeur et de cartouches de l'armée turque a été traversé par une balle française est assez originale.

On envoie communément des armes, mais ce sont des souvenirs bien encombrants pour l'intérêt qu'ils présentent.

8 septembre 1915.

Cet après-midi l'amiral Boué de Lapeyrère est venu ici, porté par le *Jules-Ferry* jusqu'à Moudros et, de là, par le torpilleur l'*Opiniâtre*. Les officiers qui étaient avec lui, y compris un Anglais avec qui je me suis entretenu, n'ont pas beaucoup de nouvelles. L'Amiral, accompagné du général Bailoud, est allé visiter les batteries de la Marine qui coopèrent à la défense de la presqu'île.

9 septembre 1915.

En passant, je demande au sergent qui commande le poste chargé de surveiller l'hygiène de la

fontaine Vermersch : « Qu'est-ce que c'est que ça? » et je lui montre le réservoir d'eau. « Ça, c'est des explosifs! »

10 septembre 1915.

Il paraît que les Parlementaires délégués pour enquêter sur le service de santé sont venus ici. Personne ne les a vus, sauf l'état-major et les services de l'arrière. Les Sénateurs, graves toujours, s'étaient crus obligés de revêtir un costume mi-colonial-bains de mer, mi-guerrier-don-Quichotte. Ils avaient des effets blancs en toile et un casque; sur le fronton du casque, l'écusson du Sénat? Les Députés s'étaient contentés de la petite casquette noire, comme on en voit au Président Poincaré dans les cinématographes, et des jambières de cuir noir. Ils n'ont guère causé qu'au Directeur du service de santé qui a si bien préparé l'expédition. A force d'en parler, ils ont voulu voir le front. Ils se sont arrêtés à six kilomètres, aux moulins de Sedd ul Bahr, d'où l'on aperçoit la silhouette d'Achi-Baba. On ne tire plus depuis quinze jours; mais, quand par hasard cela tapait dans un coin, si faiblement qu'un gosse de la classe 15 n'aurait même pas cessé de ronfler, le Député se redressait et disait : « Hein, c'est dur ici! »

11 septembre 1915.

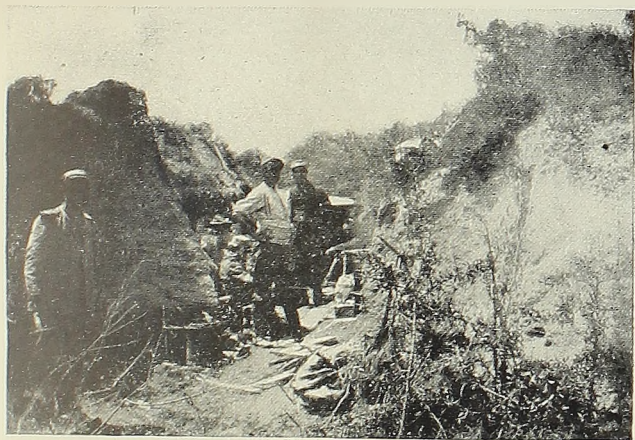
Ici, toujours le calme, un calme prodigieux, extraordinaire, stupide, qui devient inquiétant

dans la pénurie absolue de nouvelles où nous sommes. Aujourd'hui à peine trois ou quatre obus venant de la côte d'Asie; par malheur l'un d'eux est tombé en plein dans la case de notre médecin-chef des brancardiers divisionnaires. Ce n'est pas loin d'ici, aux Oliviers. Le docteur n'a pas été tué, mais gravement blessé. On dit que les Turcs ne disposent plus que de mille obus par jour; ils les garderaient pour le front de Suvla; mais ce ne sont que des on-dit. Une seule chose est certaine, c'est qu'il n'y a rien de capricieux comme le tir des Turcs : on va les croire démunis, tant ils restent silencieux surtout de leurs grosses pièces d'artillerie, et brusquement les voilà qui, sans raison apparente, nous inondent d'obus comme s'ils étaient devenus tout à coup furieux.

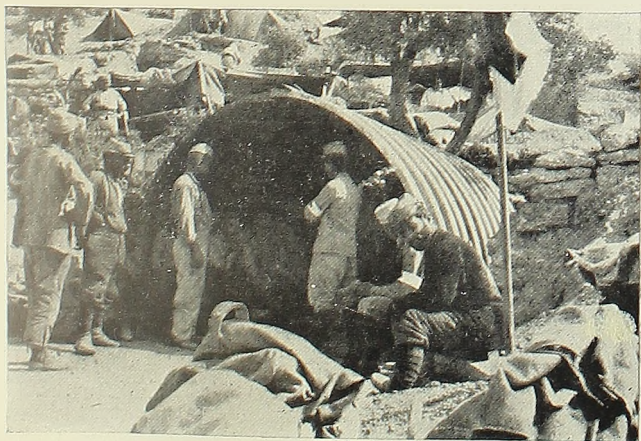
Les nuages, d'abord timides, qui se sont montrés sur le ciel si pur de Gallipoli, sont à présent d'une audace! Ils ont pris aujourd'hui à eux toute la calotte des cieux. La pluie menace. Qu'est-ce que nous recevrons dans quelques jours, si cela continue. On pourra naviguer en bateau dans les tranchées.

Dans la tranchée. Poste Péret,
12 septembre 1915.

J'ai passé la matinée à circuler dans les tranchées. Il est 11 h. 30; je vais déjeuner avec mon colonel au poste Péret. Il a plu cette nuit. La poussière a été abattue, mais c'est tout drôle de



LE RAVIN DES CUISINES (p. 218).



UN POSTE MÉDICAL (p. 234).

sentir l'approche de la mauvaise saison, de l'hiver et du froid. Le ciel si pur de la Chersonèse est d'un gris méchant, qui ne lui sied pas du tout. Demain, on commencera la construction de mon abri hivernal à la baie de Morto. Si la mer monte, nous serons inondés; aussi je recommande de placer en terre-plein élevé les blindages de tôle qui me sont accordés.

13 septembre 1915.

Les Turcs ont profité de cette période de calme pour creuser des sapes. Le 56^e régiment en a découvert une qui passe déjà sous nos lignes, vers K. I. On n'a pas besoin de mettre l'oreille sur le sol pour entendre les coups de pioche; cela paraît être à deux mètres de profondeur. Immédiatement, dans la nuit, on a pris les mesures nécessaires; on a enlevé le matériel et les hommes. L'Artillerie, qui avait une pièce de 65, n'a pas été longue à déménager. Dans la journée, tout le monde est allé écouter les coups de pioche en K. I., le général Bailloud, des colonels, des commandants, des hommes. Sensation nouvelle, plutôt désagréable. Voilà une autre phase de la guerre qui commence. Le général Gouraud la redoutait, mais il n'avait pas voulu l'inaugurer; on avait pensé comme lui. Maintenant que les Turcs nous provoquent, nous ne pouvons que leur répondre. Le temps presse. Il a d'abord été question de faire des « camouflets », c'est-à-dire de mettre la sape à découvert après

avoir fait sauter le revêtement à la dynamite. On a, je crois, adopté la contre-sape; cela consiste à se joindre sous la terre...

Hier, dans l'après-midi, le poste médical Armanet a subi un véritable bombardement. C'est notre grand abri pour blessés, à l'entrée du Boyau central. Je l'ai nommé ainsi en l'honneur de notre camarade tué près de là. Il y a toujours des rassemblements, qui ont attiré sur ce point le tir de l'ennemi. Le poste venait d'être transformé; il était couvert avec des toiles de tente; des tôles cintrées en font à présent un logement confortable et sans doute à l'abri des shrapnells, mais pas à l'abri des marmites. Le 56^e colonial et le 175^e d'infanterie de ligne occupaient le poste. Un obus de 210 est tombé en plein sur une tôle cintrée qui a été déchirée, chiffonnée comme un morceau de papier. Un médecin du 175^e a été mortellement blessé. Quatre infirmiers ont été déchiquetés.

17 septembre 1915.

Aujourd'hui même, au rapport, il est prescrit de dresser les listes des militaires qui étaient sur la presque île avant le 8 mai. Cela sera vite fait pour mon régiment. Nous ne sommes plus que quelques unités du début. Pourquoi donne-t-on cet ordre? Certains prétendent qu'on nous enverrait en permission, tout comme ceux du front français! Voilà de quoi réjouir le cœur des quelques femmes que je sais.

Ma femme m'écrit que l'intérêt s'est éloigné des lignes françaises depuis les débarquements de Suvla. C'est pour nous en effet une période nouvelle qui commence; nous ne sommes plus le front principal contre les Turcs. Nous ne sommes plus intéressants.

18 septembre 1915, 8 heures.

Extrait du rapport de ce jour : « Les unités feront connaître les noms, grade et matricule des militaires qui comptent au C. E. O. depuis au moins cinq mois sans interruption. Ces états indiqueront la localité où ces militaires désirent se rendre en permission... La durée des permissions sera de six jours, voyage non compris, jusqu'au lieu de destination. Le voyage sera gratuit. » On dit que le service de santé a demandé de porter à quinze jours la durée de cette permission. Je tiens de l'état-major qu'il y aura un officier et dix hommes pour partir à la fois. C'est peu. Si je suis du premier lot, je trouverai, en égoïste, que c'est assez.

Un aviatik, marqué de la croix de fer, est apparu ce matin dans notre ciel.

19 septembre 1915.

Ce soir, vers 18 heures, j'ai conduit un général anglais, le brigadier général H. C. Casson, autour

de mon domaine d'Eski Hissarlik et au-dessus, à l'ancien emplacement de Totts'battery. Le général venait revoir le coin de Gallipoli, qu'il a conquis le 25 avril, et les tombes des soldats tués à ses côtés. Dominant le Détroit et tout un panorama incomparable, se trouve le tertre d'un major C. E. Margesson et de son ordonnance. Le général a été touché des soins que nous donnons aux tombes des Anglais. Il m'a expliqué comment l'affaire, où le major avait été tué, s'était passée le 25 avril. Je ferai placer une pierre sculptée et j'écrirai ensuite à la veuve du major. Au sujet des débarquements de Suvla, le général m'a fourni quelques renseignements; il m'a assuré que les Turcs, avertis, attendaient les Anglais avec une artillerie qui a fait beaucoup de mal. Il dit que des renforts très importants vont venir et que, coûte que coûte, on arrivera à une solution.

20 septembre 1915.

Il n'est pas douteux que, sans bien s'en rendre compte, on est par moments assez nerveux. Pour moi, je n'ai à me disputer avec personne, mais comment ne pas être de temps à autre excédé et surmené. Qu'on imagine quatre pièces de 75, quatre à six pièces de 155 tirant jour et nuit à nos oreilles! Et puis le côtoiement incessant du danger, de la mort affreuse, sans compter qu'à cela s'ajoutent les graves préoccupations du travail et des responsabilités, et les mille tracasseries, la

foule de petits ennuis inhérents à l'existence si tourmentée que l'on mène. Je crois pourtant, si j'en juge par moi-même, qu'au fond on est beaucoup plus calme qu'on ne le paraît. Après six mois et demi d'une telle campagne, je reste étonné quand je m'aperçois que ma sérénité n'est troublée que très superficiellement.

Eski Hissarlik, 21 septembre 1915.

Encore un aviatik allemand, blindé et armé de mitrailleuses, qui est venu survoler nos lignes; il a laissé tomber quatre ou cinq bombes qui ont éclaté près d'ici.

Les Turcs, en réponse à nos crapouillauds, nous envoient des engins grossiers qui sont composés d'un culot d'obus rempli de mélinite et réamorcé, au bout d'un manche à balai en bois long de 1 m. 20. On a ri; mais une de ces machines nous a pourtant tué deux hommes et blessé trois.

Les Turcs ont eu une de leurs mines éventée; il y en avait une autre en train! Nous l'avons découverte encore celle-là! Elle est tout à fait au milieu de nos lignes. On pense la faire sauter assez tôt.

J'ai oublié dans les causes de « rogne » la lutte que je soutiens contre la saleté des soldats. Je fouille partout pour mon malheur. C'est étonnant ce qu'on découvre quand on se donne la peine de chercher! Ce matin encore! Si quelques-uns se contentent d'édicter sur le papier des mesures mirobolantes, moi je cherche à « réaliser ».

Nous avons un temps superbe, mais plus frais. Comment les Noirs vont-ils supporter cela? En hiver on les ramènera à Nice.

24 septembre 1915.

Hier, je monte à cheval comme d'habitude. Les deux bêtes m'attendent, dès six heures et demie du matin, au bord de la plage. En l'absence de Clerc, malade, c'est Birama Kandi qui me présente « Golden ». Je vous ai maintes fois fait l'éloge de mon superbe alezan doré, ardent et doux à la fois. Belle taille, robe précieuse, allures distinguées, bouche fine, cet animal a toutes les qualités. Nous faisons une paire d'amis. Il était, au début, difficile au montoir, mais Clerc lui a fait passer cet aimable défaut.

Donc, par cette matinée lumineuse et fraîche, nous allons gentiment vers les Oliviers, quand soudain « Golden » se tortille, dresse les oreilles, fait des petits sauts de mouton. Je le calme de la voix et lui flatte l'encolure de la main; il hésite une minute, puis esquisse une ruade et cherche à se débarrasser de son cavalier. Avec quelques bonnes paroles et un rappel à la cravache, je lui fais franchir une centaine de mètres; alors il s'arrête net et je vois qu'il n'y a rien à faire contre un animal buté. Je mets pied à terre. Naturellement je fais le procès de Birama Kandi et je le rends responsable des lubies de « Golden ». « Tu l'as frappé à l'écurie, tu lui as fait misères! » Birama

jure ses grands dieux qu'il n'a jamais maltraité « cheval docteur ».

Ce matin j'avais oublié l'aventure. A 7 heures, j'attends mon cheval; Birama vient à pied. Il me tend une balle turque : « Tiens, lui, y en a dans ton cheval ! » En faisant le pansage du matin, il a trouvé près de la hanche droite de « Golden » un point très sensible qui lui a valu une réaction violente avec ruades et trépignements. La balle est tombée quand Birama Kandi a pressé le fond de la plaie.

Si « Golden » était un soldat de deuxième classe, je n'hésiterais pas à lui reconnaître le bénéfice de la blessure de guerre en service commandé. Il a reçu sa balle au passage du ravin de la fontaine Vermersch, dangereux à toute heure comme chacun sait, et sellé, bridé, monté.

Eski Hissarlik, 25 septembre 1915.

Mon fidèle Clere, l'homme modèle qui soignait à la perfection mes chevaux, doit être évacué sur la France; il est sans doute atteint d'une mauvaise paratyphoïde. Je l'avais envoyé à Ténédos, mais cela n'a pas suffi pour le rétablir. Je l'ai remplacé par Birama Kandi, qui est le meilleur des palefreniers sénégalais et le plus beau de tous les Noirs (au dire des dames d'Alexandrie).

Nous avons eu tous, absolument tous, une atteinte plus ou moins grave d'entérite; les uns sont partis à l'hôpital, puis en France; les autres

sont restés à leur poste. Au mois de juin j'ai, comme tous ceux du Corps Expéditionnaire d'Orient, payé mon tribut; plutôt bénin d'ailleurs. J'étais décidé à tenir quand même. A certain moment j'ai reçu l'ordre d'aller à l'hôpital; j'ai refusé et maintenant j'ai acquis une sorte d'immunité. Au reste, c'est ce qui est arrivé pour la plupart de ceux qui n'ont pas voulu se faire évacuer. Je m'impose toujours une grande sobriété et je fais beaucoup d'hygiène. Est-ce le quotidien tub chaud? En tout cas je n'ai jamais eu de poux alors que presque personne n'y a échappé.

26 septembre 1915.

Rien de nouveau pour les permissions, sauf que peut-être il y aura un peu plus de retard qu'on ne pensait. D'autres affirment qu'elles peuvent être données d'un moment à l'autre.

27 novembre 1915.

Hier, jour de tristesse. Depuis plus de quinze jours, les Turcs étaient calmes; leur artillerie se taisait. Tout d'un coup, les batteries d'Anatolie se sont mises à lancer des projectiles. Personne n'y prit garde. On supposait que c'étaient des obus perdus éclatant au petit bonheur.

Le sous-lieutenant Rayès était dans sa case, dédaigneux comme les autres de ce bruit pour

rien ; mais là, par un hasard mystérieux qui déconcerte, un obus fit explosion. Un sergent et un homme furent blessés ; on accourut à leurs plaintes. Chez le petit officier, la mort avait fait son œuvre. Il y avait des mutilations effroyables, mais encore quelque chose de pire : le masque rieur, les yeux de jeunesse n'étaient plus, car l'obus avait coupé le visage.

C'était le plus jeune sous-lieutenant de l'armée d'Orient ; il avait dix-neuf ans. Son nom était Paul Rayès. Nous l'appelions « Paulette » à cause de son minois imberbe et charmant. Il redressait sa petite taille mince quand il commandait à ses hommes ; on lui avait donné la section des mitrailleuses, composée des plus fortes têtes du régiment, des vieux coloniaux et des inscrits. Ils n'avaient pas peur du « gosse », mais ils se sentaient tout retournés près de lui ; ils l'aimaient comme leur enfant.

Paul Rayès avait été reçu à Saint-Cyr quelques jours avant la guerre ; mais, au lieu d'entrer à l'École, il alla sur l'Yser commencer son métier d'officier ; il prit part aux actions les plus dures et fut nommé sous-lieutenant. Après plusieurs mois de campagne on dut l'évacuer pour pieds gelés.

Il était parmi nous depuis quelques semaines seulement ; tout le monde le connaissait. Très correct, sans galons ni insignes, il portait un complet kaki d'ordonnance ; on aurait dit un jeune conscrit de la classe 15, d'allure plus fine et de mise plus soignée. Le soir, il mettait un képi noir à galons d'or ; nous avons besoin de le voir ainsi

pour bien nous convaincre qu'il était sous-lieutenant.

Au déclin du jour nous l'avons enseveli dans le cimetière de la baie de Morto qui longe la plage. C'était l'heure du recueillement. Pas un canon ne tonnait. Sur le Déroit s'abaissait lentement le crépuscule; la mer s'endormait sous une couche d'azur rutilant. Les soldats avaient déjà regagné leurs abris pour la nuit. Les lignes des terres lointaines s'embrumaient de vapeurs violettes.

Le corps, plié dans une toile de tente, était porté sur un brancard. Les vieux mitrailleurs allaient vite : c'était si léger! Nous l'étendîmes au fond de la fosse. Le colonel prononça quelques paroles, mais il fallait se hâter; déjà il y avait des sanglots. Un homme s'arrêta au bord du trou béant; c'était un poilu hirsute et plutôt âgé; il dit : « Adieu, mon petit! » d'une manière que nous n'oublierons jamais.

Nous nous éloignâmes un par un. Nous devons éviter dans le cimetière d'autres fosses qui attendaient.

Eski Hissarlik, 28 septembre 1915.

Nous avons reçu la nouvelle que le front français avance et refoule les Allemands. Vous ne pouvez pas imaginer avec quelle joie surhumaine nous avons communié avec ceux qui luttent sur notre sol.

Hier, à 19 heures, quand la nuit commençait et

quand tout semblait tranquille, nous entendons des clameurs énormes. Attaque à la baïonnette? Non, tout de même, c'est trop près. Panique? Ce n'est pas cette sorte de cris; j'ai déjà fait mon oreille. Alors?... Là-dessus canonnade précipitée de tous les calibres, partout, de toutes les crêtes et de tous les ravins. Répliques sérieuses des Turcs qui donnent d'Achi Baba et de la côte d'Asie. La fusillade arrive à sa tonalité des grands jours, puis se calme peu à peu. A 21 heures j'apprends que le généralissime, sir Ian Hamilton, avait ordonné en l'honneur des victoires des Français et des Anglais en France, des hourras et des salves. Les Turcs n'ont guère dormi de la nuit sans doute.

Je suis proposé pour officier de la Légion d'honneur. Mon général de brigade, Fourcade, m'a fait appeler chez lui ce matin et m'a dit qu'il appuyait très énergiquement. Rien de nouveau pour les permissions; elles seraient, dit-on, ajournées. Patientons.

On parle de plus en plus du débarquement imminent de l'armée du général Sarrail... Mais où?... Mystère...

Tous mes vieux serviteurs s'en vont très malades, tous les Blancs. Aujourd'hui deux caporaux et mon cycliste Borello, hier mon palefrenier Clerc.

1^{er} octobre 1915.

Il n'est plus question de permissions pour le moment; peut-être dans quelques jours. Des privi-

légiés ont déjà réussi à partir, mais en si petit nombre.

Il est certain qu'une division française va quitter la presqu'île de Gallipoli. Des Français, il ne restera qu'une division, quatre régiments coloniaux mixtes; bien entendu les Anglais restent avec elle.

Nous ne connaissons pas la destination de la division qui part, mais nous présumons que c'est Salonique. Un bateau-hôpital, récemment arrivé de France, a déjà quitté nos rives. On dit qu'avant de quitter les Dardanelles une femme a voulu voir le cap Hellès. Dans notre enfer aucune femme ne s'était risquée. Elle vint par un soir lumineux et calme. Il y eut quelques rafales d'obus qui tombèrent à ses pieds. Les hommes sortirent de leurs gaitounes et regardèrent, étonnés : ils crurent à une apparition. Le bandeau blanc de son front la parait comme un diadème. Sur cette terre turque, une femme allait enfin le visage découvert devant des hommes et c'était un prodige attendu pendant des siècles et pour lequel des milliers de soldats étaient morts.

Le mauvais temps n'a pas persisté, nous sommes de nouveau au beau fixe. On prépare ma case pour cet hiver. J'aurai un abri en tôles ondulées, recouvertes de moellons et de terre; c'est vingt-cinq ou trente mètres plus au nord-est d'Eski His-sarlik! Je crois que c'est un des plus jolis coins de notre domaine. Assis au bord du rivage, je vois par delà les eaux de la baie de Morto, figées pour la nuit dans leur bleu profond, les formes de Samo-

thrace. Sur un ciel bleu opaque l'île transparente frissonne, enveloppée d'un voile teint de bleu virginal. C'est chaque jour une incomparable féerie quand le soleil se couche sur Samothrace. Le Détroit s'ouvre devant moi entre les falaises de Sedd ul Bahr et la plaine de Troie. Sur la mer les miracles de la lumière d'Orient se renouvellent constamment. Dans le tableau teinté des plus fantastiques couleurs je distingue les ruines du château d'Europe, les taches des îles aux Lapins et de Ténédos, les tombeaux d'Achille et de Patrocle, les horizons lointains de la côte asiatique, le mont Ida, séjour des dieux.

3 octobre 1915.

Hier, alors que je songeais à l'installation d'hiver et que je venais d'arrêter les premiers arrangements, je reçois à 17 h. 45 l'ordre de faire embarquer mes deux ambulances dans la nuit. Tout d'abord je ne comprends pas, mais, dessous, il y a un petit papier : c'est ma nomination comme « directeur du service de santé de la 2^e division ». Je me rends immédiatement au quartier général ; on me met au courant de la situation, sans préciser les destinations. Dans Sedd ul Bahr quel mouvement, quels chapelets interminables de troupes, que de voitures, que de caisses ! Beaucoup d'ordre, d'ailleurs, et un silence méritoire. Mon voyage de retour jusqu'à mon repaire me paraît interminable. Je n'ai pas mes chevaux. Je dois aller à

piéd, sous la conduite d'un guide qui connaît les bons passages, soi-disant. Je tombe dans un vieux trou de marmite et ne remonte péniblement que pour retomber dans une tranchée abandonnée ou une fosse souillée. J'arrive éreinté. C'est la première fois que j'ai trouvé que nous avions conquis trop de terrain ! Cela n'en finissait pas ; les shrapnells commençaient à tomber. Mon secrétaire, qui n'était jamais sorti si loin et si tard, était scandalisé de l'audace des Turcs. Les sifflements des balles étaient assez nourris.

4 octobre 1915.

Journée très chargée de P. P. C., d'adieux, de formalités. Je remplace un médecin principal à cinq galons, de la réserve. Il y a pas mal de besogne et de grandes responsabilités. Je puis travailler car je me porte bien : quant aux responsabilités, je les connais ; elles ne m'effraient pas.

Je suis à l'état-major du général Bailloud. Nous embarquerons d'un moment à l'autre, cette nuit sans doute, pour une destination inconnue. Tout le monde sait que nous allons aider la Serbie, raffermir la Grèce et tâcher d'arrêter la Bulgarie. Après, nous arrêterons les Austro-Allemands sur la route d'Orsova-Constantinople. Le programme est vaste. Je serai bien placé pour voir la dernière partie du grand drame qui se passe en Orient.

A l'état-major il y a d'abord le général Bailloud, qui est toujours jeune, gai et plein d'entrain. Son

chef d'état-major est le colonel M..., le sous-chef, le commandant Romieux connaissant la Grèce à fond, parlant grec, très érudit, charmant.

Comme conditions matérielles, c'est la fin de mes misères. J'ai vécu jusqu'ici à peu près comme un soldat de 2^e classe et dans un état de simplicité et de sobriété extraordinaires. J'ai une guitoune de sept mètres sur deux. Un palais. Ce n'est plus un secret. Nous débarquerons à Salonique.

Лука Ђеловић
БЕОГРАД
Luka Ćelović
BEOGRAD

Лука Ћеловић
БЕОГРАД

Luka Čelović
BEOGRAD

DEUXIÈME PARTIE

SERBIE-SALONIQUE

A bord du *Bon-Voyage*, 5 octobre 1915.

Nous sommes partis de Sedd ul Bahr hier à 14 heures; nous nous sommes séparés du *River Clyde*, du château d'Europe et de ce coin de terre où j'ai vécu des heures inoubliables. A 19 heures, nous étions à Moudros; nous partons pour Salonique.

Salonique, 6 octobre 1915.

Dès l'aube nous sommes sur le pont du vapeur; une fraîcheur agréable nous pénètre. Le jour se lève lentement; un brouillard grisâtre assombrit la côte grecque, mais n'atteint pas la sérénité de l'Olympe. Nous avançons avec précaution parce qu'il faut éviter non seulement les sous-marins turco-boches, mais aussi les mines dérivantes.

Nous naviguions en ligne de file, flanqués par des contre-torpilleurs qui s'agitaient beaucoup. Enfin nous sommes dans la baie de Salonique. A gauche, sur la terre de la vieille Hellade, les monts Pelion et Ossa, que les Anciens jugeaient très hauts, puisque, l'un sur l'autre, ils devaient atteindre les cieux; ils se montrent à nous dans des nuages énormes. Plus loin, du même côté, la plaine immense du Vardar, basse, marécageuse, très malsaine. Sur la droite, une pointe sur laquelle sont alignés des bâtiments d'artillerie aux toits rouges; puis, sur le centre de la courbe, des villas dans la verdure. Le sultan Abdul Hamid fut interné dans une des plus belles et des plus délicatement pourvues de fleurs et de houris. Tout le fond de la baie est dominé par des montagnes finement silhouettées. La ville s'est développée sur les premières crêtes dominant le port, puis est venue épouser les contours de la courbe. Le panorama n'a pas toute sa splendeur; il pleut. L'accueil a été correct, mais froid. Nous avons été peu fêtés; c'est gris et triste. Sans doute il ne s'agissait pas de fête; mais les Hellènes sont enclins à l'éloquence; il n'y eut ni discours ni manifestations. Nous ne sommes pas admis à Salonique. L'armée grecque a tout accaparé. On nous pousse vers la banlieue à Zeïtenlik, où nous planterons nos tentes avant d'aller en Serbie. Pour aujourd'hui, je reste à la ville.

Dans l'après-midi, j'ai vu des médecins français, qui reviennent de la mission serbe, et des dames de la Croix-Rouge. J'apprends par eux que notre

tâche sera rude dans la lutte contre les poux et le typhus. On a éprouvé une très grande déception de la part des Balkaniques. Nous sentons une gêne véritable au milieu de l'armée grecque mobilisée, qui encombre tout et qui embarrasse nos mouvements. Le petit voyage de Lemnos à Salonique faillit en être plus que contrarié. Les premiers bateaux durent retourner à leur point de départ sans avoir débarqué leurs troupes. J'ai couché ici ce soir; mais il y a si peu de place que j'ai dû partager la chambre avec un autre médecin, un de ceux qui reviennent de Serbie. J'ai acheté des vêtements avec lesquels je pourrai braver le froid très rigoureux des régions montagneuses.

7 octobre 1915.

Le camp de Zeïtenlik est vaste. Il s'étend jusqu'au Vardar. Le terrain est bossué, désertique, sans un arbre. Nos braves soldats travaillent, les cuisines fument, les tentes s'alignent par centaines; avec le soleil, les contreforts neigeux de l'Olympe se projettent sur le ciel bleu. Près de nous, Salonique montre sa couronne de remparts antiques, les joyaux de l'Heptapyrgion.

Je fais connaissance avec le séminaire de Zeïtenlik, dirigé par des Lazaristes. C'est là que j'installerai une de mes ambulances. Nous aurons l'aide si douce des sœurs, qui ont tant de naïve pitié et l'âme de nos femmes de France. Elles ont

cultivé un jardin de roses que je découvre; j'avais vraiment oublié qu'il y eût encore des roses!

Nos tentes seront sans doute dressées ce soir, mais je préfère coucher à l'hôtel Continental. Le lit m'a paru un raffinement incroyable de civilisation.

Demain matin un de nos régiments part pour Uskub; nous ne tarderons pas à suivre. Il importe de secourir la Serbie avant tout, même si la Grèce ne marche pas. Nous aurons devant nous les Autrichiens, les Allemands et les Bulgares; nous aurons sans doute fort à faire.

Le temps est chaud. Cela va changer en Serbie; nous aurons des peaux de mouton; on prévoit une campagne pénible à tous les points de vue: combats, épidémies, températures basses.

13 octobre 1915.

Dans les loisirs plutôt rares que me laisse notre installation à Zeïtenlik, je viens à la ville qui m'attire. Elle est si variée, si changeante qu'on ne la connaît jamais assez. Le long des quais, en bas, c'est le mouvement de la vie moderne, les cafés, les banques, les hôtels, les cinémas et les villas, en face de la mer chargée de bateaux et de barques. Au milieu, la rue Ignatia, où passa longtemps la grande voie romaine entre Rome et Byzance. Les boutiques et le commerce, les hammams et les magasins y sont groupés.

Plus haut, ce sont les quartiers turcs, les ruelles

étroites, les mosquées, les maisons à moucharabiehs, les costumes orientaux, les femmes voilées. Je pénètre par un couloir tortueux dans une cour dallée, où s'élève une fontaine; des femmes viennent y chercher de l'eau.

La mosquée tient tout un côté de la cour; mais c'est de plus loin, en partant, que j'en saisis tout le charme. Ses vieilles pierres sont encadrées d'un rouge particulier, qui souligne aussi quelques lignes de faite. Dans la perspective se profilent à la fois quatre coupoles, une porte de pur style arabe, un minaret blanc et des formes élancées de cyprès. Par les fenêtres, qui restent toujours ouvertes sur leurs barreaux de fer, des rais de soleil traversent la mosquée et font briller les stèles d'un cimetière perdu. Des femmes, enveloppées dans leurs noirs firadjés, regagnent leurs demeures. Les vieillards à cheveux blancs, coiffés du fez rouge, s'abandonnent, sur le dos d'ânes éléments, à leurs pensées profondes. Un teinturier fait bouillir ses marmites presque sur la place publique; il suspend dehors les laines bleues, rouges, vertes, jaunes; c'est d'un bariolage un peu cru. Le soleil, qui s'éteint, adoucit les violets lointains de la mer bleue.

Une sorte de kiosque encombre le sentier maintenant. Est-ce le tombeau d'un saint? Des lampes brûlent à l'intérieur. Il y a en effet un modeste catafalque. Une peau sur le sol invite aux génuflexions et à la prière. Personne n'arrête ses pas.

15 octobre 1915.

J'ai un gros travail et beaucoup de responsabilité, maintenant que je suis grand chef. Ma division est isolée; aussi je suis investi de pouvoirs sérieux. Cela va très bien à tous les points de vue; seulement finies les longues correspondances... C'est dommage que je ne puisse pas écrire; il y aurait beaucoup à raconter.

17 octobre 1915.

Nous sommes ici dans des conditions très particulières qui nécessitent de la part du commandement beaucoup de tact, mais aussi de fermeté. La situation est des plus embrouillées.

J'ai un travail absorbant; je dois être partout à la fois; il n'y a que de rares autos, pas de téléphone. J'use et abuse de mes chevaux; ils sont admirables et se cramponnent aux rocailleux pavés de la ville, à la perfection. Nous avons eu de belles journées; maintenant il pleut. J'ai amené avec moi Korka et Birama. Ils me sont assez dévoués.

18 octobre 1915.

Ce soir, nous quittons Salonique pour aller en Serbie. Je repars avec une provision intacte de

courage et de santé. Je suis très bien, même ma gorge est parfaite. Nous avons passé douze jours ici; cela paraissait extraordinaire de ne pas entendre la canonnade et de ne pas avoir à se garer des projectiles divers dont Gallipoli foisonnait. J'ai couché plusieurs fois dans un lit et le plus souvent sur mon lit de camp, sous la tente inondée de pluie.

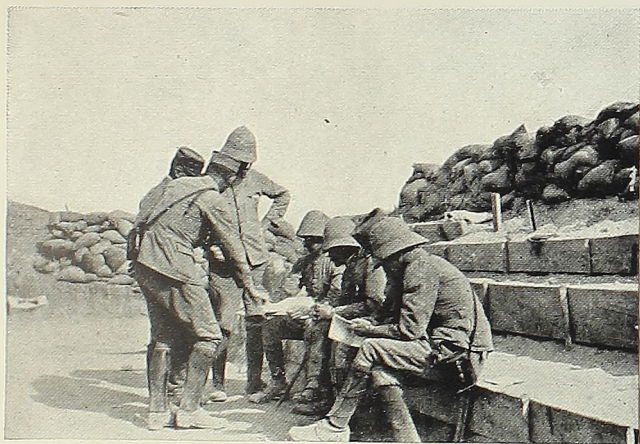
Gare de Miroftché, sur la ligne de Salonique
à Uskub et Nish, 19 octobre 1915, 14 heures.

L'ordre était de prendre le train hier à 20 heures en gare militaire de Salonique pour gagner pendant la nuit Stroumitza. J'étais allé au cinéma dans l'après-midi, en compagnie d'une famille amie de la ville, et je n'étais pas pressé de dire adieu, car la gare me paraissait près du centre. Une voiture m'a rapidement amené dans une station bourrée de soldats grecs; j'ai vite vu qu'il n'y avait point de Français. « Où est la vraie gare? » demandais-je à tout le monde, et le temps passait. Enfin j'arrive à une gare suburbaine. Pas un militaire n'embarquait. Un Français me dit que je suis à dix-huit cents mètres de la vraie gare et, si je ne veux pas manquer le train de 20 heures, je n'ai qu'à me hâter. J'étais dans tous mes états. Enfin, à 20 heures précises, les chevaux, exténués, fourbus et battus plus que de raison, s'arrêtent en rase campagne devant des quais éclairés par des globes électriques. C'est là où est le train? Moment de grande

anxiété. On ne sait pas. Finalement, celui de 18 heures partira à 22 heures et celui de 20 heures ne quittera Salonique qu'à 6 heures du matin. Il y a un grand rassemblement d'hommes, de chevaux, de voitures, de caissons automobiles. Je vais m'assurer que les charrettes du service de santé sont chargées et que mes chevaux « Golden » et « Merle » sont dans un fourgon avec Birama.

Il pleut; il y a une boue fangeuse dans laquelle on s'enlize. Vers 22 heures, nous nous installons dans un wagon à bestiaux qui est garé dans un coin. Korka va chercher de la paille. J'essaie; c'est moelleux et très chaud, en pleine fermentation. On met une couverture dessus et le dîner est servi : thon à l'huile, bœuf froid, lait Nestlé liquide. Des camarades viennent nous rejoindre. Le wagon se transforme en dortoir; bientôt des ronflements sonores. J'ai bien dormi!

Nous sommes partis vers 7 h. 20 par un temps très couvert, mais sans pluie. D'abord on passe dans les plaines de l'embouchure du Vardar, marécageuses, basses, encombrées de roseaux et de plantes aquatiques; puis le pays devient montagneux. Le Vardar profond, boueux et assez peu large, vierge de bateaux et de radeaux, serpente lentement entre des collines rudes et dénudées. On est bientôt à la frontière serbe. Des soldats, en mauvaises capotes de kaki, ou des civils gardent les voies; leur fusil, fixé à l'épaule par une méchante ficelle, est d'ailleurs en bon état et très propre. J'aperçois une femme serbe, jeune, pâle, au regard assez expressif; elle a des vêtements souillés et un



LE GÉNÉRAL BRULARD ET SON ÉTAT-MAJOR

Le général Brulard prit le commandement du corps expéditionnaire des Dardanelles après le départ de la division Bailloud pour Salonique.



LA SEULE ET UNIQUE RUE DE STROUMITZA-STATION
(p. 258).

paletot de coton ouaté, noir. A une autre gare, plus loin, nous sommes en plein milieu serbe; il y a là des soldats réguliers, quelques officiers avec leur coiffure si originale, qui tient à la fois du bonnet de police et de la tiare. Les habitants ont arboré quelques drapeaux des Alliés; dans le mélange, on ne distingue bien que le drapeau anglais. Il paraît que les premiers arrivés des Alliés ont bénéficié d'ovations et de banquets.

La population, assez réservée et ne parlant pas notre langue, semble sympathique. Elle est manifestement pauvre; les maisons sont pour la plupart en terre battue.

De la gare de Miroftché on a une magnifique vue, à l'est, sur les montagnes de Stroumitza. Le Vardar coule à leur pied; nous passerons bientôt le pont et nous nous trouverons en plein sur le champ d'action; nous allons soutenir les forces qui ont subi les premiers chocs des Bulgares. Nous sommes de la division de l'avant-garde; il y en aura d'autres et beaucoup d'autres. La place ne manque pas comme à Gallipoli. Espérons que nous saurons prendre sur ce théâtre nouveau un avantage important.

Enfin, après avoir attendu ce matin de 11 h. 30 à 20 heures en gare de Miroftché sans comprendre pourquoi, nous sommes à Stroumitzastation. Il n'y a personne pour nous recevoir; cependant une tente a été dressée dans un verger, sous les arbres et dans un cloaque de boue noire puante. Des cochons se devinent dans le voisinage au bruit et à l'odeur. Toute la nuit, bruit

infernal des trains qui emportent des troupes serbes vers le nord.

20 octobre 1915.

Ici, ce n'est pas la ville bulgare de Stroumitza, mais un village près duquel se trouve le point de la voie ferrée Salonique-Uskub-Nish, qui correspond avec Stroumitza, distante de trente kilomètres environ au nord-est.

Je dois, sous la pluie, explorer le village; c'est dans une cuvette, entre les montagnes. Le Vardar et la voie ferrée passent par le défilé. Des deux côtés, des crêtes dominant; on ne les voit pas, tant il pleut. La Serbie se révèle par ce village gluant de boue et de saleté; nulle part, dans le monde, il n'y a dans la crasse et la fange des profondeurs pareilles. Les maisons sont à demi abandonnées; sur les matelas de coton éventrés, les paysans ont cédé la place aux Serbes, aux soldats de la territoriale; maintenant ce sont les nôtres, à bout de souffle, trempés, exténués, qui reposent leurs membres fatigués. Il y a partout des chiffons, des vêtements souillés, des literies en morceaux. Quelques malades, oubliés dans les coins, tremblent de fièvre; est-ce déjà le typhus? Dans les cours, on abat du bétail, on saigne des porcs. Quels abris, quelles habitations! Cependant il pleut. Dehors la boue, les mares grouillantes... J'ai trouvé un local pour servir d'annexe à l'ambulance. On inondera de crésyl, d'acide phénique et de sublimé; on blanchira à la chaux. Les

brancardiers auront l'ancienne auberge du pays.

Je fais déplacer ma tente. Il existe un terre-plein de deux à trois mètres de haut, le long de la voie ferrée, sur le même emplacement que l'ambulance n° 4. L'ambulance n° 4 est bien le point le plus exposé aux coups de l'ennemi; elle est à très faible distance d'un pont que les Bulgares seraient bien contents de faire sauter. S'ils attaquent le pont, qu'advient-il du terre-plein? N'empêche, c'est là que j'ai fait transplanter ma tente, à un éperon que forme la ligne du chemin de fer. Je suis déjà habitué au bruit des trains. Mais la pluie, la boue, la fange et l'ordure!

Et cependant, lorsque le ciel n'est pas trop bas et qu'il ne pleut pas trop brutalement, je me laisse reprendre par l'intérêt de la mise en scène. Le décor est sévère, beau et triste. Les déesses mythologiques, les nymphes et les faunes ne seront jamais tentés de s'égarer dans ces défilés montagneux trop pénibles, trop détremvés. Lumineuses féeries de Gallipoli, où êtes-vous?... Ici c'est le pays de la guerre par excellence, le champ de bataille des peuples hantés du désir de tuer et de voler. Pourtant, ne ferait-il pas bon vivre dans ces villages perchés au flanc des montagnes?

21 octobre 1915.

Je tiens à voir comment marche le service médical sur nos lignes de Stroumitza et de Dédéli. Vers 9 heures, ce matin, je suis parti à cheval

pour visiter les régiments de l'aile droite, qui sont échelonnés dans les villages bordant les vallées inondées. Le temps est meilleur. Il pleut à peine; les montagnes se dévoilent et le décor prend une ampleur que la pluie nous cachait. La route est bonne, carrossable. Nous allons jusqu'à Dédéli, où est installée de l'artillerie, et, vers 11 heures, après nous être grisés de longs galops et de trots rapides, nous sommes à Cestovo. Le colonel Benoît, le docteur Paloque et les officiers insistent pour nous retenir à déjeuner. Nous avons nos musettes pleines; mais eux, bien qu'ils ne fussent que de la veille dans le village, avaient à nous offrir un menu des plus variés. Nous étions dans une mosquée, encore respectable et pittoresque, mais très pauvre. A peine sommes-nous à table, des coups de feu se font entendre. Personne n'y prend garde; c'est ainsi depuis toujours! Mais voilà le canon qui tonne; de la petite fenêtre, on distingue les éclatements blanchâtres. Le village de Valandovo, sur l'autre versant de la montagne, du côté bulgare de la vallée, est attaqué; nous y avons précisément un bataillon commandé par le capitaine de Clermont-Tonnerre; il répond. Nous quittons la salle et nous suivons avec les jumelles toute l'action; nous voyons les obus tomber sur Valandovo; le bataillon part du village pour s'emparer de Rabrovo; nous voyons les chaînes de tirailleurs s'avancer, les voitures s'éloigner; on suit le mouvement. Sans discontinuer le canon tonne et la mousqueterie crépite. Quand nous prenons congé de nos hôtes pour regagner la gare de Stroumitza, les coups

redoublent d'intensité et le panorama de Valandovo se brouille dans une nuée de poudre et de mitraille. On nous dit que nous ne pouvons pas reprendre la route sans risquer des balles ou quelques shrapnells. Nous contournons donc, plus au sud, par les bois et les villages abandonnés, et cela nous fournit l'occasion, en ne perdant pas de vue le théâtre des opérations, de revenir à travers des sentiers couverts, le long de hêtres superbes. Et nous découvrons tout un monde de réfugiées, poussant devant elles des troupeaux de moutons, de chèvres, de chevaux et de bœufs. Pauvres êtres ; rien n'est plus poignant. Toute l'horreur de la guerre est dans ce groupe : une femme enceinte, pieds nus, qui pousse devant elle une chèvre, une vache lamentable et un pauvre enfant mourant de faim.

Sur la route, que nous avons évitée, une automobile file à toute vitesse. Nous rentrons. Pendant le diner, le général m'avertit que nous avons trente blessés. Je viens d'en recevoir un certain nombre et j'attends les autres demain. Nous avons occupé le village de Rabrovo après un combat des plus brillants. L'auto qui a pris la route rapportait des blessés : elle a reçu des coups de fusil.

Les trains déversent sans cesse des soldats qui vont au secours de la Serbie.

22 octobre 1915.

Je dors sous ma tente ; il pleut sans arrêt toute la nuit. Dès le réveil, la fusillade ; des balles tom-

bent autour de nous. Voilà revenus les sifflements bien connus. J'avais commandé mon cheval pour aller explorer des sources de Hudovo; mais c'est là précisément que les Bulgares font le coup de feu; il faut renoncer à la promenade.

Je parcours le camp à cheval. Les soldats sous la pluie partent et garnissent les crêtes; en haut, les fusils et les mitrailleuses tirent. Je m'arrête devant le cimetière serbe. Il y a plus de cent tombes pareilles, alignées, neuves. A ce moment la signification est plus impressionnante, ce sont des militaires et blessés serbes qui ont été massacrés par les Bulgares au guet-apens du 19 mars de cette année.

Mes ambulances ne me semblent pas en sécurité sous les balles. Je vais étudier un emplacement de l'autre côté du Vardar. Le pont, très haut, a cent soixante-seize mètres de long; il faut passer sur de mauvaises planches; il n'y a pas de parapet. Le fleuve coule au-dessous en faisant des tourbillons effroyables et j'ai facilement le vertige; un commandant me donne le bras. Les balles sifflent. Je reviens à une heure, ma mission terminée. L'état-major n'est pas d'avis de faire partir l'ambulance qui peut être prête d'ailleurs en moins d'une heure, ses caisses n'étant pas déballées.

A peine avions-nous franchi le pont que des shrapnells éclatent au-dessus; cinq minutes plus tard et nous aurions eu sans doute une grosse émotion. Nos batteries de 75 répondent; l'écho formidable fait vraiment sensation, même parmi des guerriers comme nous. Au reste, la lutte

devient sérieuse; nous sommes attaqués par des forces importantes. Nos canons précipitent leurs salves; les blessés arrivent de partout. Un commandant et plusieurs autres officiers ont été tués à Hudovo. La situation est grave. Des obus éclatent en série à la gare et sur la voie ferrée. C'est alors que le colonel Nantille, commandant le 2^e régiment de marche d'Afrique, rassemble sa musique et fait jouer *la Marseillaise*.

Stroumitza-station, 23 octobre.

Nous sommes restés sur le qui-vive toute la nuit. Nous pensions bien que les Bulgares nous attaqueraient en force après leur succès de Hudovo et leur bombardement de la gare. Mais, comme il arrive quelquefois à la guerre, nous avons l'avantage sans nous en douter. Une batterie de 75, établie sur la rive droite au-dessus de Davidovo, avait fait de tels ravages dans les rangs ennemis que la retraite s'en était suivie. On ne vit clair dans notre situation que le matin. Nous passâmes une nuit angoissante. Les blessés défilèrent d'ailleurs en grand nombre. J'avais déjà envoyé dans un terrain non battu des équipes spéciales de brancardiers; ils ramenèrent des blessés qu'on n'avait pas pu relever en plein jour.

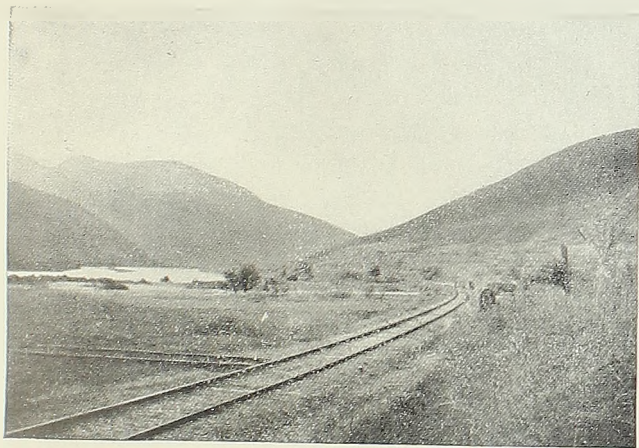
Je me promenais à la gare de grand matin quand je rencontre l'état-major de la division. Je reçois la mission d'aller installer une ambulance à Guevguéli. Un train va partir. Je saute dedans.

Guevguéli est une ville serbe assez importante de la frontière gréco-serbe, mais elle a beaucoup souffert des dernières guerres et des épidémies de typhus exanthématique. On me dit qu'il ne reste pas beaucoup de bâtiments disponibles (il a fallu loger les réfugiés et les soldats serbes) et que tous ont été largement contaminés. Pourvu que les désinfections aient été bien faites! En tout cas, j'étais décidé à me montrer difficile pour nos soldats. Mieux vaudrait coucher en plein champ que de tomber au milieu d'un foyer typhique mal éteint. Je ne suis nullement ravi de mes premières impressions de Guevguéli. La voirie n'existe pas, la propreté des maisons est lamentable.

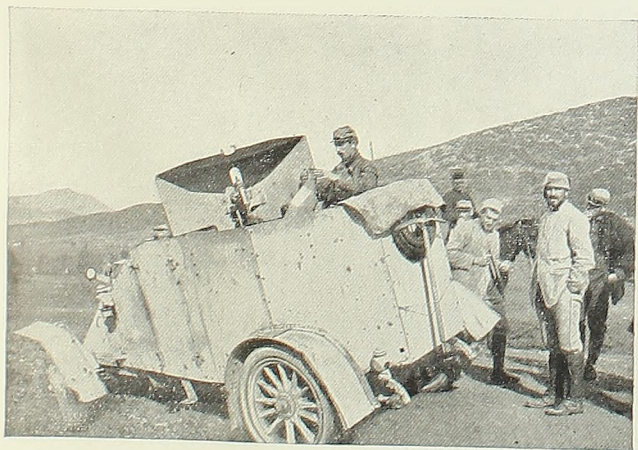
Je visite d'abord l'hôpital militaire serbe. C'est une ancienne usine très grande, mais où il n'y a pas d'isolement possible. Il y a des soldats serbes partout, qui sont peut-être atteints d'affections contagieuses.

Je passe ensuite à un hôpital annexe situé près de la gare. Il nous a été réservé spécialement. « Vous n'avez pas eu de typhiques là dedans? — Si, comme ailleurs. » Je vois des lits garnis, en nombre respectable. « — Ils ont été désinfectés? — Oh oui! tous ont été passés à l'étuve. » Je retourne le premier venu. Il y avait dans les draps un pou, une punaise, un papillon de nuit et une araignée. Je n'insiste pas. Cependant j'ouvre machinalement une porte avant de m'éloigner. Deux cadavres sont alignés sur le sol nu. « Qu'est-ce cela? — Rien. Nous mettons là les morts de la ville. »

Jugez des autres locaux qui me furent offerts.



CHEMIN DE FER DE STROUMITZA SUIVANT LE COURS
DU VARDAR (p. 258).



AUTO-MITRAILLEUSE REVENUE DANS NOS LIGNES APRÈS
UN ENGAGEMENT AVEC LES BULGARES (p. 269).

Quelles garanties peut-on attendre à Guevguéli? Enfin, de guerre lasse, presque à bout, j'avise à l'intérieur de la ville une construction neuve. « C'est l'école du gouvernement, me dit-on. Il n'y aura pas moyen de l'avoir. » Je la veux cependant. C'est le seul endroit où il ne soit pas mort de typhique. Tout est neuf, propre, coquet. Il y a une salle de théâtre magnifique où les malades seront fort bien.

Le soir même, l'ambulance n° 3 s'installe dans l'école du gouvernement.

Stroutmitza-station, 26 octobre 1915.

Comme il pleut par trop, je n'irai pas ce matin aux avant-postes. Je suis toujours dehors ou dans les rapports, lettres, états, papiers que comportent mes hautes fonctions! Nous sommes division isolée; c'est pourquoi j'ai le titre de directeur. J'ordonne les dépenses; avant-hier j'ai demandé 50 000 francs au trésorier-payeur. Quant à l'hygiène des troupes, c'est prodigieux ce qu'il y aura à créer; mais je suis bien secondé et je sais ce que je veux. Il a fallu aussi hospitaliser et soigner deux cents blessés, plus des malades, etc.

31 octobre 1915.

La musique du 2^e régiment de marche d'Afrique joue des airs délicieux, *la Mascotte* et des valse...

C'est dimanche. Cette musique a été achetée à Salonique en quelques minutes, des Pères de Zeitenlik. Il ne pleut pas.

Mes deux Noirs, Korka et Birama, sont déjà malades; c'est que, si le froid n'est pas encore rigoureux, l'humidité est terrible.

1^{er} novembre 1915.

Voilà le beau temps revenu; le pays est tout différent. J'ai pu prendre quatre photographies par une lumière idéale; c'est le premier jour très beau. L'aspect morose des montagnes a disparu; elles sourient, elles se montrent dans tous les détails de leur beauté; c'était comme un printemps venu de très loin. Dans l'après-midi le canon a tonné, vers le Nord, à Krivolak. Demain, nous occuperons certains points de la route de Stroumitza.

Nous allons avoir des autos au service de santé; aujourd'hui sont arrivées des autos-mitrailleuses.

J'écris à ma femme et je lui envoie les quatre films qui lui donneront une idée de notre nouveau pays. Je finis ma lettre pendant que la musique du régiment joue. On n'entend plus le canon.

Stroumitza, le 3 novembre 1915.

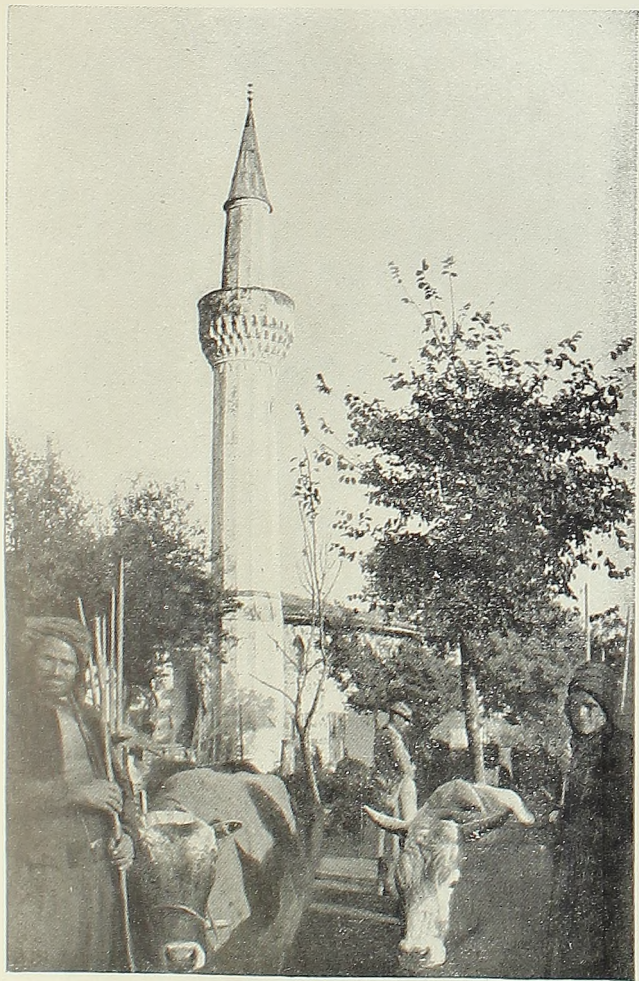
La matinée à Stroumitza est d'une douceur printanière; les montagnes, à peine éveillées, sont

baignées de soleil. Des coups de canon répétés viennent vite nous rappeler que nous sommes en guerre et nous avertissent que la grande attaque, prévue sur les passes de Kosturino, s'engage. Quand tous les détails de mon service sont réglés ici, je pars à cheval avec Birama. Tout le long de la route on rencontre des convois de munitions et de ravitaillement, quelques cavaliers, enfin des blessés. Les premiers sont d'habitude les moins graves; leurs membres en pantière ou leur tête emmaillotée de tarlatane blanche, ils ont l'air quand même assez réjouis. L'atmosphère est limpide et les plus hauts sommets sont libres de nuages. Je me rends à Valandovo, où j'ai installé l'ambulance n° 3. Bien avant que j'arrive à destination, je perçois la mousqueterie distinctement. Le canon est intermittent. On parvient au village par une route bordée de grands hêtres; de loin, les maisons se piquent une par une dans la verdure sur les dernières pentes de la montagne; on voit le fin minaret de la mosquée et le clocher plus lourd de l'église. Dans les vergers, autour des habitations, sous les mûriers qui forment de grands quinconces réguliers, grouillent des tas de soldats, des chevaux, des voitures, quelques autos-mitrailleuses débarquées ce matin même.

Je confère de suite avec l'état-major que je trouve dans une rue de Valandovo; le général Bailloud est plus loin, en auto. L'ambulance n° 3 fonctionne activement. La mosquée est pleine de blessés; ils ont été pansés; ils sont étendus dans une couche épaisse de bon foin de France qui

fleure exquis. « Vous n'avez besoin de rien, les enfants? » — « Nous sommes très bien, très heureux, mais nous avons faim. » J'ai fait le nécessaire... La mosquée est vaste, grande; ce n'est point un palais, mais elle permet de loger des quantités de nos chers soldats. Ils sont éreintés. Ils ont eu à grimper à la course des pics de trois cent cinquante mètres et plus. Dans la cour un grand encombrement; d'autres blessés sont étendus sur le sol ou couchés sur des brancards, ou debout, ou dans toutes les poses; tous les types et tous les degrés de la souffrance! La salle d'opération est assiégée; à l'intérieur, des médecins, dégouttants de sueur, pleins de sang, exténués, ne perdent pas une minute.

Des charrettes pénètrent dans la grande cour de la mosquée; elles l'emplissent, tant elles sont nombreuses; c'est notre moyen de transport pour nos blessés. Il y a aussi l'automobile, adjointe aux autos-mitrailleuses, qui est un autre moyen; ainsi le contraste sera plus sensible. Ces charrettes sont les chars du pays, sur roues basses en bois mal équarri et disjoint, que traînent deux bœufs de taille ridicule, au poil bourru et laineux qui semble habiller tous les animaux du pays; pour les bœufs et les cochons, c'est à s'y tromper. Dans les histoires de France on voit de ces charrettes au chapitre des rois fainéants... Bref, quelques blessés mettront trente-cinq à quarante minutes pour atteindre la station, et d'autres trois ou quatre heures. Tous seront d'ailleurs cette nuit à Guevguéli dans un hôpital. On aura fait assez bien les



VALANDOVO. — CHARRETTES DU PAYS ATTELÉES DE BOEUFs ET RASSEMBLÉES DANS LA COUR DE LA MOSQUÉE POUR LE TRANSPORT DES BLESSÉS (p. 268).

choses avec les moyens de fortune dont nous disposons encore. Des autos pour nos ambulances vont arriver bientôt.

Pendant le plus fort rassemblement des blessés à la mosquée, quelques shrapnells bulgares sont tombés à moins de cent mètres; l'ennemi était au-dessus de nous, à deux kilomètres environ.

Je suis rentré à Stroumitza à la nuit. On nous avait amené trois blessés graves, qui n'avaient pas passé par l'ambulance de Valandovo; c'étaient des servants d'une auto-mitrailleuse. Le général avait envoyé en reconnaissance deux autos-mitrailleuses à deux kilomètres en avant sur la route assez défoncée. Un moment elles ont dû ralentir: des Bulgares sont sortis des deux côtés comme des diables et ont voulu s'emparer des autos; elles ont dû filer en reculant. Une d'elles a dévié dans l'obscurité, s'est jetée dans le fossé. Lutte terrible. Finalement une auto a continué; l'embourbée est aux mains des Bulgares, ainsi qu'un lieutenant et plusieurs hommes. On prétend qu'ils ont été tués en essayant de se dégager.

Toute la nuit nous allons recevoir nos blessés. Il y aura au moins un train sur Guevguéli où nous évacuons.

Il paraît qu'Uskub a été repris par les Serbes et que les Bulgares ont éprouvé de grosses pertes: mais, au Nord, le principal arsenal de Serbie, Kragoujéwatz, serait aux mains des Allemands.

Stroumitza-station,
5 novembre 1915, 17 heures.

Je reviens à cheval d'une visite aux lignes où l'on se bat et à l'ambulance n° 3 établie à Valandovo. La guerre actuelle diffère totalement de celle de Gallipoli. Nous avons un front étendu, des montagnes devant nous, qu'il faut franchir, des tas de défilés à garder, des crêtes où il importe de s'établir; aussi le mouvement est partout. Ce n'est pas commode de relever les blessés, de les évacuer. De pauvres diables ont attendu plus de vingt-quatre heures avant de recevoir les soins de l'ambulance. Cependant tout le monde trouve que nous avons fait des prodiges. De Valandovo à Stroumitza il y a quatorze kilomètres de route; mais nous n'avons pas encore d'auto pour le service de santé. La voiture des autos-mitrailleuses s'est offerte aujourd'hui, mais elle a fait juste trois voyages; elle est beaucoup trop lourde et le petit chauffeur ne trouve pas cela à son gré de porter vulgairement des blessés.

Ce pays, qui s'était d'abord révélé sous des dehors abominables, revêt maintenant une grâce particulière. Nous sommes arrivés par un temps horrible et froid; il ne cessait de pleuvoir, ni jour ni nuit; on ne voyait pas les crêtes les plus voisines, et c'est à peine si on devinait qu'on était dans un pays de montagnes. Nos bivouacs étaient dans un village sale, au fond d'un défilé étroit et

perdu d'immondices et de fange; la boue dans les rues atteignait des profondeurs inconnues. Avec cela une occupation précaire, des coups de fusil toute la journée et parfois des coups de canon. Par des pluies battantes nos hommes stoïquement gardaient les tranchées; ils ne pouvaient pas dormir; ils ne pouvaient pas manger à leur faim, faute d'un ravitaillement encore à régler. Et les blessés, et les malades envahissaient tout...

Il est passé à une de mes ambulances mille malades, presque tous des blessés...

Le soleil est venu; tout a changé. Il a fait une journée de printemps d'une douceur délicieuse. Qui aurait cru que ce rude pays avait pour nous une réserve de sourires. Est-ce le même? Les plus lointains horizons sont d'une clarté parfaite. Les jeux de la lumière nous rappellent la Grèce dont ce pays est si proche.

Les échos retentissent sans discontinuer des bruits du canon vers Krivolak.

Mon « Golden » est merveilleux. Après des courses de cinquante kilomètres dans la boue, les marais, il est plus ardent que jamais.

Stroumitza-station, 7 novembre 1915.

Depuis hier, j'ai cinq autos toutes neuves, splendides; elles roulent toute la journée de Valandovo à Stroumitza, pour porter des malades et des blessés.

8 novembre 1915.

Temps gris et sombre, pas de pluie. Organisation plus forte et plus énergique de mon service.

11 novembre 1915.

Aujourd'hui il y a eu attaque. Nos soldats ont été superbes. On a commencé au petit jour; le brouillard a caché nos mouvements. Tout d'un coup, les adversaires se sont trouvés face à face. « Il fallait les voir décamper », me disait un petit gosse de la classe 1915, blondinet et charmant; il était blessé mais il était très content quand même « parce que ç'avait bien marché ». La cote 850 sur la route de Kosturino est à nous... Un capitaine, engagé volontaire à soixante ans, vient d'être tué.

Mes cinq autos rendent les plus grands services. Le service de santé reçoit beaucoup de compliments et je me sens bien appuyé et écouté. Le Chef supérieur a passé la journée avec moi avant-hier. Il a paru enchanté de ce que nous avons fait.

Je suis médecin-chef de toute une division, la ° de l'armée d'Orient et qui jusqu'ici est isolée. J'ai à m'occuper de la santé de vingt mille hommes environ, soit quatre régiments d'infanterie, deux compagnies de génie, cinq groupes d'artillerie, deux ambulances, n° 3 et n° 4, une

section de brancardiers. Soixante-quinze à quatre-vingts officiers environ sont sous mes ordres plus ou moins directs.

Korka et Birama sont guéris. Le soleil les a ragailardis.

Je suis sorti ce soir une heure avec « Golden ». Les routes sont souvent transformées en rivières et c'est à souhait, car il reste un lit de sable très doux aux pieds des chevaux. Quand « Golden » arrive là-dessus, je ne puis pas le tenir; il trépigne, se ramasse, ploie son cou, caracole; sur un mouvement insensible de la main et une pression des jambes, il s'allonge, se détend comme un axe et s'enivre de galop. Je me livre à sa fantaisie; nous sommes grisés tous les deux.

Sur les crêtes de la frontière, nos shrapnells éclataient vers 16 heures avec une certaine suite et beaucoup de justesse.

Un orage arrive du nord; des frissons ondoient sur les montagnes à fleur de peau; les grandes ombres des nuages fuient rapidement. Sur un fond noirâtre les croupes deviennent violettes, puis pourpres et bleutées; les plans se superposent suivant une gamme de teintes prodigieuses. Enfin une trombe de pluie franchit le défilé du Vardar; d'un côté, la montagne apparaît tout d'un coup couverte d'un grand voile blanc qui la vêt; de l'autre, elle est d'une beauté éblouissante qui la laisse nue, souriante.

Il y a des mûriers et des grenadiers en quantités considérables; est-ce la preuve qu'il ne fait pas très froid, non plus qu'à Salonique?

Stroumitza-tsation, 12 novembre.

Le beau temps me décide à pousser en automobile jusqu'au lac de Doïran. Si nous étions coupés du Vardar et de la voie ferrée qui longe le fleuve, nous devrions nous rabattre sur Doïran où passe le chemin de fer Serrès-Salonique. Il faut prévoir une évacuation de blessés de ce côté.

Nous quittons Stroumitza avant midi. Nous nous arrêtons un moment à mon ambulance de Valandovo et nous prenons ensuite la route de Rabrovo. Avant d'arriver à ce village, nous côtoyons des lignes de tranchées qui ont été occupées successivement par les Serbes et les Français. Ce sera plus tard aux Anglais de s'y installer. Pour le moment les troupes anglaises effectuent leur concentration entre Guevguéli et le lac de Doïran. Elles ne semblent pas avoir pris leur position de combat. Nous aurions cependant besoin d'être remplacés. Notre front est trop étendu. Nous céderions la route de Kosturino, y compris la cote 850 et les villages de Tatarli, Kayali, Dorol-Oba. Qu'attendent les Anglais? Un de nos officiers qui leur posait la question n'a pas été peu surpris de comprendre que toute conversation avec les Bulgares n'était pas arrêtée.

Nous franchirons, après Rabrovo, le gué de la Bojima, s'il est encore praticable. L'opération est risquée; elle réussit. Nous voilà lancés sur la route en corniche de Guevguéli. Elle était domi-

née au début par les batteries bulgares des passes de Kosturino. Elle garde son caractère farouche et pittoresque, mais elle n'est plus dangereuse à fréquenter. On s'élève par une pente rapide jusqu'à un col que flanquent des assises de pierres du plus beau rouge. Derrière nous les lacets de la route serpentent jusqu'à la vallée, et les derniers plans sont faits des monts neigeux de la frontière bulgare. L'aspect du pays change sur l'autre versant. C'est un plateau verdoyant aux longues ondulations, où les bois touffus ne manquent point. On se croirait transporté en Limousin. Nous commençons à croiser sur la route des soldats anglais et des convois de ravitaillement. Les camps anglais vont former une ligne presque ininterrompue jusqu'à Doïran. On retrouve le souci de crânerie qui caractérise le Tommy. Il est impossible de rien trouver à redire dans la tenue des bivouacs, dans les uniformes et les équipements des hommes. Quant aux chevaux, ils semblent prêts pour une parade de cirque.

Voici le lac de Doïran, une merveille par ce jour lumineux. La nappe immense s'étend devant moi sans une ride. C'est un bleu subtil indéfinissable. Les montagnes, à peine estompées, font un cadre vaporeux de poussière d'or et de roses que les eaux reflètent.

Nous contournons le lac qui apparaît tantôt à travers les arbres tantôt à travers les roseaux desséchés. La ville de Doïran est remplie d'enfants qui se pressent autour de notre voiture. Tandis que nous achetons du poisson, dont le marché

regorge, nous sommes complètement entourés. Ces pauvres petits sont pour la plupart des réfugiés qui ont déjà beaucoup souffert.

La ville de Doïran est bâtie à la fois sur les bords du lac et sur les flancs de la montagne. C'est un ensemble pittoresque et charmant que la guerre n'épargnera sans doute pas. Nous sommes en effet à la frontière. La partie orientale du lac et la gare de Doïran appartiennent aux Grecs, tandis que la ville est aux Serbes. A la gare il y a beaucoup de mouvement. Les Anglais y sont plus nombreux, car c'est leur centre principal de ravitaillement; mais il y a aussi des Grecs, des Serbes et des Français.

Nous reprenons assez tard le chemin de Stroumitza. Un vent violent s'est levé. Le lac a perdu sa belle sérénité; il a l'air d'une mer en courroux et déferle sur le rivage. Ses bleus limpides se brouillent. Les nuages qui s'amoncellent tachent la surface d'ombres mauvaises. Il est temps de rentrer.

Stroumitza-station, 13 novembre 1915.

J'ai dû me surmener beaucoup dans les premiers jours de notre installation à Stroumitza et j'ai eu la jaunisse, comme tout le monde d'ailleurs. Personne n'y a échappé, soit aux Dardanelles, soit en Serbie. C'est une question médicale fort intéressante; les docteurs discutent. J'ai quelques observations bien étudiées; il faudrait des consta-

tations microscopiques... Bref, j'ai bu du lait pendant une huitaine. Mon teint est devenu clair et rose ; je me sens mieux que jamais, très solide et de moral excellent.

Aujourd'hui j'ai réglé le service dans la matinée. A 11 heures, j'ai pu partir sur « Golden » ; il m'était impossible de rester enfermé. Qu'on s'imagine la plus exquise des journées du Tonkin en janvier ; l'air est léger, pétillant, d'une fraîcheur délicieuse, les couleurs si claires que d'ouvrir les yeux autour de soi c'est de la joie. Birama avait dans les fontes de la selle un déjeuner froid. D'abord je suis allé à Kalukova pour photographier le fameux platane millénaire qui, dans le lit d'un torrent, étale le bouquet géant de ses feuilles d'or devant la mosquée immaculée. Le superbe tableau, d'un orient si pur ! Après, j'ai suivi les villages qui sont perchés sur les dernières pentes de la montagne et nous nous sommes arrêtés pour déjeuner sur les berges élevées d'une rivière au filet d'eau argenté. Au dessert, quelques obus de 75 sifflèrent au-dessus de nos têtes pour aller éclater sur les crêtes. J'ai dessiné deux aspects lointains de montagne.

A 15 h. 30 nous étions au village de Veseli. On descend presque à pic au fond d'un oued, dans lequel coulent des filets d'eau séparés ; de cette fraîcheur jaillissent, puissants et tout épanouis, des platanes d'or. Le ciel est bleu tout là-bas en haut. Sur l'écran, aux gammes très variées, des montagnes, des tentes perdues de nos troupiers et les maisons du village. Dans les maisons je ne

rencontre que des cuisiniers qui appartiennent à un régiment de zouaves ; il y en a jusque dans la mosquée. Oh ! ils n'y ont pas pris garde ! Allah punit les profanateurs en soufflant dans leurs yeux une fumée qui les aveugle. Les gamelles, portées par des hommes à cause de la difficulté des sentiers, arrivent deux heures après aux crêtes où sont les premières lignes.

Au retour, à l'heure des quiétudes du soir, on entend une rumeur de tonnerre qui ne cesse pas un seul instant. Krivolak est encore sous une pluie d'obus ; rien n'était plus lugubre.

La plaine immense du Vardar s'étale sous mes yeux ; de tous côtés la ceinture des monts l'entoure d'une ligne d'un bleu sombre et profond comme la mer. « Golden », qui goûte la douceur du sable sous ses pas, me rapporte au galop à Stroumitza, non sans avoir bu à même la source d'Andovo où j'ai prescrit des travaux. J'étais rendu à cinq heures, frais, dispos et très solide. J'ai signé le courrier, expédié lettres, ordres, etc.

17 novembre 1915.

Depuis ce soir le froid est venu.

J'ai lu hier au soir les journaux de France, qui ne semblent pas envisager notre situation sous un jour optimiste. Notre sort n'est lié qu'à celui de l'armée serbe ; or nous savons qu'elle est coupée des Alliés, de Salonique, et qu'elle est refoulée vers l'Ouest dans les montagnes, sans ressources, sans

munitions; il faudrait un miracle pour la sauver. Sans doute l'héroïsme serbe est prodigieux, mais il y a des limites. Alors que deviendrons-nous? Nos opérations particulières marchent fort bien; nous avons dégagé le Vardar de Krivolak à Doïran, rejeté les divisions bulgares au delà des frontières. Nous tenons les points stratégiques de la route de Stroumitza, où nous irions tout de suite si les Anglais avaient assez de réserves à nous fournir. La 156^e division tient ferme et bon de Gradec à Tatarli. Tout le long, sur une étendue d'une vingtaine de kilomètres, ce sont des séries de montagnes, dont quelques-unes ont plus de huit cents mètres; et, du Vardar où nous étions bombardés, nous avons bondi jusqu'à ces sommets. Nos canons et l'héroïsme de nos fantassins ont accompli des merveilles. Les Bulgares accusent des pertes considérables; sur des pitons on enterre leurs cadavres par centaines; nous avons de leurs fusils par charrettes. Il est probable que nous laisserons la place aux Anglais quand la situation sera réglée; mais que pourrons-nous faire pour décider du sort de la Serbie et de Constantinople? Nous ne sommes que trois ou quatre divisions contre les Bulgares, les Austro-Boches et les Turcs. Uskub et Velès sont aux mains des Bulgares; la vieille Serbie du Nord n'existe plus. Nous ne sommes en retard que de deux mois! D'ailleurs, nous ne savons rien en dehors des grands journaux de France et d'Angleterre; ceux de Grèce ne disent pas un mot de vrai.

Stroumitza-station, 18 novembre 1915.

J'ai fait une grande promenade avec une de nos autos. Il y en a six au service de santé et, demain sans doute, cinq autres. Au terminus j'ai pris « Golden » ; j'ai encore exploré des régions nouvelles. J'ai traversé à cheval un bois de hêtres qui valait les plus beaux de France.

19 novembre 1915.

Le froid, avec lequel nous commençons à faire connaissance, n'a rien de trop rigoureux. Je me déplace beaucoup chaque jour. Hier en auto et à cheval ; aujourd'hui à cheval. Plus je le parcours, plus je trouve beau ce pays, qui se présentait sous des aspects si sombres et si farouches.

Notre promenade à cheval avait pour but l'exploration des montagnes de la rive droite du Vardar. J'étais accompagné du médecin-chef de l'ambulance n° 4. Nous avons d'abord traversé le village de Mirovitza, puis nous avons gagné un col assez haut d'où nous avons découvert un panorama nouveau, une série de murailles d'un vert sombre, se succédant les unes derrière les autres dans le plus bel enchevêtrement de lignes et de courbes qu'on puisse rêver ; cela se termine dans le ciel par des sommets d'un blanc immaculé. Le détail est charmant ; des torrents bondissent en cascade

dans les gorges abruptes, où les platanes d'automne mettent des touches éclatantes d'or; le milieu est sauvage, abandonné. On prend les jumelles pour fouiller quelques buissons de temps en temps; les comitadjis étaient là ces nuits dernières. Nous sommes armés; Birama, taillé en hercule, vaut bien deux Bulgares. Nous sommes arrivés à un pont diabolique, d'une ogive hardie et d'une construction ruinée qui permet à des indigènes de franchir la Petroska à une vingtaine de mètres au-dessus des flots bruyants. Pour nous, vertige et halte forcée; il aurait été périlleux de risquer les chevaux...

Au retour, dans un chemin creux nous rencontrons trois femmes serbes; elles sont jeunes; elles reviennent de la forêt couper du bois; des ânes portent des charges énormes. Comme toutes les campagnardes, elles vont nu-pieds et la tête découverte. Elles portent le tablier, bariolé de rouge; l'une d'elles en a un d'un rouge plus vif: il est neuf sans doute; elle a des bracelets de bazar aux poignets. Celle-là rougit quand nous la croisons. Les ânes, qui vont devant et semblent pressés de rentrer, s'effraient de nos grands chevaux; en voilà un qui s'emballe; la charge tourne et le renverse. Il est là comme sur un bûcher, les pattes en l'air, ridicule. Je crie au secours... Birama se précipite; il relève la pauvre victime. Les femmes, qui sont restées à distance, ouvrent de grands yeux. Birama se met en demeure de recharger l'ânon; mais il faut être deux. Les femmes s'approchent; le beau tablier rougit. La plus pauvrement vêtue se décide et refait l'échafaudage des fagots; elle

n'est pas si grande que Birama; mais elle est plus habile. On échange des sourires sur le dos de l'âne; elle rit maintenant. C'est elle qui sangle les branches et l'animal d'un coup de genou et d'une cambrure énergique des reins. La gaillarde a une jolie ligne... Quand nous sommes loin des trois jeunes femmes serbes, des éclats de rire nous arrivent, les premiers dans ce pays morne.

Stroumitza-station, 20 novembre 1915.

Lorsque nous ne lisons pas les journaux, notre magnifique optimisme prévaut; nos soldats sont si beaux, si résistants, si braves! Mais la mêlée décisive a lieu plus haut au Nord, dans la presqu'île abrupte formée par la Tchernia et le Vardar avant qu'ils se rejoignent à leur confluent.

21 novembre 1915.

J'ai mis aujourd'hui pour la première fois le casque de protection contre les shrapnells; il pèse plus de neuf cents grammes; c'est lourd. Je l'ai gardé toute la journée en allant inspecter les postes de secours de Rabrovo et de Tatarli en automobile.

Nous avons maintenant pour le service de santé dix autos, qui nous rendent les plus grands services. Tout le monde est content; on loue beaucoup notre initiative et notre entrain. Si la lecture

des journaux de Paris ou de Londres est peu rassurante, nous avons du moins, pour notre mission spéciale, d'ailleurs restreinte, la satisfaction de constater qu'elle s'accomplit avec succès. Nos troupes sont pleines de bravoure et résistent à tout.

22 novembre 1915.

Stroumitza est une gare et un très modeste hameau ruiné. J'habite le petit pavillon du garde-barrière ou du surveillant. Il y a dans ce pseudo-palais une partie de l'ambulance n° 4 et « la Direction du Service de Santé ». La Direction est au premier; on y accède par un escalier extérieur de pierre. On entre dans le bureau où travaillent l'officier d'administration adjoint et mes secrétaires. Du bureau, on passe directement dans ma chambre; deux fenêtres : une donne sur la cour, l'autre sur la montagne. Depuis hier j'ai collé aux vitres des gravures : le soir c'est mieux. Au mur, une carte d'Europe, une carte des Balkans, deux petites étagères faites très ingénieusement de boîtes superposées, que nous avons trouvées ici à foison et qui étaient destinées à contenir des *Turkische Tafeltraube*. Ma capote, mes effets de caoutchouc pendent à des clous. Un coin est occupé par mon petit lit de camp, renforcé d'un matelas et muni d'une paire de draps avec un oreiller de paille; au-dessus de ma tête sont accrochés revolver, jumelles, sabres, sacoche. Mes deux can-

tines s'alignent contre le mur; la tente fait un gros tas dans un coin. Ma selle et celle de Birama se prélassent sur un chevalet. Je garde pour la fin le poêle; il est minuscule, mince comme une pelure d'oignon. J'ai une bonne lampe qui éclaire bien; en somme, pour un temps de guerre, en Serbie, c'est assez confortable.

Il est venu hier ou avant-hier en mon absence des journalistes anglais. Je leur ai prêté une des autos de la Santé.

Ce soir j'ai causé avec un Serbe qui arrive de Novibazar et qui a dû traverser toute l'Albanie. Il dit que l'armée serbe, refoulée vers l'Ouest, est intacte; elle reprendra l'offensive quand le moment sera venu. L'Albanie est calme; il prétend même qu'elle ne bougera pas. Essad pacha est très bien avec les Serbes et leur restera fidèle. Sans doute il y a eu quelques velléités de révoltes, mais très vite et facilement réprimées. Les Albanais sont capables de tenir parole; ce sont des montagnards farouches, agiles comme des chèvres, taillés comme des lévriers; leurs traits sont réguliers et fort énergiques. Dans le pays il y a des sentiers, point de routes, et quels sentiers! On travaillerait beaucoup à les améliorer; mais allez y faire passer une armée! Je vais avoir un interprète serbe, pour m'accompagner dans les villages et pour traduire les plaintes des blessés serbes. J'ai l'intention d'apprendre aussi quelques mots serbes, mais je suis d'une incorrigible paresse pour user d'une langue étrangère.

23 novembre 1915.

J'avais fait hier une randonnée à cheval; je l'ai refaite aujourd'hui en y ajoutant quelques kilomètres et la compagnie d'un jeune médecin. Nous nous étions tellement engagés dans les montagnes que le retour semblait très difficile si nous changions de sentier; alors nous avons suivi le lit encaissé d'un torrent. Que d'aventures, que de bains émotionnants avant d'arriver au bout! Pourtant, dans une région perdue, à l'écart de toute exploration et de toute indiscretion humaine, apparaît un village. Une tour, non achevée, prend de loin des airs de donjon du treizième siècle. Fond de platanes d'automne; escarpements verdoyants et tourmentés. Nous vérifions nos armes. Rien ne bouge dans les premières maisons; aucune fumée n'indique la vie; c'est un silence absolu. Nous avançons avec précaution; enfin voici quelques poules noires. Birama insiste pour s'en emparer; puisque tout le monde f... le camp. Nous mettons pied à terre devant l'église; alors une femme d'une soixantaine d'années, mais au regard clair et loyal, se présente; elle nous dit bonjour en élevant la main à hauteur du front. Nous lui donnons une pièce blanche. Elle appelle une amie, plus âgée qu'elle. Toutes les deux nous font les honneurs de l'église. Dans ce village abandonné elles sont les gardiennes des foyers éteints. Quel courage il faut à ces pauvres créatures pour

rester seules perdues dans la montagne à la merci d'un comitadji qui passe et qui égorge! Nous sommes vite devenus de grands amis avec ces deux vieilles de Greista; quand nous sommes partis, elles ont voulu nous accompagner jusqu'au premier sentier difficile; elles nous ont dit adieu près d'une fontaine blanche, qu'incendiait le soleil dans un bosquet de platanes dorés.

A l'intention de ma femme, j'ai prié dans l'église une icône sainte qui pourrait bien être l'ange Gabriel. Quant à Birama, il a eu sa poule que j'ai payée royalement.

24 novembre 1915.

Je reçois un paquet de journaux, *la Vie parisienne* et le *Times*; comment ont-ils pu se trouver si longtemps ensemble sans se quereller?

Un certain malaise commence à se faire sentir; qu'allons-nous devenir? L'armée serbe est coupée en trois tronçons; Monastir est sans doute tombé entre les mains des Bulgares. Il paraît que la Grèce veut nous désarmer, si nous nous replions sur son territoire. Pendant un temps, des renforts énormes passaient sans arrêt, nuit et jour. Maintenant le mouvement est arrêté. Il nous reste cinq locomotives de Krivolak à Salonique! Si nous pouvons échapper, il est possible que nous allions en Égypte pour défendre le canal de Suez. Les événements se sont beaucoup précipités depuis la jonction des armées austro-germano-bulgares. Nous sommes arrivés trop tard.

Le temps est devenu très rigoureux; il souffle une bise qui coupe la figure; il gèle à pierre fendre. Heureusement je ne suis plus dans la tente. Mon petit poêle rougit de plus en plus. Quand je me réveille, Korka se présente avec un tas énorme de bois dans ses bras; il est gelé; il allume le poêle pour lui. Dès que le bois pétille, c'est une joie sans pareille; il faut le voir chauffer ses mains et les passer sur ses joues, sur ses yeux, vite, vite, tandis qu'elles sont chaudes. Il n'a pas encore jeté un regard vers moi, il ne s'occupe de moi que lorsqu'il est dégelé; alors il ouvre les volets, m'apporte mon déjeuner. Pauvre Korka, mon petit poêle, si rouge soit-il, ne remplace pas pour lui le soleil d'Afrique.

Je suis retourné dans un village de réfugiés, où je commence à inspirer moins de frayeur. Accompagné d'un jeune interprète, j'ai visité des maisons l'une après l'autre. On ramassait le maïs; des enfants, des femmes, des chiens étaient couchés au soleil devant la porte, dans les tas de débris de maïs. Il y eut d'abord un grand désarroi; les femmes couraient dans les maisons, les enfants pleuraient, les chiens aboyaient.

Les maisons de ce village, qui s'appelle Balincé, sont en terre battue; elles sont grandes et ne comportent ni grenier ni cave; ce sont des hangars recouverts d'un toit de briques sans plafond intermédiaire. Elles sont en général divisées en deux pièces; dans la plus grande, les bourriquets, les bœufs, les chiens et les moutons sont admis. La petite pièce est munie d'une cheminée, où brûle

un bon feu de bois. Il y a un entassement de malles, de couvertures colorées, de couvre-pieds matelassés de coton; il n'y a pas de lit, pas de chaises, pas d'armoire. On moud entre deux pierres rondes le maïs; on en fait une farine qui sert à fabriquer une sorte de pain énorme, cuit à l'étouffée, feu dessus, feu dessous. La plupart de ces femmes ont leur mari à la guerre; il en est de vaillantes, qui travaillent comme des bêtes et arrivent à nourrir leurs enfants; d'autres ont perdu toute espérance et se lamentent. Le mari est mort; les enfants ont faim; ils ont froid, des plaies couvrent leur pauvre petit corps. Quand je les interroge, ces femmes pleurent; elles disent leurs misères et je ne comprends pas. Je ne saisis pas les mots; je me sens néanmoins remué jusqu'au plus profond de mon cœur. C'est la plainte de la femme qui souffre de la guerre; partout c'est la même désolation, les sanglots couvrent les paroles et voilà la langue universelle de toutes les femmes maintenant.

25 novembre 1915.

Le général Bailloud est entré dans ma chambre, je n'avais que la moitié de la figure rasée. Il était 6 h. 45; le général se lève toujours à 5 heures.

L'après-midi, je suis allé à cheval dans deux nouveaux villages que je ne connaissais pas, Miletkovo et Smokvika, sur la rive droite du Vardar. Miletkovo est à demi abandonné; on y accède par

un chemin qui traverse un torrent fort joli; les eaux coulent sur un lit de cailloux bleus ardoisés et sous un dais somptueux de platanes d'or. L'église est fermée. Comme dans tous ces villages, il y a surtout des femmes; leur premier mouvement est la fuite; on ferme la porte derrière soi; mais, s'il y a une vieille, les choses s'arrangent. Elle, elle ne s'en va point; elle accueille la soldatesque avec un sourire; on cause ou plutôt chacun crie de son côté sans comprendre. Pendant ce temps les fugitives reparaissent; il est rare que l'une d'elles n'ait pas le charme de la jeunesse et de la fraîcheur. Les regards se croisent; les visages se colorent; du rouge monte au front; adressez alors une parole à la Belle; elle s'esquive, toute honteuse. Quand vous partez, elle est cachée derrière un buisson. Ce soir, lorsque nous avons salué la Beauté de Miletkovo, qui se sentait très forte derrière sa haie, elle a porté sa main à hauteur de ses lèvres, et le geste large embrassait la terre serbe tout entière dans le baiser qui nous revenait.

26 novembre 1915.

Une neige assez abondante; le froid est très vif; cela ne m'a pas empêché d'aller à cheval pendant deux heures.

Notre situation semble très sûre et bien calme; mais ce n'est malheureusement qu'une apparence. Salonique était nommée : « la cité convoitée » ;

que ne méritera-t-elle pas comme surnom, à présent!

27 novembre 1915.

J'ai bravé les tempêtes de neige par un vent du nord glacial et je suis allé faire une promenade de plus de trois heures sur « Golden ». J'ai visité un village de réfugiés, qui se plaint des loups; j'ai proposé de les chasser, mais il faudrait les attendre, la nuit, dans les passes de la montagne.

30 novembre 1915.

Depuis le 26 nous avons l'hiver; c'est majestueux et terrible. Les catastrophes commencent; les animaux meurent; les hommes par centaines ont les pieds gelés. Le défilé des estropiés est lamentable; il ne cesse ni jour ni nuit. Le vent souffle sans répit; il a neigé trois jours; cela débute par de gros flocons serrés; c'était comme dans une féerie au théâtre; on ne voyait rien devant soi. Je suis sorti quand même à cheval. Le lendemain, le vent s'est mis de la partie. Les grandes taches blanches ont pris possession du pays, épousant les moindres contours, faisant valoir les formes. Je remonte à cheval pour jouir du spectacle. Au village des réfugiés, loin de Stroumitza, les maisonnées sont pleines; autour des foyers on se chauffe par groupes, car il n'est pas

possible de sortir. Les troupeaux sont sous le même toit que les personnes, qu'ils réchauffent de leur souffle et de leur vie intense, comme cela se passait à Bethléem. Les moutons sont à l'abri des loups; hier, les loups en ont mangé plus de quarante.

Je revois les enfants qui me connaissent déjà et les femmes qui m'ont dit leurs misères. « Et celle-là? » ai-je demandé à l'interprète en désignant une jeune Serbe au regard bleu énergique. « Elle s'appelle Marya Magdalena... Vous savez, celle qui assista le Christ mourant. » L'interprète ne savait pas bien parler le français. C'est vrai que les beaux yeux de la jeune femme pouvaient consoler un dieu. Nous avons goûté au pain de maïs que Marya Magdalena avait cuit devant nous.

Au retour, nous sommes face au vent, dans un tourbillon de neige qui nous glace en nous aveuglant; les chevaux se jettent sur des obstacles et risquent de tomber; des oiseaux affamés volètent devant nous et nous suivent sans vouloir nous abandonner.

Le soleil se dégage des nuages épais; il rayonne à travers les couches qui tombent en barrant l'atmosphère. Très belle lutte entre la lumière et la blancheur ténébreuse des neiges.

1^{er} décembre 1915.

Le froid augmente encore; le Vardar est chargé de glaçons. Cette masse impétueuse mousse en

glaçons et en vraies plaques de glace ; elle se ralentit beaucoup ; bientôt peut-être elle ne sera qu'un bloc refroidi. Birama a un pied gelé, au premier degré seulement ; mes chevaux sont malades et je n'ai pas envie de sortir. Avant-hier, j'ai reçu de Toulon un chandail et des effets de laine, que Théophile Vassal m'avait gardés depuis mon débarquement aux Dardanelles. Je les ai de suite endossés. Je porte sur la poitrine une capote, une peau de chèvre blanche, une tunique de drap, un tricot, un chandail, un gilet de laine, une chemise de coton, soit sept épaisseurs, et je n'ai pas chaud.

Cette nuit, un détachement est descendu de la montagne ; il était si tenaillé de froid qu'il s'est précipité dans les maisons, dans les tentes, dans les salles des malades même, pour ne pas mourir. On a chassé les envahisseurs ; cris, bagarres. Certains ont cru à une attaque bulgare. Quand nous nous sommes levés ce matin, nous avons constaté que des barrières, des traverses, des portes, des fenêtres n'existaient plus... ils les avaient brûlées.

Alors que faire dans ce pays ! Nous nous replions. Dans huit jours nous serons sur la rive droite, vers Guevguéli. Nous pensons aller à Salonique.

4 décembre 1915.

Nous nous replions tous ; les trois divisions françaises abandonnent la partie. Vraiment l'entre-



SERBES ET FRANÇAIS AU REPOS SUR LA ROUTE (p. 293).



PRISONNIERS BULGARES.

prise était belle, mais nous n'avons pas été compris et suivis. Ce sera l'honneur de ma carrière d'avoir risqué ma peau pour ces braves gens de Serbes, dans leur propre pays. Ce matin, nous avons évacué la gare de Krivolak, à 6 heures, dit-on; les Bulgares y étaient installés à 7 h. 30. Nous avons dynamité les réservoirs à eau, les plates-formes; les ponts principaux ont été détruits. Le repli s'effectue en très bon ordre par tous les sentiers, par tous les défilés, et surtout par la voie ferrée qui devient insuffisante. A 11 heures j'ai pris le train pour Demirkapu; j'ai voulu voir par moi-même.

Le froid, qui paraissait vouloir cesser, se fait de nouveau sentir. Il souffle une bise aigre du plus fâcheux effet. A mesure que nous avançons, la marche est plus difficile : la voie est encombrée de troupes, de convois, d'animaux. Des deux côtés de la ligne, sur les pentes de la montagne, dans les lits des torrents, les soldats de France sont disséminés; leur allure est crâne, superbe; ils sont rouges, bien nourris, en bonne forme; le nouveau casque donne le cachet d'uniformité guerrière qui manquait. Les bêtes de trait et les chevaux de selle sont crottés et mal étrillés, mais solides et dispos.

On franchit, pour atteindre Demirkapu, le défilé du Vardar. Les montagnes, qui enserrant le fleuve et qui depuis Stroumitza-station menacent de l'étrangler, semblent y réussir un moment; le Vardar, pressé entre des murailles géantes, rugit et jaillit. Le roc est gris, sauvage et puissant; on

ne voit pas le sommet, qui n'est peut-être pas très élevé; un nuage blanc en gros flocons épais le cache à nos regards. Décor grandiose, qui ne dure que quelques instants. Tout de suite, la vallée s'étale démesurément large entre une ceinture de monts imprécis, que couronnent des nuages lourds, très bas et qui sont largement recouverts de neige. Toute la vallée est encore blanche, tandis qu'à Stroumitza la neige a complètement disparu. Les livres affirment que là commence un autre climat, une autre terre, la vraie Serbie. Rien n'est plus exact; on a, quoi qu'on veuille, cette impression nettement. Il y a eu sur le sol soixante centimètres de neige; le dégel a transformé la ville et la plaine entière en un vaste cloaque. J'essaie de me risquer, pour aller saluer le général Leblois, commandant la 57^e division; mais je dois y renoncer. Des fantassins défilent; ils sont, des pieds à la tête, enduits de boue épaisse, puante. Les chevaux sont hideux: cela dépasse toute vraisemblance. Le brouillard tombe plus bas, il fait très froid. On sent une grande tristesse.

Ce que j'ai vu aujourd'hui, des journalistes, venus de fort loin, auraient bien voulu le voir. Ils étaient neuf : Hubert Jacques de *l'Illustration*, Londres Albert du *Petit Journal*, Copinelli du *Corriera della Sera*, Richard Harding Davis du *New-York Times*, John F. Bass du *Chicago Daily News*, John Mc. Cutcheon de la *Chicago Tribune*, James H. Hare du *Weslies Leckly*, William G. Shepherd de l'*United Press*, Ferguson de la *Reuter Agency*

Londres. Nous les avons reçus à notre popote ; je présidais la table ; c'était le 2, au soir. J'ai porté un toast ; Davis a répondu à peu près en ces termes : « Sur ce petit coin de terre l'Univers entier a fixé son regard. C'est encore la France qui fait un geste magnifique. Nous, Américains, nous aimons la France, nous l'admirons ici plus que jamais... » Il y a eu des chansons, des monologues. Cutcheon a caricaturé quelques types. Ils ont dormi à l'ambulance. Tous charmants ; Davis extraordinaire. Ils ont été, je crois, très contents ; nous les avons eus à déjeuner le 3.

7 décembre 1915.

Le général B... est venu me surprendre au lit vers 7 heures ; il avait entendu dire que j'avais mal à la gorge et il venait très aimablement s'enquérir de mes nouvelles et me conseiller de rester au lit ; je me suis empressé de lui désobéir.

La retraite est commencée, elle est assez dure mais fort méthodique et bien appuyée. Le plan est changé ; ce n'est pas à Doïran que nous allons, mais à Topsin près de Salonique. Les Bulgares nous harcèlent ; il y a pas mal de blessés ; mais nous espérons pourtant nous en tirer sans laisser trop de plumes. Le canon tonne toute la journée et des blessés nous sont amenés, par intermittences.

Lorsque nous sommes arrivés à Stroumitza, le premier travail que nous ayons entrepris a été la

réparation du pont, auquel le *Times*, dans le dernier numéro que j'ai reçu, enlève beaucoup de sa longueur; il a huit travées de vingt-deux mètres environ, soit cent soixante-seize mètres. Pauvre pont de Stroumitza; maintenant qu'il est complet, sûr et remis à neuf, nous allons le faire sauter.

Stroumitza-station, 8 décembre 1915.

C'est une heure tragique. Nous ne devons nous retirer que demain; il a fallu se hâter pour ne pas être débordés. On distribue du pétrole pour détruire ce qui ne pourra être emporté. Les Bulgares sont là, à Gradec. Nos premières lignes résistent, mais les attaques deviennent de plus en plus mordantes; libres de partout, les Bulgares se jettent sur nous, pour essayer de nous arracher quelques lambeaux. Nous tiendrons bon jusqu'au bout. Les télégrammes, les messages téléphoniques se sont succédé, la nuit dernière et tout le jour, presque sans interruption. Les autos ont déversé leurs blessés à l'ambulance, et l'ambulance en a garni des wagons et des wagons; les images ensanglantées ont promené parmi nous leurs processions; nous reconnaissons au passage beaucoup de nos amis. A 14 heures, le général Bailloud vient assister à l'inhumation d'un officier, que nous accueillions et fétions il y a quelques jours. Les coups de fusil et la canonnade se rapprochent. Les trains sur lesquels on comptait ne viennent pas; comment fera-t-on partir nos centaines de blessés et

ces amoncellements de matériel qui s'entassent sur les côtés de la voie ferrée?

A 16 h. 15, on peut cependant faire partir un long, très long train. Il y a de gros canons sur des trucs; deux locomotives, une à l'avant, l'autre à l'arrière; c'est si démesuré que nous regardons, du tertre élevé de l'ambulance, le convoi gagner le pont. Alors les obus éclatent; il y a le panache blanc de la machine et les nuages blancs de la canonnade; pendant un moment le concert est superbe. Dans la gloire des canons et leur musique hautaine vient de passer la dernière phalange des Français; c'est une vision d'histoire... Maintenant ordre est donné de faire la nuit: les autres trains, s'il y en a, se couleront furtivement dans les ténèbres.

Demain les Bulgares seront à la place où j'écris. Pendant le dîner j'ai été mandé à l'état-major. Les derniers mouvements sont réglés. Birama s'en va en avant avec mes chevaux; je suivrai les dernières autos. Si l'ambulance n° 4 ne peut emporter tous ses blessés, un médecin restera et veillera sur eux. Il a été désigné cet après-midi; simplement, noblement, il a tout de suite accepté. J'ai pu, avant de lui serrer la main, lui dire que le général appréciait sa valeur et son beau geste.

Nous partirons dans la nuit après avoir tout incendié, tout détruit.

L'ambulance de Valandovo se repliera par les routes de la rive gauche du Vardar avec les troupes de la brigade Bailloud; celle de Stroumitza prendra le dernier train, faisant un effort suprême

pour emporter tous les blessés qui l'encombrent de plus en plus.

La partie la plus dure se jouera sans doute entre Rabrovo, Guevguéli et le pont de Guevguéli. L'état-major de la division quitte le quartier général vers minuit. Muni de toutes les instructions, je pars à la même heure en auto.

9 décembre 1915.

Notre convoi se compose de deux automobiles; dans la nuit leurs phares éclairent brutalement. Il y a tout de suite une mêlée incroyable de gens et d'animaux; nos feux nous en révèlent les moindres détails d'expression. Un inconnu assez angoissant plane sur tout le monde.

Nous allons dans le sillon. La petite auto est en avant; notre lumière en fait une grosse boule blanche qui roule et rebondit au gré des trous de la route. Nous croisons à chaque instant des convois qui se rangent; voici une batterie de 75, des cavaliers, du génie. Sur le talus, les guerriers défilent comme au cinéma. Il n'y a pas de coups de fusil près de nous; le canon s'est tu. Le brouillard s'épaissit; on ne distingue rien à deux pas devant soi. Des attelages se sont jetés dans les fossés. Nous sommes devant Valandovo. Cette jolie petite ville, que nous avons conquise et qui s'élevait si coquette dans un bouquet de grenadiers, n'est plus; elle a brûlé hier vers 20 heures; dans la même flamme, le minaret et l'église se sont écrou-

lés. A Rabrovo le feu a tout détruit, mais c'était un village ordinaire; Rabrovo avait été aussi conquis par nous... Au gué de la Bojima, des équipages s'embourbent, des mules refusent d'avancer. Il y a un certain désordre et l'immense colonne s'est arrêtée. Certaines mules ont préféré briser leurs voitures et risquer leurs membres, plutôt que de donner le coup de collier; une belle collection d'équipages dans des attitudes désespérées gisent sur les rives... Tout en suivant la file indéfinie, on s'informe des derniers événements, on interroge les mieux instruits. De vagues rumeurs très sombres circulent; il faut faire la part des ténèbres et de la tournure tragique de notre odysée...

Fatigué des cahots et de la longueur du chemin, je m'endors; je ferme les yeux, il fait si froid. Puis, où sommes-nous? Il semble que nous nous égarons; personne ne suit cette voie! Enfin un cavalier surgit! Heureusement c'est un Anglais; il galope, une lampe électrique dans la main. Nous apprenons de lui que nous allions droit sur Doïran; il était temps de faire demi-tour.

Vers 5 heures du matin nous nous arrêtons à Cinarli. J'établis un poste de secours dans une maison abandonnée. Le site décoré des fines ramures d'automne est d'une délicatesse particulière; le brouillard l'enveloppe... Des blessés sont soignés et dirigés sur Guevguéli. Vers 14 heures nous repartons en auto, par des routes fort pittoresques. A 17 heures environ nous sommes à Guevguéli et nous passons un magnifique pont qu'on mine et qui sautera bientôt. On nous apprend qu'à 7 h. 10,

ce matin, le pont de Stroumitza-station a été dynamité; le village n'est plus qu'un résidu calciné. Les Bulgares, ajoutait-on, n'avaient osé occuper Stroumitza que vers 16 h. 30. Le mouvement de retraite s'est opéré sans pertes sérieuses.

A Guevguéli s'est faite une concentration de troupes qui fileront bientôt sur Topsin. J'ai été accueilli par l'Intendance dans une salle d'école, où sont encore le tableau noir, les pupitres, etc. Tandis que l'intendant dicte des ordres de ravitaillement pour le lendemain, ce qui me met l'eau à la bouche et me donne faim, je dine de quelques pommes de terre frites froides et d'un bol de lait de conserve, et je m'étends sur mon petit lit de camp. J'ai juste avec moi mon lit et ma tente; tout le reste est à Topsin, ou en route, ou... que sais-je. La salle où je suis couché est au rez-de-chaussée et beaucoup plus froide que je ne pensais. Comme il y avait un écriteau à la porte, à chaque instant des plantons, des ordonnances entrent et vivement s'adressent à moi pour avoir des renseignements; ils sont bien reçus; tout le vocabulaire des camps y passe. Au matin, quand je m'éveille, des quantités de troupiers sont allongés près de moi et un de ces vilains chiens perdus qui errent partout.

Guevguéli, 10 décembre 1915.

Il faut absolument trouver un meilleur abri. J'avise une grande maison; un officier du génie va

la quitter; il me la laissera, y compris des chaises, un poêle, du bois, du charbon. En attendant de pouvoir profiter de cette confortable installation, j'ai hâte de me chauffer; on va à la maraude, dans la ville, et un splendide poêle m'est apporté, je l'allume.

L'ambulance n° 3 est garée dans une prairie marécageuse non loin du pont sur le Vardar; je vais y déjeuner, sous une toile de tente où l'on gèle. Au retour, dans ma chambre balayée, nettoyée, chauffée, douillettement je me laisse aller au sommeil. Des lettres, des journaux, l'aspersion chaude d'une eau savonneuse. — Dînette au coin du feu, rôties à la petite porte de mon poêle.

Guevguéli, 11 décembre 1915.

Dès le réveil, soleil brillant et cannonade proche, très nourrie. Dans la grande rue de Guevguéli défilé de troupes. La 1^{re} division se porte du côté de Doïran; les Anglais auraient besoin de renforts. Les Bulgares auraient essayé de déborder par notre extrême aile droite; Tatarli, la route de Kosturino à Stroumitza-ville seraient entre leurs mains...

Mon service assure l'évacuation des blessés de Guevguéli. L'ambulance n° 3 s'installe à la place d'un hôpital. Nous devons mettre d'abord tout notre personnel à éteindre les feux que nos prédécesseurs ont allumés; ayant reçu l'ordre de ne rien abandonner à l'ennemi, ils n'ont pas songé que nous n'étions pas l'ennemi et que nous pouvions

aussi bien qu'eux jeter l'allumette incendiaire. Par contre, ils nous laissent des locaux souillés et malpropres, plus deux cadavres; nous déjeunons dans ces locaux. Des incendies sont allumés aux quatre coins de la ville... Des groupes louches tâtent des chevaux crevés et flairent une nourriture; des vieilles édentées et sordides cherchent des trognons de pain dans les ordures; les petits enfants miséreux ramassent les boîtes de conserves et mendient. Je dépêche des autos demandées d'extrême urgence sur la rive droite, où il avait été convenu qu'aucune route n'existait pour ce genre de véhicules. Le soleil brille encore. La ville se vide; elle est presque déserte maintenant. Je veux la parcourir à cheval. En effet, la mort vient; c'est poignant l'agonie d'une ville, d'un pays, d'une race. Dans les rues, autrefois remplies d'une foule grouillante, il n'y a plus rien. Des maisons restent ouvertes, prêtes au vol, à l'incendie, à l'anéantissement, résignées. Mon cheval se raidit. Une immense flamme serpente tout le long des casernes; cela craque, palpite dans un dernier soubresaut. Des fumées énormes, puis des gerbes de feu. L'œuvre de mort se poursuit... Cependant des enfants ont réussi à sauver quelques madriers, des bois calcinés qui brûlent leurs petites mains. L'un d'eux traîne une croix, symbole terrible; mais une fillette lui vient en aide et sourit.

Des rumeurs sinistres circulent parmi les soldats. Deux de nos autos reviennent sans avoir pu remplir leur mission, parce que la route est tenue par les Bulgares. Ordres de mouvement; je fais

partir mes chevaux et les ordonnances; le reste du personnel et les secrétaires prendront le dernier train, celui de 2 heures du matin, quand tout aura sauté à la gare. Moi j'aurai une auto plus tard. Je rédige des ordres tard dans la nuit.

Macukovo, puis Karasouli, 12 décembre 1915.

Dans la nuit, détonations formidables. Je m'imagine que ce sont des coups de canon; la voie ferrée, les ponts sautent, comme cela a été prévu; je le savais cependant.

Brouillard épais. Défilé serré de troupes et de convois; on se hâte. Le pont sur le Vardar va être dynamité. Personne n'a envie d'assister à l'entrée des Bulgares à Guevguéli. Vers 7 heures, l'hôpital annexe brûle; je jette un dernier regard à la maison que je vais quitter; elle m'a accueilli un moment, elle m'a réchauffé et elle va mourir. Nous traversons littéralement les flammes pour sortir de la ville. Des troupes partout encore. Le pont du Vardar est neuf, pimpant. Je distingue fort bien le poste chargé de le faire sauter et le fil qui transmettra l'étincelle. Il y a un autre pont à côté, déjà dans l'eau; c'est celui de l'autre guerre.

J'installe l'ambulance n° 3 au village de Bogorodica, dans l'église même. Cela paraît assez paisible pour le moment. Dans une heure ce sera sous les balles; il faudra déménager au plus vite. Je fais reconnaître un point du Vardar où le transport des blessés pourra avoir lieu par bateaux; il

y aura un deuxième point en face de Macukovo. Nous éprouvons les plus grandes difficultés pour arriver en auto dans ce village; les routes sont encombrées de troupes. Tout de suite on a l'impression que le « repli » se poursuivra très méthodiquement. Les indications et repères des routes sont splendides; il y a une pyramide tous les cinquante mètres, des écriteaux lisibles. A Macukovo nous sommes en Grèce.

Une seule maison semble disponible; c'est l'école. L'état-major de la division la prend tout entière. J'en réclame une partie, poliment d'abord, puis avec une énergie moins dissimulée; quand les blessés arriveront je suis persuadé que l'on ne me refusera rien. D'ailleurs, un gendarme grec a compris que le « Iatros » (médecin) veut sa maison et il me fait signe de le suivre. Nous nous arrêtons devant une chaumière basse de la plus modeste apparence. Pan, pan! Des femmes apeurées finissent par ouvrir; le canon tonne, la mousqueterie crépite; elles se sont barricadées. Peut-être me prennent-elles pour un Bulgare. On s'explique; les enfants acceptent notre chocolat. Je confie à mon ordonnance le soin de m'installer une place au coin du feu, pendant que le gendarme grec, fusil en bandoulière, me conduit aux rives du Vardar. Cela aurait valu une photo le Grec en rupture de neutralité! Pas de bateaux sur le Vardar boueux, impétueux. Nous revenons à la chaumière. Mon grand Noir, Birama, mon cycliste et moi, assez démunis, nous mettons en commun nos provisions.



GUEVGUÉLI EN FLAMMES (p. 302).



PENDANT LA RETRAITE DE SERBIE. — LES CHARIOTS
S'ENFONCENT DANS LA TERRE GLUANTE (p. 306).

L'ordre nous est transmis de partir au plus tôt. Les femmes anxieuses suivent nos mouvements; les chevaux sellés nous attendent... Elles ont compris... Le canon tonne plus fort; les femmes effarées sanglotent. Elles disent : « Bulgares! Bulgares! » et elles font le signe de couper le cou. Elles passent la main aussi sur le cou de leurs enfants; l'épouvante des égorgements se lirait dans leurs yeux si le geste ne suffisait pas. Je reviens vers elles et, dans une poignée de main, je veux mettre tout mon cœur. Quand je suis parti à cheval j'ai vécu une des minutes les plus pénibles de ma vie de guerre.

En route je rencontre le général Bailloud; il désire que nous fassions l'étape de compagnie. Je descends de cheval; nous attendons des nouvelles à Macukovo. Des caissons d'artillerie sont tombés entre les mains des Bulgares. « Ce n'est rien », dit le général, « la division tout entière aurait pu être prise ».

Tout l'état-major monte à cheval; cette fois j'en suis! Le général est salué partout comme un ami. « Golden » semble plus honoré qu'il ne faut d'être de l'escorte; il caracole et fait le beau, sans se douter que j'ai été presque désarçonné. A mesure que nous défilons devant les troupes, un brouillard épais tombe... Nous achevons la route jusqu'à Karasouli en auto; il est 19 heures. Des autos sanitaires attendent pleines de blessés. Personne pour les débarrasser. Je fais signe à un militaire : « Veux-tu porter ce blessé? » — « Je suis cuisinier d'un commandant. » J'ai fait un geste; il sent que

je ne badine pas. En un clin d'œil, mes blessés filent vers l'hôpital, portés par des amateurs. Les autos repartent vers Macukovo; si elles sont obligées d'échapper à l'ennemi, elles pourront brûler comme trois autres déjà. Je vais à travers la boue, à travers des boues innommables aux ambulances et hôpitaux de Karasouli, établis près de la gare. Au retour, dans le camp, je trouve ma tente montée. Il pleut légèrement; le froid est terrible. J'allume des quantités de bougies dans ma tente pour m'illusionner et chauffer. L'état-major a fait marcher sa lumière électrique; le moteur scande le silence du camp. Vers une heure du matin quelques hommes, échappés d'on ne sait où, se faufilent près de nos tentes; ils essaient de reposer, mais il fait trop froid.

Amatovo, 13 décembre 1915.

Pluie fine, sol détrempé. Arrivent divers détachements qu'on croyait perdus; ils prennent leurs alignements à la suite.

Nous nous mettons en marche vers midi. Comme c'est l'ambulance qui trouve un chemin permettant de sortir de nos marécages, nous prenons la tête. L'interminable borbier, l'océan de gluante boue commence. C'était choisi! A cheval, pourvu qu'on fasse d'immenses détours, on peut encore s'en tirer; mais les charrettes, les caissons, les bouches à feu! Il faut mettre tous les chevaux à une pièce, recommencer pour une autre le même

stratagème. Quel enfer! A 14 h. 15, je passe un pont construit par le génie sur l'Azmack; j'ai laissé nos convois se débrouiller et je prends seul la tête. Sur le faite du plateau, qui domine la vallée du Vardar, il y a une belle piste; nous trottons enfin! A 16 heures nous sommes à Amatovo. Il n'y a pas de militaires; c'est une grande ferme où on presse du foin. Sur le plateau une grange très allongée et l'église, puis, un peu au-dessous, les maisons éparses du village; enfin, plus loin, des ruisseaux, des rivières, des futaies pressées et si délicates, le Vardar, la plaine, et là-bas des étages superposés de montagnes. Région belle sans doute, mais qui tout de suite effraie, tant on la devine sournoise, méchante, fatale. Une grande quantité de gibier d'eau! Des vols de grues, de canards, de hérons s'inscrivent à chaque instant sur le ciel très gris. J'aurai un petit coin de la bergerie. Le feu brille; comme c'est exquis! L'ambulance n° 3 me rejoint et s'installe dans les granges. Cette fois, on va bien dormir sous un toit, dans une profusion de foin...

Topsin, 14 décembre 1915.

D'autres convois ont rejoint; le sol est noir de troupes à perte de vue... Je descends au village d'Amatovo, qui m'avait d'abord semblé complètement dénué d'intérêt. Un ménage grec vend des mandarines, du tabac, des figues; plus loin, des femmes et des enfants d'un coloris plus varié.

Comme toujours, il y a surtout des femmes d'âge, mais parmi elles une jeune fille se montre; leur accoutrement est très original et je ne l'avais vu qu'au théâtre. Ce sont des Koutzo-Valaques, des nomades aux mœurs étranges. Les femmes tricotent des chaussons épais, très chauds, qu'elles nous offrent et que bien volontiers nous leur achetons. Elles ont la tête enveloppée d'un fichu qui se double d'un bandeau serré bas sur le front et qui laisse passer des mèches de cheveux; sur un veston aux manches bleu clair elles portent un boléro, qui se continue par de grandes basques et forme une sorte de capote militaire pincée à la taille et munie de grandes poches sur les côtés; cela leur donne une allure guerrière; l'habit est bordé de rouge. Elles ont pour la plupart un tablier rayé rouge, vert et bleu. On est tout étonné qu'il n'y ait pas un grand sabre ou quelque fin poignard battant la cuisse.

La jeune fille a ses grands yeux qui jettent un éclat troublant. Elle a aussi une belle ceinture de cuir noir, que ferme une boucle d'argent. Le bijou, très spécial, a un dessin que je n'ai jamais vu. Je le veux, il m'attire. Enfin elle consent; les yeux baissés, elle dénoue pour moi la ceinture de cuir et me remet la boucle contre le prix très sérieux que je lui donne.

Amatovo n'était pas notre but. Sans attendre plus longtemps de nouveaux ordres qui ne viennent pas, je pars à midi avec Birama et un sous-officier du train de l'ambulance. Nos chevaux nous emportent à grande allure sur une piste à

travers un plateau sans fin. La plaine du Vardar, sur notre droite, s'étend à perte de vue; nous contourrons le fort grec, qui commande le défilé et l'immense glacis entre les lacs et le Vardar. Par moments, les ornières de la route sont formidables; nous les évitons sans peine, mais comment se comporteront nos canons? Quand nous avons passé quelques hameaux ruinés comme Dogandzi, l'aspect désertique s'accroît. Vers 16 heures, nous sommes à l'extrémité du plateau; Topsin s'indique modestement dans les bas-fonds; une buée sombre l'entoure. Le brouillard s'épaissit dans la plaine. Des nuées de moustiques nous suivent et nous harcèlent; réminiscences de mes pires colonies! Je trouve sur le bord de la route un soldat inanimé; il est tombé sac au dos et le fusil en main. On dirait qu'il est mort; je réussis à le ranimer, mais il ne parle pas. J'avise une voiture que je réquisitionne, et je le fais transporter à l'ambulance n° 4.

Voilà Topsin. De la boue partout, des routes défoncées, des terrains marécageux entre une gare et une série de chalets couverts de briques rouges. C'est la ferme Modiano. Les constructions sont neuves; la maison principale est fort belle et très confortable. Depuis quelque temps, comme les soldats grecs occupent la ferme, on a tout enlevé... Plus j'avance, plus je rencontre de soldats grecs; ils sont entassés dans la cuisine, dans les dépendances. Leurs petits chevaux grouillent par centaines dans la cour; une dizaine sont morts. Personne ne s'en émeut, semble-t-il. Je vais jusqu'à la

principale villa ; très aimablement un officier grec m'offre une chambre... et un lit. Allons, cela tourne mieux que je n'avais osé l'imaginer. Ma toux se calme à la chaleur d'un poêle de porcelaine blanche, sur lequel je passe mes doigts engourdis ; sensation délicieuse. Toutes mes misères de la retraite sont oubliées. Je dors... Il n'y a sous ce toit qu'un autre officier français, le commandant Romieu, mais, par contre, beaucoup de militaires grecs. Un vent glacial entre avec force de partout.

Topsin, 15 décembre 1915.

Nous ne sommes plus qu'à 23 kilomètres 600 de Salonique ! Quels souvenirs nous laisseront de cette extraordinaire odyssee le superbe entrain de nos troupes et leur vaillance magnifique. Et le pays si curieux, l'originalité des habitants, Grecs, Koutzo-Valaques.

Au réveil, à 7 heures, on allume mon feu. Birona paraît ; je l'envoie chercher mes cantines, que je n'avais pas vues depuis huit jours ; j'avais dû me contenter des fontes de ma selle. Je suis heureux comme un enfant de posséder encore tant de belles choses. Ma chambre semble plutôt coloniale avec ses murs blanchis à la chaux et ses fenêtres protégées des moustiques par du treillis mécanique.

Il fait froid. Il pleut à torrents. Le marécage grandit. Les soldats, séduits par les promesses

d'un toit, sont obligés de planter leurs tentes dans les cloaques de la plaine. En cas d'urgence, je fais dresser ma tente au milieu du cantonnement de l'ambulance n° 4.

Il pleut sans discontinuer... D'autres soldats, morts de fatigue, arrivent à Topsin... Rien n'est plus dur au troupier que la pluie et la boue... J'use d'une grande diplomatie et je perds beaucoup de temps pour garder ma chambre pour ce soir; mais ce sera le dernier. L'état-major a besoin de tous les locaux. Un commandant partage ma chambre.

16 décembre 1915.

Le général Bailloud fait irruption dans notre chambre vers 7 heures; il cherche à loger l'autre division et il est sans doute pas mal embarrassé. Paternel, il s'arrête sur le seuil de notre chambre et m'invite à dormir encore. Vite je me lève et m'habille. Il pleut à torrents. Les moins sombres commencent à douter de l'excellence du pays. Pourtant tout a marché le mieux du monde; la situation, qui aurait pu être grave, a été complètement sauvée.

Mon expulsion de la grande villa est une affaire de temps... En effet, vers 10 heures, le commandant R... m'annonce qu'on me pourvoira ailleurs. Toutes les formes y sont. J'aurai sûrement un local qui a été d'abord adjugé aux artilleurs mais qui, si la division le laisse... C'est très clair.

Toujours avec la plus grande amabilité (comme il est difficile de contenter tout le monde!) le chef de bataillon me tire d'embaras. « Voyez là-bas ce grenier... » Vous traversez une cour remplie de fumée et débordante de purin, vous échappez à la morsure de deux gros chiens et vous n'avez plus qu'à grimper un escalier-échelle; c'est à côté du dortoir des garçons de ferme. La pièce est pleine de maïs et de grains. On refoule le maïs et les grains et on les maintient dans un coin en rangeant des sacs autour. C'est un palais. Il y a une porte et une fenêtre, où des toiles de sacs remplacent les carreaux absents. Odeur pénétrante d'urine musquée, qui prend à la gorge. Que de rats en perspective! Oui. Ils font la nuit des sarabandes sur moi comme si je n'existais pas. Ils passent et repassent sur mon corps sans la moindre gêne.

Korka a traîné un poêle pendant toute notre retraite; on l'installe dans mon home. Il fume terriblement; ce n'est pas étonnant; le tuyau est aplati sur un mètre de long.

Il continue à pleuvoir affreusement. Le sol fangeux de Topsin se détrempe de plus en plus. Des hommes moins énergiques que les nôtres seraient démoralisés. Ils arrivent harassés, trempés pour se reposer et dormir; mais où s'étendre, où planter un piquet de tente? Ils jurent un peu et se résignent vite. La pluie leur tombe dessus toute la nuit. Ils sont contraints de marcher pour se réchauffer.

Tout le monde arrive peu à peu à Topsin. Voilà

le médecin-chef des brancardiers divisionnaires, celui qui est chargé de l'évacuation des blessés pendant le combat. C'est un homme admirable, qui a de nouveau fait des prodiges. J'entends de sa bouche les récits de faits que je connaissais déjà et qui sont simplement héroïques. A Cinarli, après avoir incendié deux automobiles et détruit dix voitures à chevaux pour les soustraire à l'ennemi, il a fallu emporter les blessés graves, des fractures de la cuisse, par exemple, et cela plusieurs jours durant à travers les sentiers de la montagne, à dos de mulets ou sur des brancards portés par des hommes. Pas un seul blessé n'a été abandonné. J'ajouterai que nulle part nous n'avons dans cette retraite laissé de blessés entre les mains de l'ennemi. Il y a des hommes au-dessus de toutes les récompenses humaines; le docteur Canjole est de ceux-là... Il n'est pas douteux que la contribution du service de santé fut appréciable. Une fois de plus nous avons éprouvé la valeur de nos subordonnés.

Au plus fort de la pluie, le docteur Armand Delisle et le docteur Lemaire viennent de Salonique en automobile pour faire l'analyse des eaux de Topsin... Des tentes sont arrachées du sol par la violence des torrents d'eau qui se forment de tous les côtés. Il pleut sans répit. La nuit, des hommes ont été réduits à marcher de long en large pour se réchauffer et ne pas rester figés dans leurs vêtements mouillés.

Les Koutzo-Valaques m'ont vendu des chaussettes qui sont merveilleuses pour tenir les pieds

chauds; mon poêle chauffe bien; c'est dommage qu'il me fasse pleurer comme le plus tragique des drames.

17 décembre 1915.

Après la plus horrible journée de pluie de toute la saison, nous avons eu le soleil et une température de printemps. Il y avait tant à réparer, à sécher! Vers 10 heures, le soleil se lève et jusqu'à 16 heures ce sera un enchantement. On renaît... Au surplus, ne sommes-nous pas en Grèce? Mais quelle boue! Je pensais avoir mesuré à Stroumitza les plus insondables abîmes. Le pays tout entier semble un cloaque mouvant. Où sommes-nous tombés?

A 14 heures, je monte à cheval, d'abord devant la gare où un fleuve de boue ondule et coule, puis le long des bivouacs où les hommes enlizes disparaissent dans leur marécage. Enfin je suis la route de Salonique, plus haute, où l'exode des soldats grecs continue. Ils nous cèdent la place! Je traverse le village si pauvre de Kavakli.

18 décembre 1915.

Je pars en auto à 10 h. 20 pour Salonique, dont une distance de 23 kilomètres nous sépare seulement. De pressantes questions d'hygiène nécessitent des solutions immédiates. Temps gris et

chargé de brumes froides. La route, d'abord possible, devient, à partir du pont sur le Vardar, presque impossible à cause de la boue et de l'encombrement. Bientôt, en avant de Zeïtenlik et jusqu'à Salonique, l'immense terrain ondulé est peuplé d'une armée. Autrefois c'était le désert. Des alignements fantastiques de tentes, des villes sous la toile par groupes, des entassements de marchandises, de munitions, une débauche d'autos de toutes formes, de tous modèles, cent autos sanitaires alignées, des camions par files de trente à quarante. Deux camions suffiraient à défoncer la meilleure route. Il n'y a plus de route et mille autos circulent constamment.

Nous croisons un régiment d'artillerie anglaise. Tenue très correcte; chaque soldat a une chape de cuir souple kaki clair; les attelages sont de première qualité; beaucoup de soldats et d'officiers très jeunes. Nos soldats paraissent si mal habillés à côté des Anglais...

Comment n'avons-nous pas tué, écrasé, accidenté des tas de soldats et civils? Voilà la banlieue. La boue est énorme; nos roues envoient des gerbes aveuglantes aux passants... Je vois un gendarme français qui, en plein carrefour, règle le mouvement.

Salonique reste aussi pittoresque et aussi animée. Il y a beaucoup plus d'officiers anglais et français et moins de grecs. La rade est plus amplement fournie de spécimens des arsenaux des Alliés; nombreux cuirassés à bonne portée. Dans les magasins et les restaurants il y a le même défilé de

femmes qu'auparavant. On dit cependant que quelques milliers de personnes ont fui vers d'autres rivages.

Les cinémas regorgent de monde; il est vrai que c'est samedi; les Juifs ont fermé leurs magasins. Aux bureaux des États-Majors et des Directions grande animation; ministères au petit pied. Comme certains bureaux sont donc bien installés! Quelle ingéniosité dans la paperasserie nous apportons avec nous!...

A 16 heures et demie je regagne l'auto qui doit me ramener à Topsin. Le chauffeur ne répond pas de la route; au surplus ses phares s'éteignent. Allons, on repartira demain matin. Je suis allé dîner chez des amis qui ont été des plus accueillants et qui ne se lassaient pas d'écouter mes histoires de Stroumitza. C'est vraiment délicieux, de renaître à la vie, de causer avec des femmes qui ont de jolis yeux et une voix si douce.

19 décembre 1915.

En moins d'une heure nous sommes revenus ce matin à Topsin. L'après-midi, je suis allé à cheval installer mes services à Bournadza. Il y a tout de même moins de boue de ce côté. Les espaces libres, non cultivés, sont énormes : c'est le plus beau champ de bataille qu'on puisse imaginer. Dans le lointain se dessine la « cité convoitée » avec un morceau de mer piqué de nombreux bateaux.

Maintenant nous avons Salonique, nous tenons

Salonique. Nous y resterons, nous nous y défendrons. Où est l'ennemi?... Le plus à craindre n'est pas le plus loin. Les Bulgares n'ont pas franchi la frontière des Hellènes. Quant aux Austro-Allemands, ils se concentreraient au sud d'Uskub pour nous pousser à la mer. Nous jouons une de nos dernières cartes en Orient. Avec de l'attention et une grande fermeté nous pourrions tenir, si les circonstances sont favorables et si les forces adverses ne sont pas trop énormes. Les trois divisions françaises sont comme toujours à l'avant-garde. Nos hommes, éreintés par une retraite difficile, se sont mis sans délai à creuser des tranchées. Nos premières lignes sont à une trentaine de kilomètres de Salonique. Notre gauche s'appuie au Vardar. Il paraîtrait que, sur la rive droite, il y aurait 120 000 Grecs. Vous voyez où est Monastir... Toutes les hypothèses sont permises...

Il semble que, maîtres de Salonique, nous n'avons pas affirmé assez nettement notre volonté. Les soldats, le matériel si précieux, les munitions s'entassent dans les marécages de la banlieue, tandis que les abris d'une ville nous sont fermés. Nous avons des milliers d'autos et pas de chemin de fer; ce matin encore, il transportait des quantités de civils jusque vers Guevguéli; combien d'Allemands parmi ces civils?... Pour ne pas froisser les Grecs, nous usons de procédés coûteux, compliqués. Au point où nous en sommes, faut-il tant de ménagements?

Aujourd'hui il y a des élections générales dans toute la Grèce. Les vénizélistes ne se présentent

pas ; on obtiendra, sous la pression officielle, des hommes qui seconderont les vues du Roi. Alors nous devons être plus énergiques que jamais...

21 décembre 1915.

Nous semblons fixés à Topsin pour un temps assez long. On commence à s'installer. Le service de santé sera bien logé, bien approvisionné à Topsin. Encore un peu plus de ruse diplomatique et j'aurai le pavillon du gérant... Je garde ma chambre-grenier. Cela peut se combattre, les rats. On fera blanchir, remettre des carreaux... J'ai réussi à loger mes deux chevaux avec le taureau de la ferme ; c'est heureusement un animal fort tranquille. Birama le caresse en disant : « Lui beaucoup gras, moyen manger lui ! »

Le général de Castelnau, chef d'état-major général de l'armée, est venu à Topsin ! Je l'ai vu, c'était vers 9 heures. Il est descendu de son auto sous mes fenêtres. Il portait un képi rouge et or. Il est petit, énergique et tout de même d'âge. Ses pieds chaussés de jaune clair essayaient de ne pas trop enfoncer dans le marécage...

A midi je suis parti pour faire la tournée de mes différents services. J'ai vu l'ambulance n° 4 qui est installée depuis hier à Bournadza et les brancardiers divisionnaires qui campent à côté. Ensuite, j'ai voulu revoir les premières lignes de tranchées ; il n'y avait que cinq kilomètres à parcourir, mais par un terrain où chaque pas du cheval était

un vrai travail et presque une souffrance. J'étais navré d'imposer à ces chères bêtes une telle tâche, mais je tenais à me rendre compte par moi-même des progrès réalisés. C'est admirable; déjà nous avons deux lignes de tranchées sérieuses avec fils de fer barbelés. Je ne puis pas décrire... Les Français sont étonnants. Et nous venons d'arriver! Mais dans quel état se trouve le futur défenseur des tranchées après les averses formidables, les éclairs et le tonnerre de la nuit dernière? Dans un terrain mouvant, gluant, enlizant, paradoxe inouï, il n'a pas d'eau à boire. J'ai vu cette chose insensée : un soldat prenant de l'eau pour boire dans le trou creusé par le sabot d'un cheval. Je lui ai parlé; il ne m'avait pas entendu venir. Il a cependant avoué que cela avait goût de terre. Nos hommes ne se plaignent point; ils supportent tout cela fort bien. Pour le moment, les malades sont rares... Qu'arrivera-t-il?

Nos armées méritent cent fois la victoire; je ne peux pas croire qu'il y ait au monde tant de résignation militaire unie à tant de bravoure. Quels calculs se trouvent donc toujours faux?...

J'ai fait le tour de notre front et j'ai vu encore l'ambulance n° 3. C'était au bas mot une excursion de trente à trente-cinq kilomètres. Je suis rentré à la nuit noire. Le terrain a été tout le temps aussi affreux! Qu'on imagine les difficultés de transport et de ravitaillement... Bien entendu, il n'a jamais existé de routes.

Au retour, le soleil, avant de disparaître, a brillé faiblement : rayon jaune pâle, comme fumeux.

Sur les flaques proches c'était des touches de couleurs à peine indiquées. Puis, tout d'un coup, il y a eu une explosion formidable de clarté, de rose et de rouge. L'immense vallée du Vardar est sortie du brouillard et ses plaines inondées ont chaudement reflété les lueurs mourantes du jour. Apothéose qui mesurait la grandeur de notre tombeau. Espace formidable capable d'étouffer les cris d'agonie d'une armée... Sur nous, sur nos beaux gars de France, le soleil a répandu jusqu'aux ténèbres des roses merveilleux!

22 décembre 1915.

Vent violent, qui est d'ailleurs très utile pour sécher notre malheureux borbier.

Le chef supérieur du service de santé de l'armée, M. Ruotte, m'avait fait connaître par télégramme son intention d'aller aujourd'hui visiter les différentes formations sanitaires de ma division. Il est donc venu à Topsin et nous sommes montés à cheval à 10 heures. Les routes sont moins affreuses, grâce au vent qui souffle depuis hier. La journée s'annonce tiède et souriante de lumière. Nous déjeunons à l'ambulance n° 3 à Vatiluk. Repas de famille où de réels effluves de sympathie circulent, car notre chef est très aimé. Il a voulu voir les tranchées de première ligne; il a été émerveillé du travail si habilement et si rapidement créateur. Sur ce sol ingrat, où tout élan s'arrête dans la boue, les Français ont tracé une ligne merveilleuse de défense.

. 24 décembre 1915, nuit de Noël.

J'avais tant promis d'aller à Salonique et de fêter Noël dans une famille amie! Je ne suis rentré qu'à la nuit à Topsisin... Impossible même de songer à s'échapper. J'ai pu envoyer un message téléphonique. Me voilà tout seul! On a débarrassé ma chambre du maïs et du sésame qui l'encombraient; c'est presque décent... J'ai pour Noël allumé sept cierges qui répandaient sur mon logis une lumière recueillie d'église. C'est Noël... Parmi les hommes d'autres Noëls ont passé et le monde est aussi féroce, aussi cruel que jamais. Jésus avait dit de s'aimer. L'égorgement triomphe, les lauriers, les vers des poètes, les désirs des femmes vont à ceux qui tuent. Quelle folie s'attaque aux hommes et les change en bêtes féroces?

Aujourd'hui nous avons eu une revue de troupes. Le médecin-chef de l'ambulance n° 4, le D^r Enjalbert, a reçu la croix de la Légion d'honneur. La cérémonie s'est passée près du village de Bournadza, sur un plateau verdoyant qui domine le pays tout entier. Un cirque de montagnes bleues recule à l'infini notre horizon. Nos regards éblouis lisent devant eux l'histoire que nous faisons de notre sang et la légende que nous ressuscitons de nos rêves : l'Olympe ceint de neige et Salonique issue des flots.

Les troupes défilent. L'instant est solennel. Ce sont les soldats qui ont battu en retraite devant

les Bulgares. Y aura-t-il jamais retraite plus glorieuse? Nous avons envie d'applaudir, tant c'est beau. Personne n'est là, mais l'Olympe regarde. Le soir vient; les monts les plus proches font appel aux ombres violettes de la nuit; ailleurs c'est le bleu sombre qui s'évanouit dans un brasier incandescent. Avec les ténèbres il y a encore des lueurs de fournaise...

J'ai mis « Golden » au grand trot et je rentre, grisé comme lui d'espace.

25 décembre 1915.

Pour le jour de Noël, j'avais mis dans ma tête de voir, si le soleil était favorable, beaucoup de pays nouveau et la ville lointaine de Ienidze Vardar. Le général B... vient dans ma chambre à 8 heures; il m'invite à déjeuner pour aujourd'hui... ou demain. Je choisis demain...

Nous partons à 10 heures; Birama a bien soigné les chevaux. Nous traversons d'abord les bras du Vardar. Grand pont de bois, long, mal étayé, qui penche sur un bouillonnement féroce d'un jaune inquiétant. Les chevaux reniflent et ont peur... Il y a des sentinelles grecques et françaises.

Après une longue suite de ponts misérables et qu'on ne protège plus contre la poussée des inondations, je m'arrête à Jajdladzik pour photographier le clocher de l'église et quelques mesures.



UNE REVUE A BOURNADZA LA VEILLE DE NOËL (p. 321).



UN PONT DE PIERRE ENTRE TOPSIN ET IENIDZE-VARDAR
(p. 322).

La route franchit la colline; elle sort des bas-fonds. Il y a là de braves troupiers de chez nous qui remplissent leurs charrettes de solides moellons. Je cause avec eux; ils ne connaissent pas plus loin que l'auberge d'en face et la carrière. Un immense ruban blanchâtre, assez net, traverse un désert. Tel est le pays. Pas une maison, pas un abri, pas un arbre. Cependant quelques lopins de terre sont cultivés. C'est une tonalité assez uniforme. Sur notre gauche et en avant, l'horizon est à peine silhouetté de montagnes imprécises. Plus tard, quand le soleil resplendit, les montagnes de Meglen Vermion et du Karatas ornent leur crête d'une guirlande de neige. Vers Ienidze Vardar, but de notre pèlerinage, le mont Pajak est un triangle d'un bleu divin qui, du sol, monte jusqu'aux cieux. Sur la route interminable nos chevaux se hâtent. Le désert, la solitude; pas une âme. Enfin nous croisons un groupe : une femme voilée, montée sur un cheval étique, pleure. Un autre cheval qui porte tous les bagages tombe sous nos yeux. Nous aidons le Turc à relever la bête, mais la femme pleure toujours.

Nous quittons la grande voie pour traverser plus au nord l'ancienne ville de Pella, qui fut la capitale de la Macédoine sous Philippe. Nulle trace au point marqué sur notre carte, sauf une suite de tumuli qui conduit au village d'Alakilissé. Je vois un bloc d'une construction antique et je vais le photographier... Dans un sentier une femme apparaît portant sur sa tête une amphore

pleine d'eau ; une fillette de cinq à six ans lui donne la main. Les yeux très noirs brillent, dans un visage étonné, d'une expression attirante. Le costume flambe au soleil comme du feu ; il est d'un rouge écarlate. Des filigranes d'or ourlent la jupe courte et tissent une sorte de boléro. Un pantalon rouge passe sous la jupe... Elle disparaît, le coude haut, les hanches ondulant sous les rouges ardents.

Des musiciens viennent à nous ; ils jouent d'un grand tambour et de la clarinette. Ce sont des tziganes. A mesure que les sons se répètent et s'étendent sur le village, les hauteurs avoisinantes se remplissent de monde. Je ne revois pas la première apparition, mais nous sommes maintenant devant une fontaine où les femmes et les fillettes du village viennent remplir leurs amphores d'une eau limpide. J'éloigne Birama et je m'avance seul, pour ne pas faire envoler les porteuses d'amphore... Elles ne bougent point. La féerie continue pour moi. Autour de la fontaine aux pierres sculptées, dans un décor lumineux, les femmes tziganes, parées comme aux grands jours de fête, rient et devisent entre elles. Quelques-unes ont leurs cheveux dans le dos, toison d'or fauve sur les rouges étoffes. Dans un pays où les femmes se voilent et se cachent, quelle nouveauté enchanteresse sous le libre soleil d'un jour de Noël !

Ici Alexandre le Grand est né. C'est dans ce milieu qu'il écouta les leçons de son maître Aristote et qu'il rêva la conquête du monde. Le pa-



FEMMES A LA FONTAINE (p. 324).

lais des rois de Macédoine était fameux dans tout l'Orient par la richesse de ses trésors et la splendeur de son architecture. Pella s'enorgueillissait encore de ses hautes murailles, de ses temples, de son kénotaphe, théâtre célèbre où Euripide surveilla longtemps les représentations de ses pièces. La puissante capitale communiquait directement avec la mer par le Vardar, le Kara Azmack et les lacs Ienidze et Blato. Elle était en pleine prospérité quatre siècles seulement avant notre ère.

A Alar il y a quelques masures et une construction fort belle, sur laquelle nous ne pouvons obtenir aucun éclaircissement. Nous prenons à travers champs. La longueur de la route se fait sentir; nos chevaux sont harassés; ils n'ont pris quelque repos que pendant notre repas rapide au-dessus du village d'Alar. Enfin, au sommet de la crête, la ville de Ienidze Vardar se projette sur l'écran bleuâtre du Pajak. C'est une splendeur déchue. Les dernières guerres balkaniques ont accumulé des ruines qui n'ont pas été relevées. Cependant nous allons dans les ruelles, pavées à la turque comme la vieille Salonique. Le pas de nos chevaux résonne. On sort des maisons, la population s'amasse et nous suit et on nous entoure. Il y a de vraies sympathies : cela se lit dans les yeux. Des quantités d'enfants se pressent autour de nous; j'ai des plaques de chocolat qui sont très appréciées. On n'essaie pas d'échapper à notre objectif; les femmes veulent être photographiées. Cela ne suffit pas; on va chercher un photogra-

phe de profession qui nous fait camper devant la foule.

Nous traversons toute une partie de la ville, l'ancien quartier turc, rempli de soldats grecs; tous, déferents, saluent. Et voilà la mosquée, elle est d'une construction remarquable; sa majesté en impose; le minaret, démesurément élancé, a une belle allure royale. Il est tard; il faut vite regagner Topsin. Dans le lointain, le décor de Ienidze Vardar nous donne un frisson de beauté, avec le jaillissement de ses minarets sur les bleus de la montagne.

Retour en pleine nuit. Nous avons hâte de voir se lever la lune... Nos chevaux vont au pas. Nous nous arrêtons à un cabaret extraordinaire près de Jajladzik pour manger notre diner. Heureusement nous n'avons rien à demander au cabaretier... Nous sommes à Topsin à 22 heures.

27 décembre 1915.

Notre correspondance, à l'armée d'Orient, a subi une longue interruption. Nos lettres ont été arrêtées plusieurs semaines. Pourtant, dans un seul de nos sacs postaux, il y avait assez d'héroïsme pour consoler toute la France. Ici il ne faut pas aller bien loin pour trouver des exemples admirables. Un officier de notre entourage n'a pas de nouvelles de sa famille depuis le début de la campagne. Sa femme et ses filles sont dans le Nord, et

son chagrin ne l'empêche pas de faire allégrement son métier comme si de rien n'était. Un général a des faits d'armes à glorifier toute une brigade; on n'a même pas songé à lui donner la croix de guerre. Des gars sont morts; ils ont accompli des actes prodigieux; personne ne saura jamais leurs noms.

Aujourd'hui le plus beau soleil que nous ayons jamais eu depuis notre installation à Topsin! Il est chaud et vivant; il nous découvre un monde inconnu. Les montagnes, enfin dégagées des brumes, de la pluie et des voiles trompeurs, resplendissent dans toute leur nudité. Le miracle de la lumière a démesurément agrandi la portée des regards qui aiment l'infini bleu de la montagne.

Au cours de mes tournées de service, j'ai visité l'église de Vatiluk, qui possède des fresques sur ses pauvres murs, comme la plupart des églises macédoniennes. Le Ciel et l'Enfer, le Jugement dernier sont d'habitude les sujets les plus largement traités. La béatitude des Élus ne fait point envie. Quant à l'Enfer, c'est à frémir. On sent que l'artiste s'y connaît et que les exemples n'ont pas dû lui manquer. Il y a un raffinement sadique digne d'un Asiatique; toutes les tortures sont réservées aux femmes. C'est naturellement indescriptible.

28 décembre 1915.

Grande promenade à cheval dans nos lignes. Visite à l'ambulance n° 4, à Bournadza. Des réfugiés, beaucoup d'enfants. Une jeune fille grecque leur fait la classe. Elle me présente son petit monde. Je lui dis ma grande pitié pour Antigone... Elle est blonde; son expression est résolue et décèle une intelligence claire.

29 décembre 1915.

Journée très belle, chaude.

Je devais aller cet après-midi à Durmutsu; mais j'avais pris un compagnon de promenade qui a fait manquer mes projets. Demain j'irai sans doute déjeuner avec le colonel Ruef qui m'a si souvent invité; c'est un chef bienveillant et un ami fidèle.

30 décembre 1915.

Par ces périodes d'inaction et de repos tout le monde devient nerveux, irritable; on n'est plus sensible qu'aux petites infamies courantes, aux ennuis journaliers, alors que pendant tant de mois on avait gardé un idéal si élevé, si dégagé des personnes et des fâcheuses contingences. Le calme revient peu à peu.

Le terrain sèche. Les Anglais s'en sont tout de

suite aperçus et n'ont pas manqué de l'utiliser. Un de leurs camions a fait hier l'essai des chemins de Topsisin; c'est la première voiture automobile qui s'y soit aventurée. Ils y font passer aujourd'hui de l'artillerie lourde, remorquée par une auto aux roues « caterpillar » et qui était superbe dans son élan de monstre enchaîné.

Fait nouveau pour Topsisin. Un vol d'aviatiks allemands a laissé choir à quatre ou cinq cents mètres du quartier général six bombes. Il paraît qu'hier des vols d'aviatiks avaient été déjà constatés au-dessus de nos lignes.

1^{er} janvier 1916.

Autour de moi les chants sont trop bruyants, l'allégresse trop bachiques. Il a plu. J'aimerais, dans le calme, songer au passé. Comment aussi ne pas penser à la guerre, à la France. Nous tiendrons encore en 1916!

Si l'attaque sur le front de Salonique devait retarder d'un mois ou deux, je demanderais peut-être une permission. J'ai hâte de voir le front de France et de comparer. Peut-être ai-je assez lutté sur les fronts exotiques.

2 janvier 1916.

La ville de Salonique est en effervescence. Après l'affaire des bombes, l'expulsion et mise en lieu

sûr des consuls. Il n'était que temps de montrer de la vigueur.

Topsin, 4 janvier 1916.

Vent très violent tout aujourd'hui ; il a du moins l'avantage d'assécher notre marécageux Topsin. J'ai cru par moments être emporté avec « Golden », cheval, casque et tout. Ce n'était pas si désagréable parce qu'il y avait du vertige et de l'inconnu.

Pas un avion dans le ciel, pas la plus mince bombe ; cela devient si peu militaire ! Nous travaillons ferme. Nous nous fortifions dans ce vieux limon imbibé d'eau.

Hier grande revue, encore une fois pour un des médecins de la division, le docteur Gassin, du 2^e R. M. A. Depuis Stroumitza c'est la deuxième croix que j'obtiens pour mes médecins. J'en suis très fier. Ce sont de si magnifiques soldats...

On parle beaucoup d'un mouvement probable de la 1^{re} division. Syrie, Égypte ? Cela se ferait dans quelques jours ! Que regretter à Topsin ? Un moment Salonique, coloré, vivant, très oriental, m'avait pris tout entier...

7 janvier 1916.

J'arrive de Salonique où j'ai passé vingt-quatre heures ; cela m'a fait une diversion dont je sentais le grand besoin.

Ce matin, au retour par auto, nous avons été sui-

vis par des aviatiks qui sont revenus par un vent assez fort. L'un d'eux a lancé six à sept bombes sur Durmutsu; trois morts et plusieurs blessés dans les bivouacs.

Il fait réellement froid aujourd'hui. Nous ne savons pas ce que nous deviendrons; on se fortifie très solidement.

Topsin, le 8 janvier 1916.

Je suis allé aujourd'hui à Bournadza. Le décor était plus merveilleux que jamais, l'atmosphère délicatement chaude et colorée. Salonique, entre les monts étagés et la mer unie, riait au loin dans le soleil. C'était le Noël orthodoxe. Toutes les villageoises avaient leurs habits les plus beaux. Sur une petite place on dansait au son d'une cornemuse. Pour une fois, je vis des garçons et des filles s'amuser ensemble. Ils se tenaient par la main et formaient une farandole animée, les garçons à un bout, les filles à un autre. Cette évocation des mystères antiques, sur la terre si longtemps turque, n'était pas pour déplaire. C'était Noël! Je suis rentré assez tard. Au loin Salonique allait s'endormir dans des fumées bleues d'encens et de rêve.

Nous allons enterrer demain le colonel le plus aimé de toute l'armée d'Orient. Il avait été partout avec nous, puis à Stroumitza et dans la retraite de Serbie qui fut si pénible pour son régiment. Le 4, j'étais allé le voir à son bivouac. J'avais fait le

voyage pour lui, dans une bourrasque épouvantable de vent qui aurait pu m'arrêter dans d'autres circonstances. Quand je suis arrivé, il dormait. Son ordonnance, Jérôme, n'avait pas voulu le réveiller. J'aurais bien voulu moi aussi le laisser dormir, mais il avait entendu ma voix et il me réclamait tout de suite. J'ai été frappé par son masque asphyxique, par une toux étrange. Cet homme était perdu. Il fallait aviser au plus tôt. Le lendemain, il était enlevé par une auto et porté non à l'hôpital de la base mais sur le premier bateau en partance pour France. Sa femme et ses enfants l'attendront en vain.

Le colonel Nantille était adoré de son régiment. Il avait un cœur très humain; il était bon et très énergique à la fois. Indulgent pour des faiblesses sans importance, il n'admettait aucune excuse pour les choses de l'honneur et du devoir. Bien campé, le regard énergique, la moustache en bataille sur de bonnes lèvres charnues, il était né guerrier; il était beau comme un chevalier d'autrefois. Il inspirait des actes de dévouement, des actes de courage; pour lui on faisait des merveilles, on bravait la mort, on restait à son poste malgré le froid, les pieds gelés, les membres percés de balles. Nous l'aimions de toute notre âme. Un lendemain de combat, j'étais allé le voir à Rastrovo; il me retint à déjeuner et me fit la surprise d'un concert donné par sa musique. En Serbie, à une époque assez troublée, il avait trouvé le moyen de créer une fanfare dont il voulait me montrer les progrès. Le concert était pour moi.

La marche du régiment était accompagnée du crépitement des balles.

Dans un salon de Salonique je racontais la retraite de Serbie et je disais la vaillance admirable du colonel Nantille. Une petite dame de l'assistance, la plus jolie, s'écria spontanément : « Je veux embrasser votre colonel ! » Je l'ai dit au colonel ; il en a été très ému.

Maintenant le beau soldat dort pour jamais. Il est glacé. Aucune lèvre n'est venue au dernier moment lui donner le baiser d'adieu. On va cacher à nos regards, on va enfouir dans la terre un homme qui avait le secret du courage...

C'est une perte irréparable pour l'armée.

9 janvier 1916.

CENSURÉ

J'étais aujourd'hui à Salonique ; j'en reviens toujours un peu meurtri et chagrin. Il y a de si merveilleuses choses dont on sent alors l'affreuse privation. Ce qu'il y a de plus dur dans la guerre, c'est de vivre sans délicatesse, loin du charme et de la grâce, entre hommes.

10 janvier 1916.

Nous avons eu encore aujourd'hui un vent des plus violents; j'étais moins solide sur mon cheval. Il faisait très froid. Quand je vais dans les ambulances, quand je rencontre des médecins j'ai plaisir à causer avec eux. Il s'établit beaucoup de sympathie entre nous. Quelques-uns m'aiment beaucoup. J'en suis très heureux, car il y a si peu de chefs qui savent se faire aimer. Je reçois de si touchantes lettres de camarades qui s'éloignent! Je croyais leur être plutôt indifférent et je suis d'autant plus sensible à leur souvenir affectueux.

Pas de bombe aujourd'hui, rien. On se demande si nous serons jamais attaqués à Salonique. Qu'arrivera-t-il?... On ne donne pas de permission pour le moment.

Topsin, 12 janvier 1916.

J'ai entendu dire que la presqu'île de Gallipoli, Sedd ul Bahr compris, aurait été évacuée. Je ne veux pas le croire. Si c'était exact, j'aurais une peine immense. Qu'on ne m'en parle pas. Certaines souffrances sont intolérables.

J'ai passé cet après-midi le Galiko à cheval. Au moment où le gué plus profond devenait inquiétant, « Golden » a voulu s'y coucher. Birama m'a crié : « Attention! » et j'ai compris heureusement assez tôt.

Je viens de développer des films, ce qui ne m'était pas arrivé depuis le mois de mars à bord de la *Lorraine*. Ce que cela suppose de confortable! D'ailleurs, ma chambre est assez décente maintenant.

J'ai osé sortir l'image de ma femme. Elle est devant moi et me ravit.

13 janvier 1916.

Le vent, qui souffle avec violence depuis quelques jours, nous a ramené un froid intense succédant à des journées de printemps.

Avec le chef supérieur du service de santé, nous sommes allés voir les cantonnements et bivouacs de Durmutsu et Dogandzi en automobile.

C'est par là que viendra l'ennemi. La vue s'étendait sur un océan de terres à peine ondulées, nues et sans couleurs, mais se relevant très loin en une vague de montagnes bleues couronnées d'écume neigeuse. Pendant notre tournée, une bombe d'aviatik est tombée sur trois soldats grecs, qui gardaient la voie ferrée. Il y a eu un mort et deux blessés. Un des blessés a été pansé dans une ambulance de la 4^e division, sous nos yeux.

14 janvier 1916.

Après la journée de pluie et de boue de la veille nous avons joui d'un soleil très rassurant; mais le vent est venu! J'ai eu beau mettre mon passe-

montagne, j'avais la figure et toute la tête gelées.

Le ciel était bleu uniforme, clair et très net. Les montagnes proches, l'Hortiak qui entoure Salonique, resplendissaient d'une blancheur souveraine. Il faisait de plus en plus froid. Le sol gelait. J'avais hâte de rentrer. Nous allions à une belle allure. Birama et son cheval ont roulé en un seul paquet. Birama est blessé. Il a fallu faire venir une voiture d'ambulance.

Rentré dans mon grenier, j'étais transi. Je me suis assis près du poêle ami qui m'a vite donné de sa chaleur. Un engourdissement délicieux m'a gagné. J'ai fermé les yeux. Je voyais si bien ma femme. Très doucement je lui ai parlé! des litanies allaient à elle, des prières qu'elle recueillera peut-être la nuit quand les voix proches se taisent, quand les bruits qui détournent l'âme de l'extase ne sont plus?

On commence à croire que nous ne serons pas attaqués à Salonique; alors, on pourrait laisser partir en permission quelques-uns d'entre nous. Je tâcherai d'être des premiers.

18 janvier 1916.

Après bien des jours d'attente, je reçois des nouvelles de ma femme qui m'inquiètent. Il faut que je parte en permission.

Aujourd'hui je suis allé avec le D^r Leveuf revoir Alakilisse, que les Grecs ont baptisé « Agios Apostolos ». Il n'y avait plus les jolies tziganes du

jour de Noël, ni les clarinettes et tambours qui scandaient les danses au grand air. Nous avons vu ensemble la fontaine où les jeunes filles vont chercher de l'eau claire dans les amphores. J'avais dans mes poches des crackers que ma femme m'avait envoyés pour Christmas. Ils contenaient de menus bijoux de perles et de clinquant. Que d'heureuses nous avons faites! Une beauté avait posé devant l'objectif; cela ne valait-il pas un bracelet de perles? J'ai voulu placer le joyau léger au poignet; mais le poignet rond et déjà solide se laissa mal emprisonner. Le fil se cassa et les perles se répandirent. Quelle consternation!

Nous avons parcouru le village et pris des scènes charmantes, le tissage, la mise au four du pain de maïs!...

Avec les crackers j'ai fait la conquête de deux petites filles qui étaient jolies à croquer : cinq et sept ans, joues roses, robes d'un rouge écarlate, espiègles, très mignonnes. Elles me tenaient par la main pour faire le tour du village. Elles éloignaient les chiens qui aboyaient trop fort. J'étais sous leur protection.

Dans les environs d'Alakilisse on rencontre des tumuli comparables à ceux qui, de loin en loin, bordent la route de Salonique à Ienidze. Quelle est leur signification exacte? On pense que ce sont des tombeaux. Des fouilles pratiquées sur l'un des tumuli d'Alakilisse ont mis à jour des chambres funéraires à sépultures distinctes. La ville de Pella s'étendait des deux côtés de la route actuelle de Topsin à Ienidze. Le Phakos, ou palais des rois,

allait jusqu'à la plaine inondée et semblait, d'après les descriptions des auteurs anciens, entouré d'eau de tous côtés. Le théâtre d'Euripide s'élevait sans doute près de l'église du village. Nous ramassons quelques morceaux de poterie dont la terre est remplie. Dans un champ se dressent des débris de murailles et, au-dessous, les ruines encore imposantes d'une fontaine monumentale où l'eau coule toujours abondamment.

22 janvier 1916.

Ce soir, à six heures, le général B... a transmis ma demande de huit jours de permission avec avis favorable. Il ne faut plus maintenant que l'autorisation du général en chef.

4 février 1916.

Je pars pour la France sur le croiseur auxiliaire la *Provence*.

La *Provence* est mouillée à deux milles du rivage au delà du vieux port.

Je jette un dernier regard sur la terre que nous allons quitter. Le panorama grandiose me ravit comme au premier jour. Dans le ciel de gros nuages blancs se déplacent lentement. Le soleil de midi brille dans tout son éclat. Les plus chaudes couleurs ont disparu. Nous serons déjà partis

quand elles reviendront enchanter ce pays et le parer pour la nuit. La mer, à peine agitée, est d'un vert pâle qui se brouille.

Nous sommes entourés de bateaux qui nous cachent la haute mer. La courbe immense du golfe semble se fermer derrière nous et la pointe de Micra s'avance vers l'estuaire du Vardar.

Sur notre gauche s'estompent dans une buée grisâtre les montagnes de la frontière macédonienne et le massif de Monastir. Une mince bande de terre part de la mer, s'élargit à Zeïtenlik et à Lambet et finit par atteindre les assises qui portent Salonique. C'est une coulée qui s'allonge indéfiniment, des lignes très finies qui s'étirent avec une nonchalance et une grâce tout orientales. Quel dommage que l'heure ne soit point favorable et que, sous la lumière trop crue, il n'y ait qu'une seule teinte uniforme d'un vert olive ! On ne distingue pas de traces de villages ni de forêts. Sans doute, les camps des armées anglo-françaises sont alignés sur les dernières pentes, mais d'ici ils demeurent cachés. Des tentes isolées s'indiquent par des points blanchâtres. A l'horizon, la montagne enchevêtre ses lignes et confond ses teintes dans des grisailles bleu cendré et mauve. Le premier plan est garni d'entrepôts, d'usines avec leurs cheminées : coups de pinceau violents et prosaïques, qu'atténue le soleil. Des cargos, peints pour la guerre en gris ou en noir, sont disséminés sur les eaux vertes.

J'ai maintenant devant moi la ville de Salonique, la sultane convoitée qui étale ses trésors à tous les

yeux. La montagne puissante et légère à la fois, qui lui sert de piédestal, continue vers le ciel son ascension. Le sommet est couronné d'un diadème de fines murailles dentelées et du joyau d'un palais vénitien. La trame des maisons et des jardins, l'ensemble des pierres et des frondaisons, les tuiles rouges des toits et les bosquets verdoyants, les façades de toutes couleurs, les blancs minarets, les masures et les palais, confondus dans une vision bariolée, m'apparaissent comme une mosaïque byzantine ou comme un champ pressé de fleurs printanières. C'est aussi un voile de dentelles précieuses où courent des filigranes chatoyants de verts et de rouges. Il est bordé, vers le rivage, du rouge plus accusé de grandes toitures.

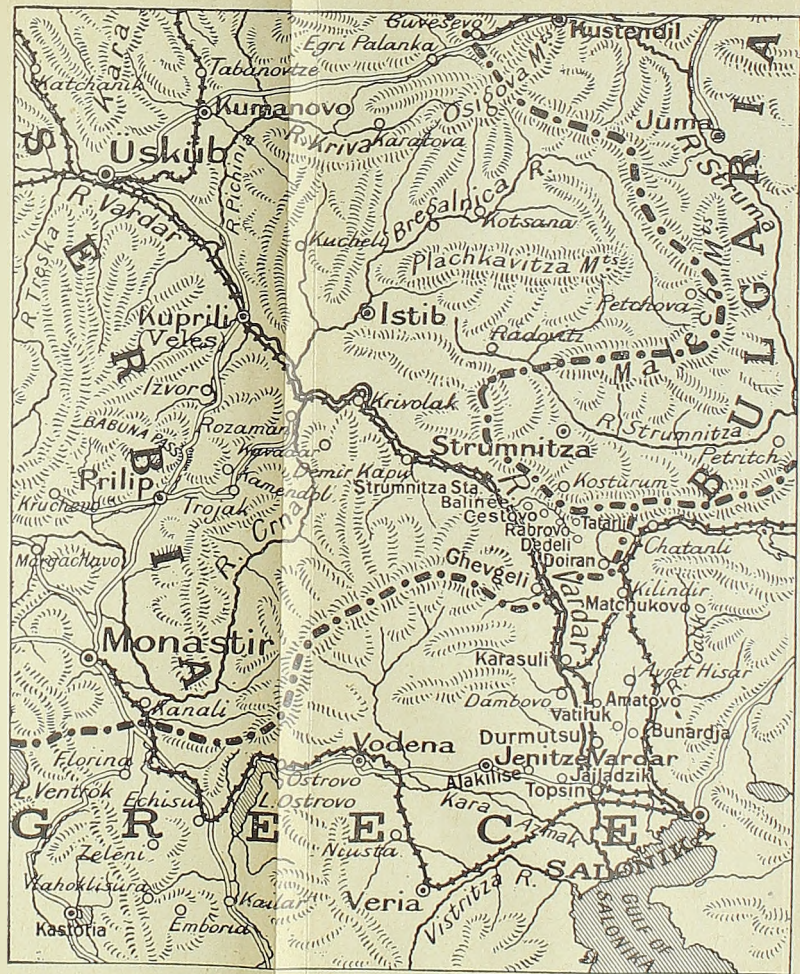
Si je regarde enfin vers la droite, les dentelles précieuses glissent du flanc de la montagne et serpentent autour du croissant de la mer. Solennelle et lasse, la Tour Blanche domine les flots et les terres. La ville ondule et se propage jusqu'à la pointe de Micra. D'autres montagnes prolongent celle de Salonique. Elles se maintiennent à la même hauteur idéale, mais elles dédaignent la parure de dentelles des villes ou les touffes sombres des bois. Leurs lignes allongées se perdent à l'horizon, d'autres rejoignent la mer.

A l'écart de la ville, dans le bleu mystérieux des lointains, le mont Hortiak dresse vers le ciel ses mamelons jumeaux couronnés de neige. La chaîne, qui fuit, laisse jaillir plus loin un cratère d'un

cône parfait, elle va se perdre vers les confins de la Chalcidique.

Les ombres formidables des nuées passent sur les collines de Zeïtenlik, assombrissent Salonique, promènent sur la mer des taches impressionnantes.

FIN



CARTE DE LA REGION DE SALONIQUE





TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.....	Pages. I
--------------	-------------

PREMIÈRE PARTIE

Les Dardanelles.....	1
----------------------	---

DEUXIÈME PARTIE

Serbie-Salonique.....	249
-----------------------	-----

